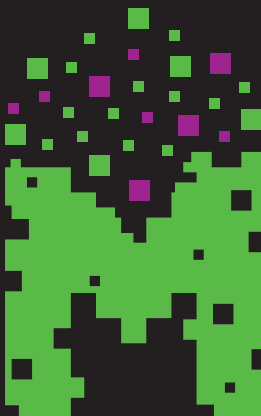


PIERRE-YVES VILLENEUVE

GAMER



4 CHEVAL DE TROIE

éditions
les
malins



**Crédit d'impôt
livres**

Gestion
SODEC

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion Sodec

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités
d'édition.

Gamer, 4. Cheval de Troie

© Les éditions les Malins inc., Pierre-Yves Villeneuve
info@lesmalins.ca

Directeur littéraire : François Couture

Éditeur : Marc-André Audet

Éditrice au contenu : Katherine Mossalim

Correcteurs : Jean Boilard, Fleur Neesham et Dörte Ufkes

Direction artistique : Shirley de Susini

Conception de la couverture : Shirley de Susini

Mise en page : Diane Marquette

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2017

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2017

ISBN : 978-2-89657-494-0

Imprimé au Canada

Tous droits réservés. Toute reproduction d'un quelconque extrait
de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement
interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Les éditions les Malins inc.

Montréal, QC

*Pour Christian et François,
que j'aime d'un amour d'homme.*

« La guerre a changé. »
- *Metal Gear Solid*

Table des matières

Prologue.....	9
Chapitre 4-1.....	13
Chapitre 4-2.....	31
Chapitre 4-3.....	43
Chapitre 4-4.....	53
Chapitre 4-5.....	71
Chapitre 4-6.....	97
Chapitre 4-7.....	111
Chapitre 4-8.....	117
Chapitre 4-9.....	143
Chapitre 4-10.....	153
Chapitre 4-11.....	165
Chapitre 4-12.....	179
Chapitre 4-13.....	197
Chapitre 4-14.....	203
Chapitre 4-15.....	215
Chapitre 4-16.....	223
Chapitre 4-17.....	239
Chapitre 4-18.....	243
Chapitre 4-19.....	249
Chapitre 4-20.....	259
Chapitre 4-21.....	263
Chapitre 4-22.....	269

Chapitre 4-23.....	275
Chapitre 4-24.....	283
Chapitre 4-25.....	291
Chapitre 4-26.....	305
Chapitre 4-27.....	325

Prologue

Le virus a eu quarante-huit heures pour se disséminer. Il n'est toujours pas passé à l'attaque, ne le fera pas avant quelques minutes, ce qui me donne le temps d'aller me chercher une boîte de biscuits aux pépites de chocolat toute neuve ainsi qu'un grand verre de lait bien froid.

Dans le salon, mon père travaille sur son ordinateur portable en regardant d'un œil la partie de hockey. Du moins, c'est ce qu'il a dit qu'il allait faire. À l'entendre gémir, crier et se réjouir au rythme des passes et des collisions entre joueurs, je devine que le dossier hyper important qu'il devait absolument terminer ce soir devra attendre la fin de la période.

Pour surveiller l'activité de Bogsu, mon virus, j'ai opté pour *hacker* une vieille madame. Son ordi me servira de relais.

Ce n'est qu'une mesure de sécurité, pour m'assurer qu'on ne remontera pas jusqu'à moi.

De ce que j'ai pu constater, la dame adooore son pays, comme en fait foi le drapeau qu'elle utilise comme fond d'écran. Son ordinateur ne contient pas grand-chose : seulement quelques photos de sa famille.

C'est triste, parce qu'elle a une très bonne machine et qu'elle ne l'utilise que pour jouer aux cartes. D'ailleurs, c'est à peine si madame Earhart – puisque

c'est son nom – sait distinguer la barre de recherche de Google de son fil Facebook. Le conseiller qui lui a vendu ça a clairement surévalué ses besoins.

Je n'ai aucun doute que la présence de mon virus dans son système passera totalement inaperçue. Du moins, à ses yeux à elle.

Naturellement, madame Earhart n'a pas fait les mises à jour de sécurité de son OS ni n'a activé le pare-feu qui venait avec l'antivirus qu'on lui a vendu.

Sérieux, à quoi ça sert d'avoir toutes ces protections si on ne s'en sert pas ? C'est un peu comme avoir une serrure sur la porte de sa maison, mais choisir de laisser celle-ci grande ouverte.

Ça me déprime.

Elle est totalement vulnérable !

Je décide d'aller jouer dans les réglages de l'ordi et active la mise à jour automatisée ainsi que son pare-feu, tout en me laissant une porte d'accès. Je procède aussi à une mise à jour des définitions de virus, et programme une défragmentation au cours de la nuit. Quand j'en aurai fini avec son ordi, plus personne ne pourra s'y introduire.

L'heure arrive enfin. Je mentirais si je disais que je ne suis pas nerveuse.

Afin de tuer ma nervosité, je dévore deux biscuits, que je noie dans une gorgée de lait.

Ce *hack* n'était pas mon idée. Ça n'a rien à voir avec mon *modus operandi* habituel. L'idée de m'en prendre ainsi à quelqu'un est contre mes principes.

Mais je n'ai pas vraiment le choix.

Dans quelques heures, tout ceci sera derrière moi et ma dette sera effacée.

Le programme que j'ai installé sur l'ordinateur de madame Earhart analyse les données. Les résultats préliminaires dépassent mes attentes. L'attaque DDoS est beaucoup plus importante que ce que j'avais anticipé.

Le site ne résiste pas à la masse de requêtes et tombe hors service.

Il existe un vieux proverbe à propos des arbres qui tombent dans la forêt. Ce que je sais, moi, c'est qu'un site qui tombe sur internet, ça ne fait pas de bruit. Il n'y a pas d'effet sonore, pas d'explosions, pas de cris.

Un instant... Ce chiffre n'a aucun sens.

Je vérifie à nouveau mes calculs : même réponse. J'ai vraiment exagéré, cette fois-ci.

Je me dépêche d'effacer toute trace de ma présence dans l'ordinateur de madame Earhart, et l'éteins afin qu'il finalise ses mises à jour. Non seulement elle ne saura jamais que j'étais là, mais son ordi va vraisemblablement mieux rouler qu'avant !

J'essaie de me connecter à Facebook, mais le site ne répond pas. Ni la première, ni la douzième fois que je clique sur le marque-page.

C'est étrange.

La page d'accueil du réseau social ne charge pas plus sur mon cell.

Très étrange.

Twitter fonctionne, lui. Deux mots-clics grimpent dans les tendances : #NexusTech et #DDoS.

Merde.

Puisqu'il est encore tôt, il n'y a que les sites spécialisés qui rapportent la nouvelle. Les articles que je scanne (plus que je ne les lis) sont avares de détails. C'est toujours la même information : le site d'un journaliste vient de tomber sous une attaque DDoS. Jusqu'à ce qu'une variante apparaisse.

Sous la force brute du nombre de requêtes, une partie du réseau de Nexus Tech a été affectée. Les sites de centaines de leurs clients sont eux aussi hors service. La compagnie a pris la décision de retirer temporairement le site du journaliste de leurs serveurs dans le but de contrer l'attaque.

Je panique un peu : le lien sur lequel je clique ne se charge pas. Mon cœur s'emballe lorsque ma page d'accueil n'est plus que cases grises en attente d'une image à charger.

Eh bien. T'as vraiment merdé, Laurie.

Chapitre 4-1

Je décoche un regard à mes amis. J'ai bon espoir que nous ayons atteint notre objectif.

L'un après l'autre, nous avons présenté nos arguments. Tout s'est déroulé comme prévu. Même mieux, car Elliot s'en est rigoureusement tenu au plan que nous avions établi !

C'était mieux pour lui...

J'avais calculé qu'il y avait une probabilité de moins de 13 % qu'il déroge au programme. Dit comme ça, ça a l'air peu, mais c'est toujours quand on croit que c'est dans la poche que le hasard joue contre nous.

Par exemple : une fois, Yan, mon père, quelques-uns de leurs amis et moi, nous jouions à *Donjons & Dragons* et je devais assassiner un orc d'un coup de poignard dans le dos. Rien de plus facile puisque celui-ci me faisait dos et que ma voleuse est plus silencieuse que le vent. Naturellement, j'ai roulé un 1 sur un dé 20 (5 % de probabilités) et paf ! plutôt que de le terrasser, je lui ai fait une caresse (malaise). Ce qui a évidemment causé ma perte. Ou encore, l'autre jour, pendant que je jouais au poker contre mon ordi, j'allais rafler la mise avec une main pleine obtenue sur le *flop*. Mon adversaire cybernétique s'est mis *all in*, alors bien sûr, la carte, la *seule* carte qui lui manquait pour me battre est apparue sur la table (1,9 % de

probabilités). Vaincue par une quinte *flush* ! Me faire frapper par la foudre ? Ha ! Je ris de la foudre ! Ha ha ha ha ha ! La foudre, c'est beaucoup trop commun. Si je dois me faire frapper par quelque chose, ce sera par une météorite alors que je sors de l'autobus ($1,38^{e-6}$ % de probabilités). Bang ! *Game over, Laurianne ! Game over.*

Bon, je divague. C'est Elliot qui m'a mise dans tous mes états. C'est un peu normal que j'aie eu les mains moites lorsqu'est venu pour lui le moment de prendre la parole. Charlotte, terrorisée, avait les yeux grands ouverts ; j'ai cru que Margot allait vomir un peu ; mon cœur, lui, a raté un battement.

À la seconde où Elliot a ouvert la bouche, j'étais certaine d'avoir fait une erreur dans mes calculs. On a déjà vu ça, des sondeurs qui se gourent, et pas qu'un peu, des élections qui penchent d'un côté plutôt inattendu alors que tout le monde, candidats y compris, s'attendait à un tout autre résultat.

Au moindre écart de la part d'Elliot, j'étais prête à le ramener à l'ordre d'une monumentale bîne sur le bras ou d'un subtil mais puissant coup sur le pied (je n'avais pas encore fait mon choix). L'enjeu était simplement trop important pour qu'il se mette à faire le clown comme il en a l'habitude. Ni Margot, ni Charlotte, ni moi n'aurions toléré son improvisation. Mais en bon soldat, Elliot a suivi le plan et a assuré.

OK. Stop. Ça manque de précisions tout ça. Un retour en arrière s'impose.

Tout ça a commencé avec Yan qui est débarqué à l'improviste chez nous dimanche matin (hier), comme il le fait souvent (il ne vient pas que les dimanches matin, il peut se pointer n'importe quel jour de la semaine, mais ça adonne que ce jour-là, hier, était un dimanche), encore plus depuis que nous avons déménagé, papa et moi. (Secrètement, je crois qu'il garde un œil sur mon père (de la même façon que mon père le fait avec moi). Il s'assure de son bien-être comme seuls le sont capables les meilleurs amis, lui lance des « Eille, le gros ! Comment ce qu'il se sent à matin ? » renforcés par de grandes tapes viriles dans le dos et moult accolades. Ce sont, paraît-il, des manifestations typiques de *bromance*, d'amour d'hommes, quoi. Pour la subtilité et la finesse, on repassera. Yan n'est peut-être pas le plus fin des psychologues, mais il a le mérite de ne pas tourner autour du pot). (Trop de parenthèses, Laurie. Focus !)

Donc, Yan a déjeuné avec nous, a jaser boulot avec papa, nous a parlé de Camille, qui remplace la belle Ingrid, ayant elle-même pris la place de la sublime Jennifer, en a profité pour me faire rougir de honte avec des blagues que je n'oserais jamais répéter, pour finalement me poser des questions à propos de notre voyage à Séoul.

Après lui avoir résumé notre visite chez KPS en compagnie de Marion Delanoy, la rencontre avec les stylistes, la séance de photo, notre *petit* accrochage avec Maxime « Max » Peterson et notre

déception à l'idée que nous n'allions plus participer au championnat de *La Ligue des mercenaires*, suivi du *skype* de Patrick Lemieux (j'ai tenté d'avoir l'air hyper relax en racontant ça, mais... juste wow, je n'en reviens toujours pas que Kilpatrick m'ait *skypée*!). Je lui ai expliqué que la gang et moi, nous en étions venus à la conclusion que Guillaume était le meilleur choix pour nous accompagner – le seul choix, en fait! –, mais qu'il nous restait un problème de taille à régler : qui allait s'occuper de La Grotte en son absence ?

— C'est tout ?

— Ben là ! Je trouve que ça fait beaucoup ! que je lui ai répondu, presque insultée. C'est certainement pas avec mon père que tu aurais droit à un récit aussi excitant !

— Tu laisses ta fille te parler comme ça ? a demandé Yan à mon père, sourire en coin.

— Non, c'est vrai. Laurianne a raison. Ma vie est plate, qu'il a fait en se levant pour aller remplir sa tasse de café. Plate, plate, plate, plate, plate.

Papa s'est rassis – ou plutôt, s'est laissé choir – à table en laissant échapper un soupir.

Me rendant compte de ma bourde, j'ai voulu rectifier le tir, mais Yan m'a aussitôt coupé la parole. Il s'est probablement dit qu'il valait mieux en discuter longuement et en privé avec mon père, de ce long soupir.

— Ce que je veux dire, c'est : est-ce que c'est votre seul problème ?

— Heu... oui, que j'ai baragouiné. Mais c'est, genre, plutôt majeur.

— Pfff! a-t-il fait en balayant l'air de la main, comme si c'était déjà réglé. Je vais m'en occuper de son magasin, moi.

Encore embrouillée par ma nuit à jouer à la *Ligue* et par l'intervention *in extremis* de Zach (j'y reviens tantôt, promis), mon cerveau a mis un moment à comprendre ce que Yan venait de proposer : s'il s'occupe de La Grotte, ça libérera Guillaume, qui pourra nous accompagner au championnat.

— Tu ferais ça ? que je lui ai demandé, incrédule.

— Ben oui, voyons. J'ai plein de vacances accumulées que j'ai jamais le temps de prendre. Je suis dû. Ça va me changer les idées.

Ça a été plus fort que moi : je me suis mise à crier dans la cuisine.

J'avoue. Je crie vraiment trop comme une fille. Une chance que la gang n'était pas là pour voir ça, parce que ça aurait été trop la honte. Sérieux !

Je n'ai pas pu m'empêcher de sauter au cou de Yan pour l'embrasser. Puis, laissant mon déjeuner, mon père et son meilleur ami en plan, je me suis précipitée dans ma chambre pour appeler les trois autres membres de la Guilde des *noobs*.

Ils ont tous très vite rappliqué chez moi pour échafauder un plan afin de convaincre Guillaume. On a beaucoup répété nos répliques. Autre aveu : on a fait ça plus sérieusement que pour un exposé oral de l'école.

J'ai aussi envoyé un texto à Sam pour l'informer de nos progrès, mais en ce lundi soir (là, on est revenu au présent), il ne m'a toujours pas répondu. Il a dû oublier de recharger son cell en fin de semaine. Ça nous arrive tous un jour ou l'autre.

C'est évident que Guillaume est la personne idéale pour nous accompagner. De un, même s'il m'incombe d'entraîner l'équipe, je sais pertinemment qu'il me serait d'une aide précieuse. Avec son expérience de gamer, Guillaume n'est pas le dernier des *noobs*. Il sait ce que cette compétition exige comme préparation. Probablement bien mieux que moi ! De plus, rendus à l'autre bout du monde, nos parents seront rassurés de nous savoir en sécurité avec lui et nous, nous n'aurons pas l'impression qu'il sera là pour nous *stooler* au premier écart. Le meilleur des deux mondes, quoi !

Guillaume ne peut pas nous refuser ça.

— Non, dit-il après avoir écouté notre plaidoirie.

Nous explosons :

— Comment ça, non ? *Come on !* Ça a pas d'allure ! (Ça, c'est moi.) Guillaume, tu sais ce que ça représente pour nous, tu peux pas nous faire ça ! (Là, c'est Margot qui parle.) T'es sérieusement en train de nous dire que tu vas cracher sur l'offre de KPS ? (Charlotte, toujours aussi directe.) Ah *man*, t'es vraiment poche ! J'espère jamais être aussi plate que toi quand je vais avoir ton âge. (Elliot. Qui d'autre ?)

En réalité, ce que l'on dit est quasi incompréhensible, car nous parlons tous en même temps.

Guillaume nous incite au calme :

— J'aimerais ça y aller, vous le savez ! Mais...

— Mais quoi ? le presse Elliot.

— Mais... il y a mon magasin.

— Yan va s'en occuper, de La Grotte ! qu'on répond en chœur.

— Je le connais même pas, lui ! gémit Guillaume, comme si on lui demandait de faire garder son bébé par une meute de coyotes qui n'ont rien mangé depuis des lunes.

Il y a un profond soupir de découragement qui se développe en moi. Quelle mauvaise foi ! Je fais un effort incommensurable pour garder mon sang-froid (et retenir mon soupir de la mort) et reprendre notre argumentation. À force de taper sur le clou, il va bien finir par comprendre.

— Yan, c'est le meilleur ami de mon père. Ils se connaissent depuis toujours !

— C'est pas une question de confiance.

Ah ouin ? Morceau par morceau, nous allons démonter le mur infranchissable qu'a érigé Guillaume.

— C'est quoi, dans ce cas-là ? relance Margot de sa petite voix.

— Ben... fait-il en cherchant, une grimace au visage. Il va falloir le former et heu... et le payer ! s'exclame-t-il, comme s'il venait de trouver la faille dans notre plan. Il sera sûrement pas donné, ton Yan !

— Il ne te demande rien ! De toute façon, je le connais, peu importe le montant que tu lui offrirais,

il le refuserait. Il est comme ça, Yan. C'est lui qui a eu l'idée de prendre des vacances spécifiquement pour que tu puisses venir avec nous.

— S'occuper de La Grotte, c'est pas des vacances !

Argh !

Le carillon électronique de la porte se fait entendre. À trois semaines de Noël, Guillaume résiste toujours à l'appel de la décoration des fêtes. Plutôt que les airs traditionnels, c'est Monsieur Jack qui nous chante son étrange Noël.

— Qui va s'occuper de La Grotte ? demande une voix féminine.

Zoé Ducharme referme la porte derrière elle pour empêcher la chaleur de s'échapper... ou le froid d'entrer.

Il doit y avoir un principe physique, une loi universelle qui décrit précisément ce qui se produit. Je ne peux pas croire qu'un scientifique allemand ou autrichien au nom à rallonges juste trop impressionnant, genre Frantz Linus von Claus-Lamarr ou Ludwig Wolfgang Schnabel IV, ne s'est pas déjà penché sur la question. Charlotte doit sûrement la connaître, cette loi. Elle sait toujours tout sur tout. Elle a probablement lu un article de magazine là-dessus quand elle était en troisième année et, avec sa mémoire infallible, elle pourrait nous le réciter par cœur !

En enlevant sa tuque, Zoé dévoile ses longs cheveux couleur lavande. Ses joues rougies par le froid contrastent avec son teint presque blanc. Elle est

magnifique. Si j'étais un poil plus groupie, je me ferais teindre la tignasse pareille à la sienne.

Résiste, Laurie. T'aurais l'air d'une mini-Zoé.

— Yan, un ami du père de Laurie. Il va gérer le magasin pendant que Guillaume est en voyage avec nous, explique Charlotte.

— C'est pas encore décidé ! proteste celui-ci.

— Ce serait toute une aventure, hein ?

Puis, tout sourire, elle tend la main à Guillaume et se présente :

— Salut ! On ne s'est pas présentés. Moi, c'est Zoé.

— Allo, répond-il en prenant la main de la designer après un moment, sans vraiment la reconnaître.

— Toi, c'est... ? insiste la jeune femme.

Lorsqu'il comprend à qui appartient la main qu'il serre, deux fils semblent se toucher dans son cerveau, provoquant une défaillance de son système d'élocution.

— Oh, ex... excusez-moi ! Guillaume. Boisvert. Guillaume Boisvert, parvient-il péniblement à dire.

Il la vouvoie en plus !

Après nous avoir salués, Zoé prend subtilement le contrôle de la conversation.

Charlotte et elle conversent via Twitter quasi quotidiennement depuis que nous avons visité son laboratoire.

De but en blanc, Zoé lance :

— Ce que tu fais est vraiment incroyable, Guillaume. Sais-tu à quel point ces quatre jeunes-là sont chanceux de t'avoir dans leur vie ?

— Ben... non, je... commence-t-il, mais Zoé poursuit :

— Sois pas modeste, dit-elle en lui touchant le bras. Tu leur offres un espace pour leur entraînement, du temps, des conseils. As-tu commencé à les coacher ?

— Pas encore.

En essayant d'être le plus subtile possible, j'interroge Charlotte du regard et cherche à savoir si elle a demandé à Zoé de venir convaincre Guillaume ; mais Charlotte, d'un haussement des épaules, me fait signe que non.

— Tu sais, il ne suffit plus d'être juste talentueux, aujourd'hui. Ça prend un environnement et un encadrement propres à l'épanouissement. À leur âge, il y a une tante qui m'a accueillie chez elle. Ça m'a permis de poursuivre mes études en ville, de me faire remarquer par les bonnes personnes. Je ne ferais pas ce que je fais aujourd'hui si je n'avais pas eu ce coup de pouce. C'est tellement important de les encourager, t'as même pas idée !

— C'est vrai, vous avez raison, madame Ducharme, acquiesce Guillaume, en souriant.

— Tu peux m'appeler Zoé...

Tout à coup, c'est au tour de la designer d'avoir une illumination : alors qu'elle découvre l'endroit où elle se trouve, ses yeux s'agrandissent. Enjouée,

elle se promène dans le magasin comme le ferait un papillon, butinant devant chacune des sections, échappant chaque fois un cri de surprise, s'arrêtant pour complimenter le propriétaire sur l'équipement de La Grotte et relevant des œufs-surprises que nous n'avions jamais trouvés !

J'aurais dû m'en douter. C'est tellement Guillaume, ça ! Depuis toujours, les designers de jeux vidéo s'amuse à cacher des trucs dans leur production. Ça va de la référence à une autre œuvre à l'intégration du nom d'un programmeur, voire de la photo d'une équipe de travail au sommet d'une montagne. Il n'y a pas longtemps, j'ai vu un clip sur Facebook qui recensait tous les clins d'œil que Pixar intégrait à ses films, prouvant que ceux-ci se déroulaient dans le même univers. C'est le même principe. J'imagine qu'on peut en trouver dans pas mal toutes les œuvres artistiques, mais franchement, qui d'autre que Guillaume cacherait de ces œufs-surprises dans un magasin ?

En même temps, je suis un peu fier de ne pas les avoir découverts moi-même. C'est comme si on m'annonçait qu'un niveau secret se cachait dans un de mes jeux préférés. Avec le nombre d'heures qu'on passe ici, comment se fait-il qu'on n'ait rien vu ?

Guillaume talonne Zoé, impressionné de la voir relever chacune des références obscures et déchiffrer ses énigmes au fur et à mesure.

Nous le sommes tout autant que lui. Surtout que plusieurs des références nous échappent. À les

écouter, j'ai l'impression qu'ils sont les deux seuls locuteurs d'une langue secrète. J'imagine que c'est ainsi que les Moldus de l'école se sentent quand ils nous entendent, la gang et moi, discuter le midi. Ça explique un peu mieux les regards remplis d'incompréhension qu'on nous lance parfois.

Zoé se déplace avec une aisance quasi surnaturelle. C'est la première fois qu'elle met les pieds ici et pourtant, on croirait qu'elle est une habituée. Je me souviens avoir eu le même sentiment de familiarité qu'elle en entrant dans le magasin. C'est peut-être quelque chose qui traîne dans l'air... ou dans nos gènes.

— À propos, j'ai vu l'article dans le journal. C'était cool ! Félicitations ! J'aurais voulu venir plus tôt, mais tu sais ce que c'est... toujours prise par le travail. Jamais une seconde pour soi. Oh, wow ! dit-elle en se plantant devant le comptoir-caisse. J'adore ta machine à *espresso*.

— Est-ce que vous... Est-ce que tu aurais le temps pour un café ? lui demande Guillaume.

— Avec plaisir, souffle-t-elle.

Pendant que Guillaume se rend derrière le comptoir et s'active à sa machine au look *steampunk* pour préparer deux *espressos* bien tassés qui feraient pâlir d'envie Samuel, Zoé se tourne vers nous et nous fait un clin d'œil.

Je dois littéralement me couvrir la bouche de mes deux mains pour empêcher un fou rire de naître.

— Alors, c'est quoi le plan d'entraînement, ce soir ? nous demande-t-elle.

Après une seconde de silence, je comprends que c'est à moi qu'elle a posé la question.

— Heuuuu... On va faire des gammes, que j'arrive à répondre.

— Des quoi ? demandent Elliot et Margot.

— Des gammes. Comme les musiciens. Ça a l'air con, comme ça, mais personne ici n'a un doigté parfait. Je me suis dit qu'on pourrait travailler là-dessus. J'ai adapté un programme d'apprentissage de doigté pour mieux maîtriser notre clavier, être plus précis dans nos gestes et travailler notre vitesse de réaction. On va faire des gammes, on va s'entraîner à faire des clics, que j'explique.

— Euh, t'as pas oublié qu'on doit surtout s'entraîner à *La Ligue des mercenaires* ? lance Elliot, surpris par mon plan.

— Tu sais bien que je garde toujours le meilleur pour la fin.

Ce que je ne dis pas, c'est que je lui réserve aussi des exercices à faire à la maison. Mon programme vise à faire de nous de véritables athlètes, rien de moins. Et il nous reste si peu de temps avant le championnat qu'il faut qu'on fasse exploser notre potentiel !

Alors que Guillaume tend une tasse d'*espresso* à Zoé, le cellulaire de celle-ci sonne. Après une brève conversation qui ne semble pas la réjouir, elle se tourne vers nous.

— Je suis désolée, faut que je me sauve. Des fois, je trouve que je passe plus de temps avec mon banquier qu’avec Wozniak.

— Wozniak ? Steve Wozniak ? demande Guillaume, incrédule.

— C’est le nom de mon bouvier, dit Zoé en souriant. On remet le café à une autre fois ? ajoute-t-elle en lui rendant la tasse. Je suis vraiment enchantée d’avoir fait ta rencontre, Guillaume.

Rapidement, elle enfle sa tuque, nous salue à la ronde et fait la bise à Guillaume – je remarque que la main de Zoé s’attarde un peu plus longtemps que nécessaire sur le bras de celui-ci – avant de replonger dans la froideur automnale.

À travers la vitrine de son magasin, Guillaume observe la jeune designer héler un taxi et y embarquer avant de disparaître dans le trafic de la ville.

C’est Charlotte qui se racle la gorge après un moment et sort Guillaume de la lune. Constatant qu’il tient toujours les deux tasses de café dans ses mains, Guillaume retourne derrière le comptoir pour les déposer et passe un linge humide sur sa machine aux engrenages cuivrés pour la nettoyer. Tout en sifflotant.

A) Guillaume siffle ;

B)

Il n’y a pas de point B. Je voulais faire une liste de choses étranges, mais je me suis rendu compte que je n’avais qu’un seul point et une liste à un point, ça ne se peut comme pas, alors voilà.

Impatient, Elliot nous indique qu'il est l'heure d'aller s'entraîner, mais les filles et moi l'ignorons, car nous tenons un conciliabule silencieux. Nous avons bien vu ce que nous venons de voir, n'est-ce pas ? Margot lève les sourcils en ma direction. Je confirme d'un léger hochement de tête que Charlotte appuie aussitôt d'un demi-sourire. Nous ramenons notre regard sur Guillaume, qui lève les yeux vers nous.

— Quoi ? fait-il, l'air inquiet.

— Quoi, « quoi » ? réplique Charlotte.

— Urgh, grogne-t-il.

Une chose est claire. Deux, même ! La première : un mur s'est effondré. Je le sais. Comme avec mon père, il suffit d'attendre un peu. De ne pas le presser. Ce n'est qu'une question de minutes, voire de secondes. Guillaume paraît réfléchir, puis me fixe.

— Tu crois vraiment que Yan serait capable de s'occuper du magasin ?

— Ben oui, voyons. Il n'y a aucune inquiétude à avoir.

Yan va peut-être utiliser le magasin comme garçonnière, mais il serait probablement mieux que je n'en dise rien à Guillaume.

Justement, celui-ci retient son souffle, puis lâche un profond soupir. Résigné, il dit :

— OK. Tu peux lui dire que je suis d'accord. Je vais vous accompagner à Séoul.

— YEEEESSSSSSSS ! beugle-t-on.

C'est le festival des *high fives*.

Je saisis mon cell et tape à la vitesse de l'éclair un texto à Sam pour lui annoncer la méga bonne nouvelle. S'il ne me répond pas après ça, c'est parce qu'il a échappé son cellulaire dans la toilette et qu'il a trop honte de prendre son ordi pour me l'avouer.

Après avoir retrouvé un semblant de calme, nous prenons place derrière les ordis de la salle de jeux, qui sont plus ou moins réservés en permanence pour nos entraînements. Je me fais une note mentale d'envoyer un courriel dès ce soir à Marion, chez KPS, pour l'informer du plus récent développement et pour la mettre en contact avec Guillaume.

M'assurant que le principal intéressé est derrière son comptoir et qu'il ne peut nous entendre, je me penche vers les filles.

— C'était génial, ton idée d'inviter Zoé ! que je glisse à Charlotte.

— Euh, ça ne vient pas de moi.

— C'est pas toi qui lui as dit de venir ?

— Non, je trouvais que ça aurait fait un peu trop *groupie* de l'inviter tout de suite. Honnêtement, j'ai été aussi surprise que vous de la voir dans le magasin.

— Et vous avez vu comment elle a convaincu Guillaume ? ajoute Margot. Elle est trop forte. Elle l'a mis dans sa petite poche arrière en deux secondes !

— C'est pas trop clair, ce qui est arrivé, dit Elliot en se penchant vers nous.

Sans qu'Elliot ne la voie faire, Charlotte me fixe et lève les yeux au ciel. Margot hoche la tête. Je ne sais trop quoi lui répondre.

— Quoi ? poursuit-il. Vous avez compris quelque chose, vous ?

— *Come on*, Elliot ! que je m'exclame.

— Faut pas trop lui en demander, fait Charlotte à mon intention. Après tout, c'est juste un gars.

Sa répartie nous fait tous rire. Enfin, trois d'entre nous.

— Sérieux, les filles, j'ai rien compris. Un moment, il y a Guillaume qui nous dit qu'il ne sera pas du voyage et, l'autre d'après, il y a Zoé qui débarque à l'improviste, qui parle de sa tante et de son chien, puis subitement, Guillaume change d'idée et est prêt à partir avec nous. Des fois, je m'inquiète pour sa santé mentale, dit-il en se concentrant à nouveau sur son écran.

— Laisse faire, que je lui lance en faisant un clin d'œil aux filles. Ouvre plutôt le fichier que j'ai déposé dans notre Dropbox.

Chapitre 4-2

Ishe.

Urgh.

Pourquoi moi ?

En me levant ce matin, j'ai remarqué qu'un bouton m'était apparu en plein dans le front. Je sais bien que je ne dois pas y toucher, mais ça a été plus fort que moi et là, c'est encore pire ! Il est plus gros et plus rouge qu'avant.

Misère !

La goutte de fond de teint que j'ai utilisée pour le camoufler n'y change rien. Sous la tache simili beige-pêche se dresse fièrement un cercle rouge. Plutôt que de masquer la catastrophe, le maquillage agit comme une immense flèche de néon clignotante qui pointe en sa direction. Découragée, je soupire en constatant le piètre résultat.

Dans ma vaine tentative de dissimulation acnéique, j'ai plutôt l'impression de ressembler à Sarah-Jade. Et comme je ne tiens absolument pas à avoir un seul point en commun avec elle – déjà qu'il y a la course –, je saisis une lingette démaquillante et enlève toute trace de fond de teint. J'attrape ensuite un petit diachylon de forme ronde et le plaque sur la zone sinistrée. Je n'aurai qu'à dire que j'ai pris une débarque quelconque, ou que je me suis ouvert une porte d'armoire dans le front.

C'est quasi crédible.

Ouais, bon. Je crois que je vais aussi plaquer une mèche par-dessus mon nouveau coloc en enfilant une tuque et tenter de garder celle-ci sur la tête aussi longtemps que possible, c'est-à-dire tant qu'une surveillante ou un prof ne m'aura pas demandé de la retirer.

Toute de noir vêtue, ma tuque bien enfoncée, les mains plongées dans les poches de mon manteau noir, je marche rapidement jusqu'à l'école, où Charlotte et les autres m'attendent sûrement déjà, vu mon retard. Ma délicate opération m'a fait perdre un temps fou !

Au moins, j'ai réussi à me cendrer les yeux de façon convenable. Depuis notre séance de photos chez KPS, je m'autorise une légère ombre à paupières. C'est très discret et ça me donne un air de Sarah Manning.

C'est *nice*.

Marchant d'un pas vif sous la fine pluie de décembre, je me demande ce que ça ferait que d'être un clone, que d'avoir deux douzaines de « sœurs » tout aussi physiquement identiques à moi. Malheureusement, je n'ai pas le temps de pousser ma réflexion bien loin : la cloche sonne alors que je mets le pied dans l'école. Au pas de course, je me dirige jusqu'à ma case, où je laisse mon manteau et échange quelques manuels contre un cartable de chimie ainsi qu'un sarrau un peu froissé.

Aussi vite que je le peux, je monte les escaliers. Il n'y a plus que quelques retardataires dans les couloirs.

La porte du local est grande ouverte. En entrant dans la classe, je constate tout de suite que le prof de chimie n'est pas encore présent. Si ce n'était du mont Fuji qui m'orne le front, j'aurais pu dire que c'est mon jour de chance.

Du fond de la classe, Margot me fait signe : une place est libre à ses côtés. Derrière elle, Charlotte est en équipe avec Elliot, comme toujours.

Malgré le système de ventilation, des effluves de produits chimiques flottent toujours dans l'air. Rien pour nous donner la nausée ou un mal de tête, mais juste assez pour incommoder nos cils olfactifs.

En l'absence de notre professeur, des élèves jasant ; les autres consultent leur fil d'actualité Facebook sur leur cell ou en profitent pour écrire un texto. À voir Denis et Justin se prendre en *selfie* et à entendre leurs rires, c'est évident que ces deux-là viennent de découvrir un nouveau filtre Snapchat.

Sarah-Jade ne remarque pas mon entrée tardive, car elle est trop occupée à raconter je ne sais quoi à Noémie (un je-ne-sais-quoi qui, de toute façon, ne m'intéresse pas le moins du monde) tout en jouant dans les cheveux longs de William.

À côté de Noémie, Zach, fixant la couverture de son manuel, semble perdu dans ses pensées. Lorsque je passe à sa hauteur, je sens tout de suite son regard qui glisse sur moi. Pourtant, il n'a pas l'air d'avoir bronché d'un poil. Du coin de l'œil, je l'aperçois qui me fait un sourire discret. Vu son intervention salvatrice dans

La Ligue des mercenaires, en fin de semaine, je serais mal placée de l'ignorer. Sans lui, Stargrrrl ne serait plus qu'un souvenir, qu'une archive parmi l'un des nombreux serveurs de KPS. Je lui rends son salut d'un petit hochement de tête, que ne relèvent ni Noémie ni Sarah-Jade.

Heureuse de ne pas être à l'origine du déclenchement de la Troisième Guerre mondiale (on ne sait jamais ce qui peut arriver avec Sarah-Jade), je dépose mon sac, enfile mon sarrau et m'assois en un seul mouvement gracieux.

Ouais, non, finalement. La grâce et moi... ça fait deux. Mon sac glisse de mon épaule et s'écrase bruyamment au pied de la table, le tabouret glisse sous mes fesses et je passe à quelques centimètres de m'affaler au sol, tandis que je me débats avec les manches de mon sarrau.

— Monsieur Bergeron est pas encore là ? que je demande à Margot pour faire diversion.

— Non, c'est une surveillante qui nous a ouvert le local.

— En tout cas, il n'y a rien sur le portail de l'école à propos d'une absence, nous dit Charlotte en rangeant son cellulaire. C'est quoi, déjà, la politique pour les retards de prof ?

— Dix minutes, répond Elliot.

— C'était pas quinze ? réplique aussitôt Charlotte.

— Ben non. Quinze, c'est trop long. Déjà qu'après dix minutes, on n'a plus le temps de rien faire. Le cours est annulé, c'est clair.

— Donc, s'il n'est pas là dans... sept minutes, on a le droit de partir ? demande Félix en se joignant à notre conversation. Cool !

Optimistes, son voisin de table et lui se mettent à ranger leurs cartables et leurs manuels dans leurs sacs.

— À mon ancienne école, il fallait attendre que le directeur passe avant de partir, que je remarque.

— Toi, on le sait bien, t'étais dans une école de rang, fait Sarah-Jade un peu trop fort.

Son commentaire tire des rires de son public habituel.

Je sais bien que je devrais l'ignorer, mais une contre-attaque immédiate me semble nettement plus appropriée. Elle aura le double effet de lui clouer le bec et de réduire à néant ses espoirs de me tourner en ridicule. Je saisis le taureau par les cornes :

— Ben oui, Sarah-Jade. On avait un coq qui chantait pour annoncer le début des cours et pendant les pauses, fallait aller traire les vaches pis recueillir les œufs dans les poulaillers. Ah oui, et l'hiver, il fallait qu'on rentre à la maison en motoneige. Ah ha ha hahahahaha, que je ris platement pour lui démontrer à quel point je trouve son opinion débile.

Ça lui ferme le clapet et provoque quelques gloussements chez mes amis. Même Zach pousse

un petit rire. Frustrée, Sarah-Jade force un soupir d'exaspération. On dirait qu'elle va boudier. Elle pince les lèvres et me fait une grimace avant de se retourner vers William et Noémie.

— Faudrait peut-être que quelqu'un aille vérifier au bureau du prof? Il a peut-être oublié... avance Margot.

— En tout cas, moi, à et dix, je décolle! déclare Elliot. Je « décolle », répète-t-il en levant les sourcils, tout fier.

— Avais-tu autre chose de prévu? lui demande Charlotte, ignorant son jeu de mots.

— Heu... non.

— Pourquoi tu tiens à t'en aller, d'abord?

Il n'en faut pas plus pour que ces deux-là s'y remettent. Ils s'obstinent, mais sur un ton amical. Je ne pense même pas qu'ils cherchent à avoir raison. J'avoue que je penche un peu du côté d'Elliot qui propose qu'on aille *chiller* à la cafétéria ou au salon étudiant.

Chiller, c'est un grand mot: madame Languedoc, la prof de français, nous a assigné un nouveau roman à lire et j'aimerais bien prendre de l'avance. C'est encore une œuvre écrite il y a un siècle! Aussi bien dire mille ans. Beurk.

Si au moins il y avait des zombies. Les zombies, c'est le bacon de la littérature: toute histoire devient meilleure quand on y ajoute des zombies.

Neuf minutes après le début du cours de chimie, une rumeur s'élève. Le délai arbitraire de dix minutes fait l'unanimité : les tabourets grincent sur le plancher, les conversations se font plus sonores, les trois quarts des élèves rangent leurs effets scolaires dans leur sac. Certains, prêts à partir au pas de course, n'ont plus qu'une fesse de collée à leur siège. Ils observent attentivement l'horloge sur le mur en avant de la classe, celle qui affiche l'heure officielle. Dès que la trotteuse aura terminé sa course et que la grande aiguille tombera sur le dix, nous serons libérés.

C'est à ce moment que monsieur Savard, notre prof de maths, fait son entrée dans le local. Un long soupir collectif de déception souligne son arrivée.

— Moi aussi, je suis content de vous voir, fait-il avec un grand sourire.

C'est Sarah-Jade qui, la première, lève la main.

— Le cours est pas annulé ?

— Pourquoi il serait annulé ?

— Ben... ça fait dix minutes qu'on attend... Après dix minutes sans prof, le cours est supposé être annulé.

— Ah ! Le fameux « dix minutes » qui frappe encore. Il a la vie dure, celui-là. Je suis heureux de vous annoncer qu'il y aura bel et bien un cours aujourd'hui, nous annonce-t-il.

On se rassoit. Monsieur Savard est probablement venu jouer au surveillant en attendant qu'un remplaçant se pointe au laboratoire.

— Oui, Noémie ?

— Monsieur Bergeron est pas là ?

— T'es perspicace, ce matin.

— Qui va donner le cours ?

— Moi, bien sûr ! répond-il, démesurément enthousiaste, en dépliant le sarrau qu'il tenait sous son bras.

Devant l'absence de réaction de la classe, il poursuit :

— Bon, je sais que vous êtes déçus que Yannick ne soit pas là. Il a eu un petit accident. Rien de grave, rassurez-vous. Il va nous revenir en grande forme très rapidement. Comme monsieur Monette n'arrivait pas à mettre la main sur un suppléant, j'ai offert mes services pour que vous ne ratiez pas une seule mole de matière pour votre examen.

D'après son (trop grand) sourire, je déduis qu'il a tenté de faire une blague. Il devrait se mettre en équipe avec Elliot. Ils ont autant de succès l'un que l'autre.

Cette fois-ci, c'est Zach qui lève la main.

— Pourquoi ? Je veux dire... heu... vous êtes prof de maths, non ?

— Eh bien, mon cher Zach, tu sauras qu'il y a de cela plusieurs jadis, j'ai amorcé ma carrière d'enseignant comme prof de chimie ! Ça fait déjà quelques années, mais l'important devrait encore se trouver là, dit-il en se tapant la tempe du bout d'un index.

Pour nous montrer que ce n'est pas une blague, monsieur Savard enfile son sarrau et nous invite à faire de même.

Bon. C'est à ce genre de journée que je dois m'attendre. Ça promet.

Monsieur Savard commence son exposé en parlant de la piètre culture scientifique des gens. À ce sujet, il n'a pas tort, à voir ce qui se partage dans les réseaux sociaux... Plus personne ne prend le temps de valider l'information. Ce n'est pourtant pas si compliqué à faire ! Pas besoin d'un doctorat en physique nucléaire pour faire une recherche sur Google. Ce n'est pas comme s'il fallait escalader le Machu Picchu à genoux et ensuite déchiffrer des parchemins rédigés en langue maya.

Selon lui, on accorde aussi trop de valeur aux théories bancales véhiculées par les vedettes, qui contribuent par le fait même à désinformer le public, plutôt qu'aux recherches des véritables scientifiques. Et après, on s'étonne d'être aux prises avec des éclosions de coqueluche, alors qu'il y a des vaccins parfaitement sécuritaires pour s'en protéger.

— Heureusement, une personne un tant soit peu rationnelle et dotée d'un esprit critique pourra voir clair dans le jeu des charlatans et autres bonimenteurs à la sauce homéopathique, lance-t-il, au bord de l'extase.

Je n'ai qu'une question : c'est quoi le rapport avec la chimie ?

— Est-ce que ça va être à l'examen ? demande une fille dans la première rangée.

— Bien sûr que non. C'est juste un préambule, pas besoin de prendre de notes. Yannick avait prévu une expérience sur le fer dans l'alimentation. Vous avez sûrement vu la vidéo sur YouTube dans laquelle on broie des céréales puis, à l'aide d'un aimant puissant, on attire le fer en suspension dans le bol de lait. C'est *cute* comme expérience. *Spoiler alert* : c'est pas le même fer que celui qu'on retrouve dans la voiture de vos parents. Parenthèse : à son retour, vous demanderez à Yannick de vous parler de cuisine moléculaire. C'est tellement plus impressionnant ! OK. Fin de la parenthèse. J'ai pensé qu'on pourrait réaliser ensemble une expérience un peu plus... disons, haute en couleur. Nous aurons besoin d'un élément que l'humanité a cherché à conquérir depuis la nuit des temps. Et j'ai nommé : le feu ! À moins que vous ayez plus envie de broyer des Cheerios, ajoute-t-il rapidement.

Ah ! Il a bien préparé le terrain. Il n'a eu qu'à prononcer le mot magique pour que la plupart des élèves mordent à l'hameçon. Entre jouer à l'apprenti pyromane (sous supervision, bien sûr) et se faire un bol de céréales, le choix était trop facile.

L'excitation gagne les «rangs estudiantins», comme le dirait si bien le directeur de cet établissement scolaire. Subitement, on ne dédaigne pas que le prof de maths se soit pointé pour remplacer durant cette période de laboratoire.

Monsieur Savard saisit une petite bonbonne munie d'un chalumeau, qu'il s'empresse d'allumer. Malgré la lumière ambiante, on peut aisément distinguer la flamme bleutée qui en sort.

— Nous allons effectivement travailler sur les métaux, aujourd'hui. Mais plutôt que de vérifier si les compagnies de céréales ont bel et bien ajouté du fer à votre petit-déjeuner, il faudra que vous identifiiez différents métaux... en les enflammant ! Lors de leur combustion, chacun produira une lumière d'une couleur différente. Par exemple...

À l'aide d'une pince, il prend une large bandelette de métal gris, qui paraît plutôt tendre. Il l'approche de la flamme vive, mais juste au moment où il s'apprête à la plonger dans le feu (pour notre plus grand plaisir), il interrompt son geste.

— Ehhh, avant qu'on commence, ce serait peut-être une bonne idée d'enfiler vos lunettes de sécurité, dit-il en sortant les siennes d'une poche de son sarrau. Mes réflexes de rat de laboratoire ne sont plus aussi aiguisés qu'avant...

Nous nous exécutons, mais il hésite à nouveau avant d'enrouler une quantité supplémentaire de ruban métallique à sa pince – « afin que ceux qui sont en arrière voient bien l'expérience », précise-t-il. Finalement, il place une extrémité au cœur de la flamme. Un suspense plane dans l'air. Quelques instants plus tard, le métal s'embrase en émettant une vive lumière blanche. La bandelette produit quantité

de fumée tout aussi blanche, mais cela ne semble pas incommoder notre professeur, qui poursuit son exposé.

— Ce que j'ai entre les mains, c'est du magnésium. Si on veut des feux d'artifice blancs, c'est ce qu'on utilise. Wouah ! J'avais oublié à quel point c'est aveuglant, dit-il en détournant les yeux de la boule de lumière. Fait intéressant : des chercheurs japonais prévoient être en mesure de créer des étoiles filantes artificielles d'ici 2020. Ça, c'est ce qu'on appelle de la science !

En plissant les yeux, je remarque que la flamme a divisé le ruban en deux, non en trois, multipliant d'autant la lumière et la fumée qui s'en échappe.

Je grimace.

Voyant ma main levée, monsieur Savard répond à la question qu'il croit deviner dans mes yeux, à savoir : comment est-il possible de créer des étoiles filantes artificielles ? Il se lance dans un récit fabuleux de satellites et de canons qui projetteraient des billes de métal dans l'atmosphère terrestre dans une trajectoire et à un moment bien précis, chacune produisant une traînée lumineuse d'une couleur différente.

Ouais. Ça va être exactement ce genre de journée.

— Tout le génie de l'humanité à l'œuvre ! déclare-t-il une seconde avant que l'alarme d'incendie ne se déclenche.

Chapitre 4-3

— On est chanceux, fait Elliot en frissonnant. Il aurait pu pleuvoir.

N'appréciant pas le sarcasme de notre ami, Charlotte lui lance un regard noir : ses cheveux bleus, complètement détrempés, sont plaqués le long de sa tête.

La pluie a redoublé de vigueur. Avec l'évacuation en cours, personne n'a pu récupérer son manteau. Ma tuque m'offre une protection minimale, tandis que la tignasse de Margot semble étrangement imperméable au déluge. Elle est peut-être juste un peu plus frisée que d'habitude.

— C'est une *joke*, les filles. Riez un peu. Profitez du spectacle.

— On va peut-être les revoir plus vite qu'on pense, dit Margot en indiquant les pompiers du menton.

— Comment ça ? que je demande.

— Ben, officiellement, on n'a toujours pas eu notre exercice d'évacuation...

— Argh, grogne Charlotte.

Contrairement à la dernière apparition des sapeurs, les filles ne gloussent pas devant eux. Transis et frigorifiés, les élèves sautillent sur place, cherchant à se protéger de la pluie de quelque façon que ce soit et se frottant les bras pour se réchauffer. En vain.

L'inspection du bâtiment prend un temps fou. J'ai envie d'aller dire aux pompiers de se presser, parce justement il n'y a pas le feu ! L'alerte n'est que la conséquence d'une maladresse de monsieur Savard, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. (Quelle drôle d'expression, quand même !)

L'un de nos sauveurs nous prend en pitié et se met à distribuer des couvertures de sécurité à la ronde pour éviter que l'on attrape la mort (voilà une autre expression bizarre, parce qu'au pire, on aurait un rhume et personne n'en mourrait). Je ne suis pas surprise de voir Sarah-Jade donner du coude pour aller montrer ses yeux piteux au pompier, qui lui remet une couverture métallique, les mêmes que l'on retrouve parfois sur les circuits de course à pied.

Enfin – ENFIN !!! –, après d'interminables minutes humides, on nous permet de réintégrer l'école. Nous allons récupérer nos sacs dans le laboratoire, car cette fois-ci, c'est vrai : le cours de chimie est annulé.

Je me demande si monsieur Savard a été convoqué au bureau du directeur. L'image de mon prof de maths se faisant sermonner dans cette pièce aux innombrables images de chats m'arrache un sourire. Pauvre lui... Il voulait tellement s'éclater et nous en mettre plein la vue. J'avoue que je le comprends : des formules algébriques, même si c'est essentiel, c'est pas mal moins spectaculaire que des feux d'artifice. Une expérience réussie lui aurait permis de marquer des points de *hotitude* auprès des élèves.

Détrempée, Charlotte propose une visite aux toilettes. Nous pourrions ainsi nous sécher les cheveux un peu. Et tant pis si on arrive en retard au prochain cours. Après tout, nous avons une bonne excuse et une école pleine de témoins pour la corroborer. Naturellement, toutes les filles de l'école ont eu la même idée que nous. Malgré les séchoirs à mains qui rugissent, des files interminables de jeunes filles aux cheveux mouillés s'allongent dans les couloirs.

Ça nous prend un plan B.

Nous descendons jusqu'à nos cases dans le sous-sol et utilisons plutôt nos t-shirts d'éducation physique comme serviettes improvisées. Ce n'est pas l'idéal, mais ça fait l'essentiel du travail. Une chance que nous n'avons pas de cours avec le coach cet après-midi.

Une fois suffisamment asséchées, nous rejoignons Elliot, qui nous attend dans le cours de madame Languedoc, où nous passons cinquante minutes à frissonner et à tenter de retrouver notre chaleur corporelle.

— On se revoit tantôt, que j'annonce aux autres lorsque la cloche du midi sonne.

— Tu dînes pas avec nous ? me demande Elliot.

— Tutorat ! que je réponds en faisant la grimace, ce qui me vaut quelques encouragements.

Honnêtement, j'appréhende toujours un peu ces rencontres avec Zach.

Avoir su qu'il serait un des étudiants que monsieur Savard voulait que j'aide, j'aurais refusé la proposition

de mon prof de maths. Il n'y a pas une note dans un bulletin qui mérite d'avoir à passer dix heures dans un cubicule avec lui.

Urgh.

J'anticipe l'odeur de vêtements mouillés qui va flotter dans l'air de cette petite salle mal climatisée.

Double urgh.

Aussi bien en finir. Aujourd'hui, c'est notre troisième rencontre. On en est presque à la moitié.

Ouais, bon. J'essaie d'être optimiste et de voir le verre à moitié plein, pour une fois.

Zach est déjà présent quand j'arrive.

— Salut ! dit-il tout sourire en m'apercevant.

Le minuscule cubicule empeste le parfum de mauvaise qualité, l'humidité, le vieux tapis sale et la poussière. Un pot-pourri des plus ragoûtants, quoi.

En refermant la porte, je prends bien soin de la laisser entrebâillée.

Je m'assois. Il me regarde. Je prends une inspiration (ark) en évitant son regard. Dire qu'il y a un léger malaise entre nous serait un euphémisme.

Et une partie de ce malaise m'incombe.

OK. Pas mal cent pour cent. J'avoue.

Car c'est moi qui ai texté Zach accidentellement en fin de semaine alors que Stargrrrl était sur le point de se faire descendre. De tous mes amis (pas que je le compte parmi mes amis, c'est juste que je l'ai ajouté par accident lorsque j'ai envoyé un texto aux membres de Prop3rgol_Pastel ainsi qu'à tous les autres joueurs

amis qui auraient pu me venir en aide ce soir-là), il a été le premier à rappliquer. C'est donc un peu beaucoup grâce à lui si mon avatar est encore en vie aujourd'hui.

— Hum... que je commence, ne sachant pas vraiment quoi dire.

En fait, je sais quoi dire. C'est pas ce qu'il y a de plus difficile à dire, merci. Mais c'est Zach.

Zach !

Pourquoi est-ce que ça n'aurait pas pu être n'importe qui d'autre ? J'avais pourtant le choix parmi plus de cinquante millions de joueurs (moins William, Mini Negan et ses camarades et quelques autres sur qui je me suis peut-être un peu acharnée et dont j'aurais marqué la mémoire) et il a fallu que ce soit Zach.

Bordel.

Allez, Laurie. Dis merci, qu'on en finisse.

— Hem... Je voulais... te... te remercier pour ton intervention samedi... C'est vraiment passé proche.

— C'est rien, répond-il en m'interrompant. T'aurais fait la même chose si ça avait été moi.

Non. Vraiment pas.

— Peut-être qu'on pourrait faire une mission ensemble, une fois ? propose-t-il.

— OK, pourquoi pas ! que je m'entends répondre.

Quoi ? Non ! Noooooon. Non, non, non. Je n'ai pas envie de l'avoir dans les pattes. Grrr. Moi et ma grande gueule. Bon, j'accepte son invitation. Mais seulement

une fois ! Après ça, on est quittes. Merci, bonsoir.
Sayonara !

Notre séance s'ouvre par la révision du dernier examen de maths de Zach. Il a passé sur les fesses. J'engouffre mon sandwich en quatre bouchées tout en analysant sa copie. De son côté, Zach est affalé sur sa chaise, les jambes grandes ouvertes comme s'il devait conquérir l'espace par la seule présence de ses cuisses. De son pouce, il fait défiler quelque chose à l'écran de son téléphone.

Come on !

Ma définition du tutorat n'implique pas que je doive faire ses devoirs à sa place. Au minimum, il pourrait être présent d'esprit. Je me permets tout de même un soupir juste assez audible, qui semble le ramener sur Terre.

— Scuse, fait-il en rangeant son cell et en s'approchant de la table. C'était William.

Comme si ça m'intéressait.

— Pis ? demande-t-il. Je suis vraiment nul, hein ?

— C'est pas si pire. Regarde, que je fais en lui montrant la première question.

Zach s'étire le cou, prend le temps de relire la réponse qu'il a écrite.

— Ouin. J'étais dans la lune, je crois, dit-il en se grattant la tête.

La plupart des points perdus sont dus à des erreurs d'inattention. De son propre aveu, il ne se relit jamais. En une vingtaine de minutes, nous avons passé

au travers de sa copie et refait tous les problèmes qu'il avait ratés. S'il s'était un peu concentré, il aurait facilement pu s'en tirer avec une note bien au-dessus de la moyenne.

— T'es pas con, Zach. T'es probablement juste déconcentré.

Ça me fait bizarre de devoir l'encourager.

— Je sais, avoue-t-il, un brin honteux. Une chance que j'ai pas de TDA.

Nous nous attaquons ensuite aux cent dix-huit mille exercices que monsieur Savard nous a dit de faire cette semaine. C'est toujours pareil. Je comprends que l'effet de répétition aide à l'apprentissage, mais faudrait pas exagérer non plus.

Bon, ce ne sont pas vraiment cent dix-huit mille exercices, mais après une dizaine, disons qu'on a comme compris le principe.

Penché sur son devoir, Zach a les jambes toujours aussi écartées sous la table. De vrais aimants qui se repoussent ! On croirait qu'il a deux pôles négatifs dans les genoux, tant ils sont éloignés l'un de l'autre. Si ça continue, il va faire le grand écart !

Son genou droit en vient même à toucher ma cuisse gauche ! Je ressens comme une décharge électrique au travers de mon jeans.

Est-ce qu'il le fait exprès, ou quoi ?

J'essaie de m'éloigner encore un peu, mais la patte de table m'empêche d'aller plus loin. Je suis coincée. Je

prends une grande inspiration et plaque ma main sur sa cuisse afin de la repousser.

Zach me regarde, surpris.

— Ben là ! que je fais, un peu agressive. Tu prends toute la place. As-tu peur d’avoir chaud de la poche ?

Mon langage cru le saisit.

— Hein ? Quoi ? Non, bafouille-t-il. Je m’en étais même pas rendu compte. C’est juste... plus confortable.

Son visage affiche un sourire gêné, comme si je venais de le prendre en défaut.

— Contrôle-toi un peu, Zach. Respecte mon espace.

— Je vais faire attention, promet-il.

Promesse d’ado, oui.

Alors que nous nous attaquons à une nouvelle série d’exercices, William ouvre la porte. Une bouffée de fraîcheur pénètre dans le cubicule.

— Viens-tu dehors ? demande-t-il à Zach en agitant sa cigarette électronique.

Zach regarde son ami, puis me regarde. Son cœur balance entre les maths et la proposition de William.

— Arrête de niaiser, *bro*. Ça sert à rien !

— Tu pourrais être surpris, que je réplique un peu trop fort.

William me lance un regard du type de-quoi-elle-se-mêle-elle, mais, laconique (c’est peu dire), n’ajoute rien.

D’ailleurs, je suis plutôt d’accord avec lui. Pas sur le fait que les maths, ça ne sert à rien – bien au contraire –, mais, sérieux, de quoi je me mêle ?

— Ben, il a un peu raison, dit Zach, faisant écho à son ami. C'est pas comme si j'allais avoir besoin de résoudre des équations algébriques pour me commander une frite au resto.

Voyant que Zach n'a pas besoin de se faire tordre le bras plus amplement, qu'un mot va le faire basculer, William s'impatiente :

— Bon, tu viens ?

Zach me regarde, cherchant mon approbation.

— Tu vas pas me *stooler* à Savard ? me demande-t-il.

— Tu fais ce que tu veux, Zach. Je ne suis pas ta mère. Moi, je vais passer l'heure ici, que tu y sois ou non.

Je le sens réticent à partir.

Après quelques secondes, Zach choisit de ramasser ses choses en vitesse et de les fourrer dans son sac.

— Je vais faire tous les exercices ce soir, me promet-il avant de partir au pas de course rejoindre son pote.

Je soupire, un peu découragée par son attitude, avant de me souvenir qu'au fond, je m'en fous.

C'est vrai, quoi ! De un, il n'est pas mon ami ; de deux, ce sont ses notes, pas les miennes, qui vont en souffrir. Et de trois, c'est lui qui va geler devant les questions lors du prochain examen. Moi, j'ai rempli ma part du contrat pour aujourd'hui. Mentalement, je raye une autre heure des dix que je dois passer avec lui.

Je sors le roman atrocement dépourvu de créatures
revenues d'entre les morts qu'on doit lire en français
et m'installe aussi confortablement que possible.

Zach peut aller vapoter l'esprit tranquille.

Chapitre 4-4

— *Oh. My. God !* s'exclame Nico à l'écran. C'est ben horrible !

— Merci. C'est très délicat de ta part, que je répons, frustrée.

— Il est énoooooorme ! Ça doit faire mal en chien.

Trop c'est trop. Je me lève de ma chaise, me dirige vers le miroir accroché derrière ma porte de chambre et m'examine le front une énième fois aujourd'hui. Voilà deux jours que je tente de cacher cet énorme bouton avec un succès mitigé. Au moins, il aura échappé au radar de Sarah-Jade. C'est déjà ça de gagné.

Nico, lui, avec sa grande classe, l'a tout de suite remarqué et pointé (en riant d'un rire cruel et maléfique), malgré l'écran qui nous sépare.

— Tu devrais te filmer en train de le faire exploser. Sproutch !

J'ai un haut-le-cœur rien qu'à y penser.

— Sérieux ! Il y a des youtubeurs qui font juste ça sur leur chaîne, m'encourage-t-il. C'est *full* dégueu, mais j'adore ça ! Montre-le-moi encore.

— Es-tu malade ? que je réplique. Je suis déjà assez horrible comme ça. Déjà que je me sens sale, j'ai comme le visage gras pis mes cheveux sont beurk...

— Depuis quand tu parles en fille ? dit Nico, étonné, dans mes haut-parleurs.

— Laisse faire, OK ? que je lui réponds bêtement.

Il y a des jours où j'ai l'impression qu'un scientifique démoniaque a pris le contrôle de mon corps et qu'il active des fonctions dont j'ignorais l'existence. Les résultats sont pour le moins désastreux.

Je déteste les hormones.

Je n'ai pas envie de discuter de ça en ce moment, surtout pas avec Nico. Si ça avait été Sam, peut-être. Hum... Non. À bien y penser, même pas Sam.

Justement, Sam m'a enfin texté hier, après l'école. Il était super content d'apprendre que Guillaume serait du voyage avec l'équipe et ne pouvait imaginer qui que ce soit d'autre.

J' imagine qu'il s'est réconcilié avec « Daph », parce qu'après à peine une dizaine de messages, Sam a coupé court à notre conversation. Daphnée s'en venait, et ils allaient faire leurs devoirs ensemble.

Ouais. J'en doute fort. Enfin, c'est une conversation à suivre. Je texterai Sam demain.

Depuis qu'elle a commencé, cette journée est l'enfer ! Je me suis levée du mauvais pied ce matin après m'être fait poursuivre par des zombies toute la nuit ; mon bouton a doublé de grandeur (je croyais qu'il allait disparaître pendant la nuit, mais non, surprise !) ; il n'y avait plus de lait pour mes céréales (j'ai été prise pour manger un ersatz de bagel de supermarché avec du fromage à la crème avec 25 % moins de gras et 50 % moins de goût et de la confiture de fraises qui n'avait de fraises que le nom) ; et Elliot

m'a gossée toute la journée (il faisait vraiment exprès). Bon, je ne pense pas qu'il m'achalait consciemment, mais il me tombait juste vraiment sur les nerfs.

Je me sens beurk.

Beurk, beurk, beurk.

Les commentaires de Nico m'énervent, eux aussi. J'espère qu'il va se contrôler parce que sinon... Sinon, je pourrais en venir à le bloquer de tous mes réseaux sociaux, et même ceux qui n'ont pas encore été inventés !

— Sérieux, les astronautes doivent être en mesure de l'apercevoir depuis la station spatiale.

— Arrête. C'est assez, là, que je dis sèchement.

— OK. Je m'excuse. J'arrête, promis. J'avais juste pas réussi à la placer tantôt.

— Ouin, ben, elle est pas drôle, ta blague.

À l'aide d'un élastique, je m'attache les cheveux. Malgré la chaleur qui règne dans ma chambre, je descends ma tuque jusqu'aux yeux.

Vu la vétusté de notre immeuble, les fenêtres sont de véritables passoirs. L'air froid s'infiltré par tous les interstices possibles. En gardant la porte fermée et en ajustant un peu le chauffage – juste un brin pour que mon père ne remarque rien –, ma chambre atteint la température optimale. La tuque est un peu de trop en ce moment, mais elle m'offre le double avantage d'occulter la monstruosité qui pousse sur mon front et de détourner mon attention de mes cheveux (gras, dois-je le préciser ?).

C'est Nico qui m'a *skypée* tantôt. Sam n'était pas disponible pour jouer à *Z-héros*, mais moi j'y étais déjà connectée, alors je suis un peu son bouche-trou.

J'exagère. Je sais pas ce que j'ai aujourd'hui, j'ai la mère un peu courte.

— Est-ce que Sam va bien ? que je lui demande. À part pour un texto ou deux, j'ai pas vraiment eu de ses nouvelles depuis la fin de semaine.

— Ouais. Mettons qu'il passe pas mal tous ses moments libres avec Daphnée. En fait, il passe tout son temps avec elle.

— Ça, j'avais compris, par contre.

Nico a gaffé solide l'autre soir et il le sait. Daphnée a très mal pris le fait d'apprendre accidentellement que Sam et moi, nous nous étions embrassés. Déjà que pendant le souper chez Sam, elle n'avait pas l'air de me tenir dans son cœur, cette révélation a été la goutte qui a fait déborder son vase. J'espère juste pour lui que sa blonde s'est calmée et qu'elle a retrouvé la raison. Je suis même prête à lui pardonner ce qu'elle m'a dit sous le coup de la colère. Sérieux, elle n'a pas à s'inquiéter, je ne suis tellement pas une menace pour elle. Cette incartade nous a confirmé qu'on est des meilleurs amis et que ça s'arrête là.

Sam est probablement en pleine gestion de crise depuis vendredi dernier. Et en plus, il doit avoir de l'étude par-dessus la tête. Comme nous tous ! Sans compter que sa mère est bien capable de lui interdire

d'approcher à moins de trente mètres d'un écran si ses notes ne sont pas satisfaisantes.

De son côté, Nico a réussi à négocier avec ses parents quelques heures de décompression à l'ordi.

Mes notes étant loin d'être en déclin, papa ne s'inquiète pas. De toute façon, depuis quelques semaines, mon agenda est aussi chargé que celui d'un PDG d'une multinationale. J'ai tant de devoirs, d'études et de lectures qu'il me faut organiser mon horaire au quart de tour pour réussir à intégrer mes pratiques de *Ligue* avec la gang tout en respectant mon entraînement de course. Même mes heures de temps libres sont comptées !

— On va rejoindre Dolann dans pas long, que j'avise Nico, pendant qu'il se connecte au serveur.

— Do-qui ?

— Pas Doki : Dolann. Avec deux n.

— Connais pas.

— Je sais, que je fais, un peu exaspérée. Je l'ai rencontré il y a à peu près deux semaines. Il est cool.

— Si tu le dis. Bon ! fait-il enfin.

Je comprends aussitôt que Sully vient d'apparaître dans l'univers apocalyptique de *Z-héros*, un monde où la civilisation a été pratiquement rayée de la carte à cause d'une épidémie zombifiant les vivants contaminés.

Tout ce que j'ai vu à ce jour dans ce monde, ce sont des groupuscules de survivants, des bandes de pillards et des campements plus ou moins organisés

dans lesquels des joueurs tentent tant bien que mal de ne pas se faire dévorer...

Un jour, j'espère trouver une concentration d'humains un peu plus permanente qui en serait venue à produire des ressources, une agglomération qui serait synonyme d'espoir. La renaissance de la civilisation ! Je suis très optimiste de nature. En ce qui concerne le monde virtuel, en tout cas. Parce que dans la vraie vie, c'est une autre histoire. Il y a des jours où les bulletins de nouvelles me font perdre foi en l'humanité, solide.

— T'es où ? que je lui demande.

— Ouf... Dans la forêt. Euh... Il y a des arbres, décrit-il. Ouais. Des arbres à gauche, des arbres à droite. Au moins, il n'y a pas de zeds dans les parages.

— Peux-tu être un peu moins précis ? que je le nargue.

Oui. Il le peut. Nico se balade un peu, tourne en rond, mais n'arrive pas à m'indiquer clairement (j'insiste sur le mot « clairement ») où il se trouve. Avec son sens de l'orientation légendaire, s'il choisit une direction au hasard, il va se perdre et on va en avoir pour une heure avant que nos avatars ne se rejoignent.

— Il n'y a pas une route tout près ?

— Ah oui !

— Et ?

— Ben c'est ça. C'est une route. Asphaltée. Avec des arbres autour. Je peux pas vraiment en dire plus.

— Vire donc ta *webcam*, que je voie où tu te trouves, que je lui suggère.

— Ehhh... c'est parce que je joue sur l'ordinateur portable de mon père.

Mentalement, je me tape le front.

— OK. C'est parce qu'on commence à être un peu pressés. Mon rendez-vous avec Dolann est dans genre dix minutes.

— On fait quoi ? Veux-tu que j'installe un programme pour que tu prennes le contrôle de mon ordi ?

— Pas besoin.

Pendant un moment, Nico est alarmé. Ses doigts lâchent le clavier, comme s'il avait contaminé l'ordinateur de son père en téléchargeant accidentellement du *malware*.

— Penses-tu que l'ordi de mon père est infecté ?

— Ben non, niaiseux. Fais juste partager ton écran avec moi sur Skype.

— Ah... dit-il un peu déçu par la simplicité de ma solution (et par le fait qu'il n'y ait pas pensé lui-même).

C'est vrai que j'aurais pu lui faire télécharger un programme qui m'aurait donné accès à son ordinateur. Il y a deux ans, Sam et moi, on avait fait une blague à Nico. En cachette, on en avait installé un et on lui avait fait croire que son ordi était hanté, genre qu'il avait été transformé en planche de Ouija, et qu'il était possédé par l'esprit d'un gars mort dans un accident de moto. Faut dire qu'après le film d'horreur qu'on venait de regarder ce soir-là, Nico était mûr pour ce genre de

coup. Ça avait été si tordant de le voir se réfugier dans la salle de bain en criant que j'en avais presque fait pipi dans ma culotte. Il avait fallu que je lui prouve que c'était moi qui contrôlais son curseur à distance pour qu'il accepte de toucher de nouveau à son ordi.

Mais ce soir, je n'ai pas envie de le mettre dans le trouble en créant potentiellement une faille de sécurité dans le portable de son père, surtout s'il est fourni par la compagnie où il travaille. Nico sait que je suis douée de mes dix doigts sur un clavier. Heureusement, il ne connaît pas l'étendue de ce que je peux accomplir. Moins il en sait, mieux c'est.

Bref, en cliquant sur l'onglet APPEL, puis sur PARTAGE D'ÉCRAN, Nico me permet de voir exactement ce qu'il voit à son propre écran. Je crois deviner où il se trouve.

— On n'est pas si loin, l'un de l'autre.

— Veux-tu que... commence-t-il.

— *Nope !* que je le coupe. Bouge pas, je m'en viens. Ça va être plus *safe*... et rapide.

Nos deux avatars ont été générés à la campagne. Depuis cette mission spéciale où l'on devait sauver une jeune fille appelée Alicia, Stargrrrl n'a pas remis les pieds dans une ville. Tout au plus, elle a exploré de gros villages. Les villes sont beaucoup plus dangereuses. D'une part, il semble y avoir plus de zeds qui s'y promènent, d'autre part, les risques de se retrouver cerné par une horde sont beaucoup plus

grands. Bref, le hasard a fait en sorte que j'aie pu éviter les zones urbaines.

Le paysage s'étend tout autour de Stargrrrl. Ici, il est facile de voir un ennemi s'approcher, qu'il soit vivant ou pas. Seule, Stargrrrl avance rapidement. Au loin, je peux voir un zed solitaire qui marche d'un pas lourd. Il n'est pas une menace, ne m'a pas vue ni sentie. Il disparaît derrière une colline.

— Je peux fermer le partage ? me demande Nico. L'ordi de mon père est pas super puissant. J'ai pas trop envie de me faire surprendre par un zed avec du *lag* en plus.

— OK, *go*.

Je convaincs mon ami de sortir de la zone boisée. En coupant par une route de terre et par les champs, Stargrrrl réussit à gagner la route, qui, je crois, mènera à l'avatar de Nico.

À l'instant où Stargrrrl et Sully se rencontrent, je reçois un appel sur Skype. Je clique sur le bouton vert et intègre Dolann à la conversation que j'ai avec Nico. Dans la fenêtre, son icône apparaît. L'appel se limite à l'audio.

— Salut ! dit Dolann.

Depuis que nous avons fait connaissance, je n'ai toujours pas vu à quoi ressemblait Dolann, à part pour la photo qu'il a mise sur son profil Skype. Les quelques fois où nous avons joué ensemble, nous utilisions le système de communication interne de *Z-héros*. Ce n'est

que cette semaine que je lui ai proposé qu'on s'appelle via Skype.

— Veux-tu qu'on active la caméra ? que je lui propose.

— Ça va être difficile. La mienne n'arrête pas de boguer. L'audio est OK, mais si je pars la vidéo, tout plante. Faut que je m'en achète une nouvelle, mais je manque de fonds en ce moment.

— Même ton audio est en train de lâcher, que je lui fais remarquer. Ta voix est bizarre. Comme... je sais pas, métallisée. Tu parles comme Megatron.

— Ah ! C'était bon, *Transformers* ! s'extasie Nico.

— Par « bon », tu veux dire « navet », j'espère ?

— De quoi tu parles ? s'insurge Nico à l'écran. C'était génial ! Il y avait de l'action, de la romance, de l'humour et des explosions, les ingrédients essentiels pour qu'un film soit intéressant. Si Hollywood faisait plus de films comme ça, peut-être que les gens iraient plus souvent au cinéma.

Je n'ai même pas la chance d'en dire plus que Dolann en rajoute, arguant avec passion que les effets spéciaux sont sensationnels et qu'il a vraiment hâte au prochain volet de la série. Il concède toutefois que le studio devrait penser à engager un scénariste pour pondre une histoire le moins intéressante, ce qui fait bondir Nico.

Je les interromps :

— Nico, Dolann. Dolann, voici mon ami Nico. Hum... Est-ce qu'on se rejoint ou est-ce qu'on fait juste jaser de cinéma ?

Lorsque je décris à Dolann l'endroit où se trouvent nos avatars, celui-ci soupire. D'après lui, la distance qui nous sépare est trop grande pour que ça vaille la peine de marcher.

— Mais je peux me tuer, par contre. Il y a des chances que je réapparaisse plus près.

Comme avec plusieurs autres MMORPG, dans *Z-héros*, quand notre avatar meurt, il ne réapparaît pas exactement au même endroit. C'est logique. Parce que sinon, tuer un ennemi aurait zéro effet. Celui-ci réapparaîtrait aussitôt, mais avec plus de points de vie. De plus, si on se trouve en très mauvaise posture, disons en étant prisonnier d'un groupe qui aurait réussi à nous capturer, il serait impossible de s'échapper. Ce serait une torture éternelle.

— OK, les enfants. N'essayez pas ça à la maison, je suis un professionnel.

Il n'y a pas de coup de feu, rien qu'un bruit angoissant entre le glouglou et le râle qui sort de la gorge de son avatar et nous informe sur la façon dont il a choisi de mourir. J'aimerais croire qu'il a choisi d'empoisonner son avatar, mais connaissant son penchant pour les poignards lors de combats rapprochés, j'en doute. Une fiole de poison prendrait bien trop de temps. Et je n'en ai encore jamais vu dans *Z-héros*.

— Laurie... me demande Nico pendant que notre coéquipier renaît sur le serveur. Est-ce que tu la connais bien, Marianne ?

— Un peu, pourquoi ?

— Ben... je sais pas. C'est la meilleure amie de Daphnée, pis je suis un des meilleurs amis de Sam. Tsé, on a toujours un peu l'impression d'être de trop quand Daphnée et Sam se mettent à s'embrasser. Je me suis dit que je pourrais sortir avec Marianne. On pourrait faire des activités à quatre. Il me semble que ce serait moins *weird*.

— *Oh boy...* que je soupire.

— Quoi ?

— Je ne suis peut-être pas une experte en relations de couple, mais je suis pas mal certaine que c'est probablement la pire des raisons pour vouloir sortir avec elle.

Nico me fixe un moment à travers la caméra.

— Tu penses ?

— Sérieux. Non. Juste non. OK ?

— Bon. OK. C'était juste une question. C'est pas comme si je m'étais engagé avec elle...

Ça me prend une seconde pour saisir le sous-texte dans sa dernière phrase. Découragée, je me tape le front – et grimace de douleur parce que je viens d'étamper mon bouton. *Ouch !*

— Qu'est-ce que tu as fait, encore ?

— Rien. Ben, presque rien. C'était juste un texto. Je lui dirai que je me suis mal exprimé. Je suis certain qu'on va en rire plus tard.

Soupir.

Pendant que Nico et moi discussions, Dolann s'est tranché la gorge une demi-douzaine de fois. Enfin, il nous informe qu'il se trouve dans les environs.

— Drôle de façon de voyager, fait Nico.

— C'est un peu salissant, mais c'est ce qu'il y a de plus rapide, rigole Dolann.

Lorsque son avatar arrive dans notre champ de vision, j'en profite pour comparer ses traits à la photo du joueur sur Skype.

Comme moi, Dolann a choisi de se créer un avatar avec des traits qui lui ressemblent. On dirait un copier-coller de sa photo de Skype. Le personnage a le physique d'un ado. Il a la peau blanc sale et les yeux bruns. Ses cheveux, bruns aussi, sont mi-longs et battent dans le vent.

Je trouve ça bien de jouer un personnage qui se balade avec mon visage. J'ai vraiment passé beaucoup de temps à ajuster l'apparence de Stargrrrl. À part pour l'âge (elle fait plutôt début vingtaine), la masse musculaire (elle passe plus de temps que moi au gym, on dirait) et peut-être trois ou quatre centimètres de plus en grandeur, on est pratiquement identiques !

— Il y a un campement à quelques kilomètres d'ici. On pourrait aller leur piquer du stock, propose-t-il. Je sais pas pour vous, mais je me sens un peu tout nu.

En fait, à part pour un bâton de baseball et un long couteau, Dolann souffre d'un manque flagrant d'équipement.

— Pourquoi pas, fait Nico. Ça te dit, Laurie ?

— Allons-y.

— En plus, poursuit Dolann, ce sont de vrais salauds. Je me suis déjà pogné avec eux. Impossible de faire du troc équitable. Ils sous-estiment systématiquement la valeur de ton matériel et te revendent des cochonneries pour trois fois le prix. Et ils s'arrangent toujours pour avoir le gros bout du bâton lors des négociations, comme s'ils te faisaient une faveur. Un des membres du groupe a un site externe où il fait de la revente.

— Hein ? fait Nico.

— Si tu as besoin d'une tente, de vêtements ou d'armes ou de *whatever* pour ton avatar, tu vas sur son site et tu peux l'acheter.

— Avec des crédits ?

— Ha ha ! Non. Paiement par carte bancaire seulement.

Donc on doit déboursier encore plus d'argent pour le donner à un gars qui n'a aucun lien avec le studio de production pour un jeu qui nous a déjà coûté le pactole, sans les extensions et les cartes supplémentaires ? Ça commence à faire drôlement cher ! (J'ai volontairement omis une lettre dans le dernier mot.)

— Avec sa gang, il a commencé par revendre leur excédent de matériel. Maintenant, les gens vont vers

lui pour faire des échanges. Et il revend le tout sur le marché mondial.

— Ha ! fait Nico, étonné. C'est un bon moyen de se faire de l'argent.

— Peut-être, mais c'est complètement immoral, s'insurge Dolann. Ça me pue au nez.

Le paysage virtuel de *Z-héros* ne pourrait pas plus s'éloigner de la réalité. À mon écran, le soleil plombe. C'est la canicule. Inversement, à l'extérieur des murs de l'appartement, les ténèbres sont descendues sur la ville à une heure absolument déraisonnable. Chaque jour qui passe nous apporte son lot de noirceur supplémentaire. Le soleil se lève à peine quand j'arrive à l'école et il fait déjà noir quand les cours se terminent. Sérieusement, à moins d'être un vampire, comment peut-on faire pour survivre avec si peu de lumière ? Je ne peux pas croire que des gens choisissent volontairement, de leur plein gré, de vivre encore plus au nord où les nuits doivent s'étirer sur des jours et des jours !

Tout en marchant, nous jasons de tout et de rien. Nico raconte sa vie – un vrai livre ouvert, celui-là ! –, tandis que Dolann et moi, nous nous gardons une petite gêne. Une réserve, disons.

Dolann m'a déjà dit qu'il va au secondaire, qu'il est dans le même niveau que moi, mais c'est à peu près tout. Les quelques fois où on a joué ensemble, il n'y avait que nous deux. Sans Nico, nos discussions étaient bien différentes et allaient dans tous les sens :

jeux, stratégies, meilleures techniques pour troller nos adversaires. C'était drôle !

Au milieu de la route, nous apercevons une voiture immobile. Plusieurs indices me laissent croire qu'elle n'a pas roulé depuis un bon moment, mais elle a tout de même l'air en bon état. Nous nous approchons en prenant soin de surveiller les alentours pour éviter de tomber dans un piège. Des zeds rôdent peut-être dans le coin. Ces herbes hautes sont parfaites pour en camoufler un. Ou douze. Et comme cela fait un bon moment que nous n'en avons pas croisé, tout porte à croire que le serveur nous réserve une surprise.

— Laurie, commence Dolann, je suis tombé sur quelque chose qui pourrait t'intéresser. Qui te concerne, plutôt. C'est un genre de site de paris. J'ai trouvé ça un peu par hasard, et heu... Le principe, c'est qu'il y a des contrats sur des joueurs, ben, sur leur avatar. C'est classé par jeu et ensuite par nom de joueur et par niveau de difficulté, je crois. Plus le joueur a une bonne cote et plus la prime est grande. Si tu veux récolter la prime, tu dois acheter le contrat, ce qui ajoute au jackpot et pour gagner, tu dois avoir une preuve que tu as descendu le bon joueur, genre une vidéo ou une capture d'écran. Bref, heu... j'ai vu le nom de Stargrrrl sur ce site.

Frak !

Il me semble que je vis déjà avec assez de pression au quotidien, non ? Je veux dire, il y a plein d'examens de fin d'étape à préparer, la *Ligue*, la course, les

boutons dans le front, Sarah-Jade et tout le reste. Je n'avais vraiment pas besoin de ça en ce moment !

— Pas vrai ! fait Nico. Qui a pu prendre un contrat sur elle ? Je connais une méchante gang de joueurs qui mériteraient qu'on s'acharne sur eux plutôt que sur elle !

— Apparemment, tu aurais défoncé un entrepôt ou quelque chose...

Un entrepôt ? Quel entrepôt ?

Puis ça me revient. Ouais... Bon, ce n'était pas vraiment un entrepôt, c'était une usine désaffectée qui avait été convertie en base d'opérations. Les joueurs que j'ai assassinés à coups de katana formaient un groupe de bandits. Un jour, Stargrrrl était presque tombée dans leurs griffes. J'avais dû abandonner mon havresac, mes vivres et une partie de mes munitions pour arriver à leur échapper. Peu importe, car j'avais réussi à les traquer et à les suivre jusqu'à leur base, ce qui, je l'avoue, n'avait pas été bien compliqué.

Anyway, il me faudra faire plus attention à l'avenir. On dirait bien que ma liste d'ennemis s'allonge. Le hic, c'est que je n'ai pas la moindre idée de qui se retrouve sur cette liste !

— Ils m'ont volée. Je me suis vengée. Fin de l'histoire.

— Pas pour le gars, on dirait. En tout cas, fais attention. C'est tout ce que je te dis.

Chapitre 4-5

À vue de nez, la voiture, d'un bleu indéfinissable, a l'air fonctionnelle. Le pare-brise est intact, quoique très sale, et les quatre roues sont toujours là. Elle n'a rien de flamboyant, en tout cas.

— Ouah ! C'est un vieille Toyota Corolla 1993 ! Génial ! fait Nico. Mon père en avait une pareille ! Il l'a usée jusqu'à la corde. C'était rendu dangereux de rouler dedans, à la fin. Je m'en souviens encore. Trop cool !

Sans nous parler, nous inspectons les alentours, vérifions qu'un zed n'est pas assis sur le siège du conducteur ou, pire, sur la banquette arrière, prêt à se réveiller et à nous mordre lorsque nous ouvrirons la portière.

Rien.

C'est un peu décevant.

Stargrrrl se penche à l'intérieur. Les clés sont encore dans le contact. Super ! Mon avatar attrape un petit levier au fond de l'habitacle. Un déclic retentit. Le coffre arrière se déverrouille. Gardant ses distances, Dolann en soulève le couvercle à l'aide de son bâton de baseball, prêt à frapper un coup de circuit si cela s'avérait nécessaire.

Est-ce qu'on prêche par excès de prudence ? Peut-être. Mais il faut se souvenir que c'est un jeu d'horreur

et qu'il y a des codes à respecter. Au moment où on s'y attend le moins, un monstre va inévitablement surgir de l'endroit que nous avons choisi de ne pas vérifier. C'est comme ça. C'est cliché, mais ça marche. Pourquoi changer une recette gagnante ?

Il n'y a pas de zed prisonnier du coffre. Dolann pousse un cri de joie en y découvrant une arbalète de chasse, ce qui tombe vraiment à pic pour lui.

— Pas de chance que ça arrive dans la vraie vie ! s'insurge Nico. C'est quand la dernière fois que vous avez ouvert une armoire et que vous avez mis la main sur un AK-47 ? *Man*, des fois, je vous le dis, les jeux vidéo ont juste aucun sens. L'autre jour, je jouais à un vieux *Tomb Raider* et j'ai trouvé des fruits frais dans une cave abandonnée. Des fruits frais ! Et les torches brûlaient encore !

— Tu te souviens qu'on est dans un monde où il y a une épidémie de zombies ? que je lui rappelle. Et tu te plains du manque de réalisme ?

Dolann rit. Il en rajoute :

— Hahaha ! Tu te souviens du viseur laser qui se trouvait dans un sarcophage... dont l'existence avait été oubliée depuis des millénaires ?

C'est vrai que les studios ont parfois (souvent) tendance à tourner les coins ronds dans la création de leurs jeux. Je peux comprendre que nos avatars ne doivent pas se retrouver sans défense en plein milieu de l'aventure, mais tout de même, ils exagèrent !

Y a-t-il vraiment un policier dans le monde qui va regarder quelqu'un se balader avec un lance-roquette sur l'épaule, comme ceux de Los Santos le font, sans intervenir ? Bien sûr, les jeux obéissent à des règles différentes, je peux comprendre ça, mais ce n'est pas une raison pour que les forces de l'ordre abandonnent leur poursuite du suspect parce que celui-ci vient de se réfugier dans son appartement !

Et c'est sans compter tous ces jeux de *fantasy* où plus les armures féminines sont puissantes, moins elles couvrent de peau !

Une fois, juste une fois, j'aimerais mettre la main sur une armure de haut niveau qui ressemble plus au Hulkbuster de Tony Stark qu'à un bikini fait d'écailles de dragon avec +20 de protection magique tout juste bon pour faire la couverture d'un magazine de « sport » !

Un rôle se fait entendre à mes oreilles.

Ah ! Il me semblait aussi qu'il manquait quelque chose.

Rapidement, je balaie le périmètre avec ma caméra pour en déterminer l'origine. À une quinzaine de mètres devant nous, un zed vient d'émerger du fossé. Il devait errer dans le champ à la recherche d'une victime à infecter. Le bruit l'aura attiré par ici.

Je n'ai toujours pas compris pourquoi, dans les films et les séries, quand les héros croisent un zombie solitaire, ils le laissent en vie. Je veux dire, pourquoi ? Est-ce que le but n'est pas d'éradiquer le fléau ? En en laissant un en vie, un autre humain

peut potentiellement se faire infecter et tout sera à recommencer. N'est-ce pas mieux de l'éliminer tout de suite, justement parce qu'il est seul et ne représente pas une menace ?

Avant que les lamentations de cette carcasse ambulante n'attirent plus de ses congénères, nous optons de manière tacite pour l'éradication.

Nico dégainé son arme, mais je le retiens. Dolann a déjà fait un pas vers le monstre et l'a mis en joue à l'aide de sa nouvelle arbalète.

L'arme de chasse est munie de poulies. Son cadre est peint de motifs de camouflage mats minimisant les reflets. L'arbalète est une arme légère, silencieuse et d'une grande puissance. Une demi-douzaine de carreaux à l'empennage jaune fluorescent sont fixés à l'avant de l'arme, permettant à son propriétaire de la recharger aussi vite que possible.

Quand j'étais petite – je devais être, genre, en sixième année –, j'ai dû faire une recherche sur ce type d'arme. Au Moyen Âge, les arbalètes de guerre étaient des armes de siège, car elles pouvaient prendre jusqu'à trente minutes à recharger, ce qui n'est pas très pratique dans une mêlée, avouons-le. C'était des armes plus appropriées à la défense des châteaux, car si un arbalétrier (ça, c'est un soldat muni d'une arbalète – il a fallu que je fasse la recherche pour le savoir) avait plus de puissance et de maniabilité qu'un archer, ce dernier pouvait tirer jusqu'à douze flèches par minute, soit trois fois plus que son ennemi.

De toute façon, il n'est pas ici question d'assiéger un château, mais de descendre un zed. Ce que fait Dolann, avec assurance.

Brièvement, un sifflement déchire l'air. Le zed, qui a maintenant un carreau logé dans le front, s'écrase sur le bitume. Satisfait, Dolann court arracher le carreau de la matière grise pour le garder dans son inventaire.

Manifestement, une arbalète moderne n'est pas une arbalète de guerre. Si une vraie arbalète prend en moyenne quatre ou cinq secondes à recharger – je suis certaine que Daryl Dixon pourrait le faire en moins de trois –, celle de *Z-héros* ne demande pas même deux secondes.

Mon casque d'écoute est bien vissé sur ma tête et le volume est un peu trop élevé. Cela me permet d'entendre des bruissements tout près. De son côté, Nico remarque des mouvements en bordure de la route. De nombreux zeds encore invisibles convergent vers notre position.

— On serait mieux d'y aller, fait remarquer Dolann.

— *Shotgun* ! crie Nico, mais Dolann est plus rapide.

Il double Sully et court s'installer sur le siège du passager.

— Hey ! C'est ma place ! J'ai crié *shotgun*, s'insurge Nico.

L'avatar de Dolann observe celui de mon ami, impassible.

— Ouais, non. Je pense pas, dit-il sur un ton qui laisse zéro place à la discussion.

Je ris. Sully qui se fait rembarrer par ce petit avatar adolescent, c'est très drôle. Sans même le voir, je peux facilement imaginer un sourire traverser le visage de Dolann.

Je l'aime bien, lui.

Voyant des silhouettes émerger sur la route, je presse Sully d'embarquer dans la voiture. Nico grogne tandis que son avatar s'assoit sur la banquette arrière.

La voiture démarre (heureusement) au premier essai, et nous distançons rapidement les sept ou huit zeds.

Dans les scénarios apocalyptiques, les routes, c'est toujours la même chose : le plus souvent, comme en ce moment, on arrive à franchir de grandes distances sans trop de problèmes, car il n'y a aucun autre véhicule. Puis vient le temps où on doit ralentir, car des carcasses d'engins rouillés, brûlés, endommagés ou simplement tombés en panne sèche encombre la voie. Alors on zigzague un peu entre elles en prenant soin de ne pas avoir de collision. *Z-héros* respecte religieusement ces règles.

— Vous trouvez pas que ça fait un peu trop *Seigneurs des anneaux*, des fois ? que je demande tout en contournant une ambulance rangée sur l'accotement. Je veux dire, pratiquement le tiers des films, y compris l'horrible trilogie du *Hobbit* – essaye pas Nico, ils étaient nuls ! –, était composé de plans aériens de la Communauté, des Nains, des Elfes ou des Hobbits en train de marcher. Ils sont toujours en

train de marcher ! Ils marchent en forêt, marchent sur la montagne, marchent dans les plaines. Ah, là, ils courent ! Et ils marchent encore.

— Et pourquoi tu dis ça ? me demande Dolann.

— Ben, il me semble qu'on fait juste ça, nous aussi, marcher d'un point à l'autre. Aller attaquer un camp, se pousser, se sauver des zeds, essayer d'établir un campement, se faire attaquer, alors on se déplace pour trouver un nouveau territoire et on recommence.

Nico me coupe dans ma lancée :

— Parlant de Hobbit, quelqu'un a de la nourriture ? Sully est affamé. Mes réserves sont à sec. S'il ne mange rien, il va s'évanouir bientôt.

Deux ou trois clics rapides me permettent de passer à travers mon inventaire, mais Stargrrrl n'a presque rien, seulement une pomme défraîchie, que je lui offre néanmoins.

Évoquer ainsi de la nourriture m'ouvre l'appétit à moi aussi. C'est plus fort que moi. Il doit bien y avoir un sac de *chips* ou une boîte de biscuits dans le garde-manger. Sauf qu'en tant que conductrice, je n'ai pas vraiment la possibilité de quitter mon poste. Urgh.

Mais je veux vraiment des *chips* ! Des *chips* au vinaigre ! J'en salive.

— J'ai trouvé ça en m'en venant tantôt, fait Dolann en tendant une conserve à Sully.

La conserve n'a plus d'étiquette identifiant son contenu. Ce sera un repas-surprise. Sully croque la pomme, puis ouvre la boîte en tirant sur la languette.

Nico, informé par le jeu, nous révèle que c'est de la bouffe pour les chats. Périmée.

Ark. Il y a comme une odeur fantôme de pourriture qui vient de me monter au nez.

— Tu vas la manger quand même ? que je lui demande.

— Pas le choix. De toute façon, ça ne peut pas être pire que de ne rien manger. Pas vrai ?

Dans le rétroviseur, j'aperçois Sully qui vide la conserve dans sa bouche.

Inutile de dire que le goût de *chips* et de biscuits vient de me passer. Pour être honnête, j'ai même un petit haut-le-cœur.

— Hummm ! se délecte Nico à l'écran en se léchant les doigts, comme si Sam venait de lui servir une douzaine de ses gyozas maison. Dé-li-ci-eux ! Pas le gros char côté points de vie, mais ça devrait faire l'affaire pendant un bout.

— Tu me lèves le cœur, que je dis.

— Ben voyons, t'es ben chochette, aujourd'hui. Je l'aurais pas mangé pour vrai. Je suis pas con à ce point-là, franchement.

Vrai. C'est pas trop son genre. Ni à aucun de mes amis, d'ailleurs. Par contre, les noms de deux gars qui auraient sauté à pieds joints sur l'occasion de prouver leur masculinité me viennent à l'esprit. Ça se serait relancé à coup de « *Bro*, t'es pas *game* de manger de la purée de chat avariée ! » et de « Mets un vingt sur la

table, *man*, pis je le fais. Vas-y ! Je le fais. Je te jure que je le fais dès que tu sors ton argent ! »

Ha !

Je l'ai déjà dit avant et je le redis aujourd'hui, si un jour le ciel en vient à nous tomber sur la tête, qu'il y a une véritable apocalypse et que notre civilisation en vient à faillir, je ne durerai pas bien longtemps. Je serais incapable de m'alimenter de pâtés pour chats, qu'ils soient périmés ou non.

— Wô... fait Nico.

— Quoi wô ? qu'on demande, Dolann et moi.

— Les couleurs de mon écran sont bizarres. C'est-tu juste moi ?

Tout a l'air OK ici.

Mon père m'a obligée à installer un logiciel pour diminuer la quantité de lumière bleue émise par mon moniteur. La lumière bleue, ça excite le cerveau, ce qui apparemment n'est pas bon pour mon sommeil. Papa a lu plusieurs articles à ce sujet. Il m'en parle souvent et, sachant le nombre d'heures que je peux passer devant un écran, je crois qu'il veut seulement s'assurer que ça ne nuise pas à ma santé. Bien humblement, et quoique je n'aie pas (encore) remarqué d'effets néfastes, j'ai accepté d'installer son logiciel. Il teinte automatiquement mon écran en jaune. C'est un peu laid au début, mais l'œil s'habitue. Et ça rassure mon père.

Avant que je ne puisse lui répondre, Sully se met à vomir dans la voiture.

— Ahhhhhh ! crie Dolan, surpris.

— Ouache ! que je fais.

— Cool ! s'exclame Nico. C'est vraiment réaliste.

— Ouin. Finalement, des conserves périmées, c'était peut-être pas une bonne idée, constate Dolann. Une chance qu'on ne joue pas en odorama.

Sully est mal en point, contaminé par les aliments qu'il vient d'avalier. Il va nous falloir lui trouver de la nourriture de meilleure qualité si on veut qu'il survive. Notre plan d'aller voler des réserves de vivres vient de se transformer en mission de sauvetage !

Lorsque Sully relève la tête, il a le teint vert et les yeux vitreux.

— *Man*, t'as une vraie tête de zed, commente Dolann. Un peu plus et je te tirais un carreau dans le front.

Comme l'avatar de Nico est loin d'être au sommet de sa forme, se rendre en voiture sera une épreuve.

Dolann m'indique le chemin. Nous roulons sur une route longeant un boisé. D'après lui, nous ne sommes plus bien loin de notre but. La végétation est dense par ici. Une clôture de métal borde la route ; si celle-ci devait empêcher les animaux ou les humains de se déplacer de l'un ou l'autre des côtés, ce sont les zeds qui sont aujourd'hui bloqués. Reste à savoir de quel côté de la clôture il faut se trouver...

— Arrête-toi ici, m'ordonne Dolann.

J'immobilise la voiture au milieu de la route. Devant nous, une petite colline bloque l'horizon. Selon

Dolann, l'entrée du campement se trouve de l'autre côté. La butte camouflera notre véhicule pendant que nous irons inspecter ce qui nous attend à pied. On sera ralenti par Sully, mais tant pis.

Dolann grogne. Son micro produit une drôle de distorsion.

— C'était pas là avant, ça, dit-il.

Il tend des jumelles à Stargrrrl. Je jette un coup d'œil.

Un barrage se dresse devant nous. Des dizaines et des dizaines de voitures et de camions ont été empilés les uns sur les autres pour former un mur. Je ne dis pas qu'il est infranchissable, mais simplement que l'aventure va être un peu plus compliquée que ce que j'avais imaginé.

Je ne détecte aucun mouvement, aucune présence humaine ou inhumaine. D'ici, on pourrait croire que le campement est inhabité.

— Il y a peut-être personne... suggère Nico, optimiste.

— Ça n'a pas l'air très actif, en effet. Vous croyez qu'ils se sont fait attaquer ? que je dis.

Le portail qui donne sur la route est fermé. Il ne semble y avoir aucune brèche dans leur enceinte. Nous repérons des postes de vigie, mais il nous est impossible de déterminer s'ils sont occupés ou non.

— Ils sont là. Fais-moi confiance.

— Et tu crois qu'ils ne nous inviteraient pas à l'intérieur, même si on leur proposait de joindre leur gang ?

— Nan. C'est pas ce genre de groupe. Avant même d'arriver assez proche du mur pour leur poser la question, ton avatar se serait fait descendre. Je vous l'ai dit, j'ai déjà eu affaire à eux. La seule option, c'est d'y aller en cachette, de prendre ce qu'il nous faut et de fuir avant qu'ils se rendent compte de quoi que ce soit.

À l'écran, Nico grimace, tandis que son avatar tente de contenir un haut-le-cœur.

— As-tu une autre idée ? que je lui demande.

— Ce ne sera pas facile. Si on se trouve du C4 ou des grenades, on pourrait essayer de faire exploser le rempart... Ou on fait foncer la voiture sur le portail !

Notre remue-ménages ne génère pas d'options prometteuses. Chacune d'elle implique une entrée en matière fracassante et spectaculaire, mais aussi l'élimination rapide et totale de nos avatars dans les secondes, voire les minutes suivantes si on est chanceux. Et on n'est pas encore rendu à comment piquer leurs provisions !

— Ce que ça nous prendrait, c'est une horde de zeds... murmure Nico.

J'observe mon ami à travers ma *webcam*, tandis que Dolann reste silencieux un moment.

C'est un plan audacieux ! Il nous faudrait amener des centaines de zeds et les diriger dans la bonne direction pour faire d'eux une arme. La masse de

morts-vivants s'en prenant au campement pourrait – je dis bien « pourrait » – non seulement être suffisante pour infliger des dégâts importants à leur mur, mais nous offrirait une diversion et la chance de pénétrer incognito à l'intérieur du campement.

En nous voyant réfléchir, Nico se rétracte :

— Laissez faire, dit-il. C'était con comme idée.

— Au contraire ! C'est loin d'être une mauvaise idée.

— Pour vrai ? Je le savais. Que veux-tu ? Je suis comme ça : j'ai toujours de bonnes idées !

Nous rembarquons prestement dans la voiture et roulons aussi vite que possible vers l'endroit où nous l'avons trouvée.

Sur la banquette arrière, Sully est sur le point de s'évanouir. Nico en est réduit à brasser sa souris toutes les cinq ou dix secondes pour le secouer.

Une vingtaine de zeds éparpillés sur une centaine de mètres errent sans but, attendant un pauvre joueur. Il doit y en avoir un paquet d'autres aux alentours. En klaxonnant un peu, je les excite, les énerve, les attire à nous. Leur instinct dicte leurs actes : les zeds nous prennent en chasse. Leurs graillements se font plus insistants, plus menaçants, deviennent des râles.

Le comportement des zeds s'accorde selon une espèce de principe de boule de neige : un zed solitaire a peu de pouvoir d'attraction, mais plus un groupe est important et plus celui-ci attirera de monstres en son sein. Les râlements, ainsi que le klaxon de la

voiture et les cris de mes compagnons, agissent sur eux comme de puissants aimants. De plus en plus de zeds s'ajoutent à la troupe. En quelques minutes, leurs râles ne font plus qu'un. Un avatar se retrouvant sur leur chemin n'aurait aucune chance de s'en sortir.

— Attention ! m'avertit Dolann en voyant deux zeds apparaître devant nous.

— Je les vois.

— Tu veux que je m'en occupe ? me demande-t-il.

— Non, non. On va avoir besoin de tous les zeds que l'on croise si on veut que notre plan ait la moindre chance de réussir.

J'arrive à contourner les morts-vivants assez facilement. Leurs mains sanglantes tentent de s'agripper à la voiture, mais elles couinent en glissant le long de la carrosserie. L'un d'eux, trop près, s'enfarge et tombe sur l'asphalte. La voiture lui roule sur le corps, comme s'il n'était qu'un dos-d'âne de plus.

— Ewww... dégueu ! fait Nico.

— Il me semblait que tu aimais ça, quand ça jutait ? que je lui lance en riant.

Une dizaine de minutes plus tard, nous abandonnons la voiture sur la route en bas de la butte et courons nous réfugier dans le boisé en nous assurant que ni la horde de zeds, ni les vigies du campement ne nous aperçoivent. Ainsi cachés, nous arrivons à suivre l'évolution de l'attaque sans nous faire voir.

La horde de zeds fait fi de notre voiture et se dirige droit sur l'enceinte. La confrontation est inévitable. Dommage que je ne puisse pas en être témoin.

Nous en profitons pour nous faufiler plus profondément le long du mur.

— On dirait qu'ils ont manqué de voitures pour finir convenablement leur barrage, fait remarquer Dolann.

En effet, à environ trois cents mètres du portail, la barricade n'est plus qu'un grillage, plus facile à pénétrer.

De multiples détonations résonnent. À l'intérieur de l'enceinte, c'est le branle-bas de combat.

Ouvrir le feu est une erreur de la part des assiégés. En tirant ainsi sur les zeds, ils ne font que les attirer davantage sur eux. Plutôt que de contourner le campement, les zeds viennent de se trouver une proie et foncent droit dessus.

Lorsqu'ils sont en groupe, les zeds se comportent comme des moutons : attirez-en un et vous les attirerez tous. Si un assiégé sortait à l'extérieur pour les diriger loin du campement, la horde le poursuivrait jusqu'à ce qu'elle se disperse par elle-même. Mais ce n'est pas moi qui vais leur dire quoi faire, parce que les choses tournent à notre avantage.

Tour à tour, nous escaladons le grillage, Sully plus difficilement que Dolann et moi vu son état de fatigue très avancé. Nous nous laissons tomber à l'intérieur de la zone sécurisée. Dolann nous guide au travers

de cours, de haies laissées à l'abandon et de carrés de sable où plus aucun enfant virtuel ne s'amusera jamais.

Nous nous planquons près d'une maison. Quelques avatars armés jusqu'aux dents courent au milieu de la rue afin d'aller donner un coup de main à leurs camarades sur la ligne de front.

— Notre butin se trouve là, chuchote-t-il en pointant une maison un peu plus loin.

Outre les deux gardes qui sont postés à son entrée, cette maison n'a rien d'exceptionnel : ses fenêtres n'ont pas été renforcées ; sa porte est encore munie d'une moustiquaire et une chaise berçante attend sur le balcon que quelqu'un vienne s'y asseoir.

Les deux avatars hésitent entre rester à leur poste ou chercher à en savoir plus sur ce qui se passe au loin. Après consultation, l'un d'eux décide de s'approcher de l'action, laissant son collègue seul pour garder les vivres. Je sympathise avec le curieux : le spectacle doit être phénoménal ! Dommage qu'on ne puisse pas y être. Bah, il y aura sûrement une vidéo du carnage sur YouTube dans quelques heures.

J'indique à Sully de rester là où il est, car il n'est pas du tout en mesure de combattre. En fait, plus ça va et plus il a de la difficulté à tenir debout. Dolann et moi nous occuperons de la vigie.

Dolann le tient en joue avec son arbalète, mais j'avance Stargrrrl dans sa ligne de tir. Elle attrape le garde par le cou et, d'une clé de bras experte, lui fait

rapidement perdre connaissance. L'avatar cesse de se débattre. Elle le tire vers la réserve.

— Tu aurais pu le tuer.

— On n'est pas les méchants. Aussi bien ne pas leur donner une raison de plus pour en faire nos ennemis.

— Tu as déjà un contrat sur ta tête, de toute façon, ricane Dolann.

— Très drôle.

— Et tu te souviens qu'on est ici pour les voler, n'est-ce pas ?

— Oui... mais c'est pas pareil, c'est, genre, moins pire que de tuer, que je justifie. OK, allons-y !

Nous n'avons que quelques minutes avant que l'avatar ne se réveille, et qui sait combien de temps avant que son collègue ne décide de venir reprendre son poste.

Titubant de gauche à droite, Sully traverse la rue et nous rejoint sur le balcon. La porte de la réserve n'est même pas verrouillée. Stargrrrl pénètre à l'intérieur.

De la nourriture ! De la nourriture jusqu'au plafond ! Il y a des vivres en abondance. Des médicaments et des armes aussi ! Noël est arrivé en avance !

Sully se vide une bouteille de médicaments dans la bouche. Puis il gobe différents vivres : fruits, pains, viande. Bref, tout ce qui lui tombe sous la main !

— Des points de vie ! crie Nico. Enfin des points de vie ! À moi les points de vie !

Pendant que Sully retrouve des forces et des couleurs, Dolann et moi, nous remplissons des sacs à

dos, ainsi que nos inventaires personnels (nos poches) de vivres et d'armes. J'ai saisi deux poignards, des chargeurs pleins de balles pour mon revolver, ainsi qu'une ceinture de grenades, que j'enfile sur mon épaule.

Ce n'est pas bien long avant que nous atteignons le maximum que nous pouvons transporter. Un seul item de plus et nos avatars s'effondreraient au sol sous le poids de notre butin. Comme nous respectons la limite imposée par le jeu et par les caractéristiques physiques de nos avatars, nous serons en mesure de courir comme si de rien n'était.

— On dégage ! que je dis aux autres.

Dès que mon avatar sort sur le balcon, mon écran vire au rouge et clignote au son des détonations et des balles qui le frappent. Blessée, Stargrrrl recule et tombe dans la maison.

Merde !

Pourtant, la horde de zeds donne encore l'assaut sur le mur. Les survivants doivent être revenus chercher des munitions. On a trop tardé !

— Ils sont là ? fait Nico.

— Ouais, que je confirme en administrant un *med kit* à Stargrrrl. Ils sont là.

La blessure n'est pas trop grave. J'ai perdu quelques points de vie, mais rien de dramatique.

Une nouvelle rafale atteint la façade de la maison, sans nous infliger de dommages. Puis un joueur nous interpelle :

— Hey, ho ! Pas cool, les voleurs ! Ce sont nos réserves, ça !

Sans montrer le visage de Stargrrrl, je lui réponds :

— Ouais, ben, désolée, mais t'étais pas supposé nous voir.

— Oh ! Dans ce cas-là, c'est moi qui m'excuse. S'il te plaît, continuez à nous piller, dit-il sur un ton ironique.

— Comme si on allait se gêner, souffle Dolann dans son micro, juste assez fort pour que je l'entende.

Je ne sais pas si c'est son humour ou le simple ton de sa voix, mais je trouve que ce joueur a l'air plutôt sympathique. C'est pas parce qu'on tire sur tout ce qui bouge dans un monde virtuel qu'on est une mauvaise personne dans la vraie vie.

Je ne compte plus le nombre d'avatars qui sont morts parce qu'ils ont croisé mon chemin. Des milliers. Peut-être même des dizaines de milliers ! (Il y a des soirs qui sont particulièrement sanglants.) Eh bien, ça ne fait pas de moi une psychopathe. (Enfin, j'espère !)

Ce que je voulais dire en fait, c'est que ce qui m'étonne le plus chez mon ennemi actuel, c'est sa réaction. Habituellement, quand on entend ma voix – celle d'une jeune fille, je veux dire –, les premiers commentaires sont loin d'être élogieux. Les gars sont vites sur la gâchette des insultes sexistes, alors que lui commence à blaguer sur notre tentative de vol. Disons que ça détonne. Voilà, c'est tout ce que je voulais dire.

Bon. Focus, Laurie. Tu es en train de te faire attaquer. Riposte !

Sans trop viser, je tire une salve par la moustiquaire pour le tenir sur ses gardes. Comme il est à l'abri, je ne touche rien. Il répond en m'imitant. On ne fait que gaspiller des balles et étirer l'inévitable.

— C'est vous, la horde ? me questionne-t-il.

— Ouais ! Désolée ! Est-ce que les zeds sont encore là ?

— Oh que oui ! Sais-tu combien il y en a ? J'ai rarement vu une horde de cette taille. C'est pour ça qu'on va avoir besoin de *nos* munitions. Genre maintenant. Sinon le campement va se faire envahir et je ne donne pas cher de notre peau à tous.

Quatre avatars arrivent en renfort, mais Nico et Dolann, qui ont pris position près de la fenêtre du salon, les descendent avant qu'ils n'arrivent à se mettre à couvert.

— Sérieux ? qu'il fait en voyant ses camarades s'effondrer au milieu de la rue. Pas cool ! Il y a vraiment une tonne de zeds à l'entrée, se plaint-il.

L'avatar de Dolann traverse la maison. En même temps, celui-ci me dit à l'oreille :

— Stargrrrl, faut qu'on décampe avant de se faire prendre en souricière.

Il a raison. Plus on attend et plus les chances de se faire assiéger augmentent. Il nous faut prendre la poudre d'escampette pendant que les survivants de ce camp sont aux prises avec les zeds.

Une partie de la porte éclate sous les balles de mon adversaire.

Je jette un bref coup d'œil dehors. À couvert ainsi de l'autre côté de la rue, caché derrière le coin d'une maison, mon adversaire est bien à l'abri. De plus, des arbres font de l'obstruction. Impossible de le *sniper*. D'ailleurs, même si je le voulais, je n'ai pas de fusil à longue portée pour l'éliminer.

De sa planque, il m'interpelle :

— Écoute ! C'est la catastrophe, ici. On a vraiment besoin de nos munitions, implore-t-il. Je vais faire un compromis avec toi : je vous donne tout ce que vous avez piqué. Vous pouvez sortir. On n'ouvrira pas le feu, promis.

Il vient de m'avouer qu'il n'est pas seul. Enfin, je crois. Des collègues sont certainement venus lui prêter main-forte. On ne les a juste pas encore aperçus.

C'est une offre très généreuse de sa part, mais je ne vais pas tomber dans son piège.

— Dans tes rêves ! que je lui répons.

— Ah, *come on* ! gémit-il.

Je tends ma ceinture de grenades à Dolann et lui indique de la lancer aussi fort qu'il le peut dans la rue.

— Avec plaisir.

Dolann fait un pas sur le balcon et envoie la ceinture valser dans les airs. Il rentre aussitôt à couvert avant qu'elle ne frappe l'asphalte, rebondissant une fois puis glissant sur quelques mètres. Plusieurs balles frappent la façade de la maison, sans conséquence. De nouveaux tireurs sont en position.

Revolver dans la main, Stargrrrl s'expose : à découvert, je vise la ceinture et tire. Une fois. La balle rebondit sur le bitume. Deux fois. Je fais mouche. La ceinture explose comme un chapelet de popcorn mortel. Il pleut de l'asphalte sur les vérandas. Un nuage de poussière envahit la rue. Un ptérosaure pourrait faire son nid dans le nouveau cratère que nous venons de créer.

J'imagine.

Car dès que la première grenade a éclaté, nous en avons profité pour filer à l'anglaise.

Voilà un deuxième spectacle que nous ratons.

Cette explosion de grenades ne visait pas à blesser qui que ce soit, mais simplement à nous offrir une diversion. Si mon plan a fonctionné, nos ennemis auront cru que nous allions utiliser la couverture offerte par les explosions pour traverser la rue et nous enfuir. S'ils ne nous ont pas vus sortir, ils penseront que nous sommes toujours à l'intérieur et hésiteront avant de charger. Leur confusion nous permettra de gagner de précieuses secondes.

Stargrrrl est sur les talons de Sully, qui suit Dolann de près. Nous fuyons à toutes jambes. J'entends Dolann rire dans mes oreilles et Nico crier de joie :

— Wouhou !

Nous avons réussi ! Presque... Ne nous reste qu'à quitter ce camp. Mais à ce point-ci, c'est plus une formalité qu'autre chose.

Je ris devant notre succès. Ça aura finalement été une belle mission, finement exécutée.

Dans le but de perdre d'éventuels poursuivants, Dolann court dans la direction opposée à notre point de sortie. Lorsque nous sommes assez loin, nous revenons sur nos pas, cachés et à couvert, prenant soin de ne surtout pas être vus, croisant les orteils (parce que mes doigts sont déjà tous sollicités par mon clavier et ma souris) que les survivants aient préféré retourner combattre les zeds qui sont à leur porte et qui sont bien plus menaçants que trois minables voleurs.

Aucun des survivants ne semble être à nos trousses.

Après tout, on n'a pas volé tant de choses que ça : quelques armes, des vivres... Ils vont s'en remettre !

En empruntant divers détours, nous retrouvons notre chemin jusqu'à la clôture, que nous escaladons pour nous retrouver dans le petit boisé. Nous regagnons la voiture sur la route sans que les zeds ne nous voient ni ne nous sentent. *Anyway*, s'il y a quelque zed que ce soit qui nous attend près de la voiture, nous sommes maintenant équipés pour nous en occuper. Ha !

Un projectile traverse l'espace entre nous à la vitesse de l'éclair et heurte un tronc de plein fouet. Une partie de l'arbre grosse comme la tête de Stargrrrl éclate sous la violence de l'impact.

La surprise me fait échapper ma souris.

— Là ! s'écrie Dolann. *Snip... !*

Mais avant de pouvoir terminer le mot redouté et avant que j'aie pu voir où était ce « là », Dolann pousse mon avatar hors du chemin. Stargrrrl roule dans les fougères. Une gerbe de sang pixellisée arrose les feuilles. Sous la force de frappe de la balle, Dolann fait un bond prodigieux. L'avatar cogne un arbre et s'effondre par terre.

— Bleh. Je suis mort. Ben... en train de mourir. C'est tout comme. Et voilà, dit-il, déçu.

— Méchant tir de mardeux, commente Nico.

Le feuillage abondant offre beaucoup d'obstruction, c'est vrai, mais c'est loin d'être impossible de nous atteindre. Le tireur a peut-être été un peu chanceux... ou il est très doué. Dans les deux cas, c'est nous qui avons commis une erreur en étant un peu trop confiants.

Sur Skype, le vrai Dolann nous exhorte à prendre nos jambes à notre cou, à nous pousser avec ce qu'on vient de voler.

— Si je le pouvais, je me sacrifierais pour les ralentir, mais je suis déjà mort, fait que...

Un nouveau tir rate Sully de peu et nous convainc de laisser le corps de Dolann derrière nous.

— De toute façon, il est rendu tard. Faut que je relise mes notes de cours avant de me coucher. C'était ben le fun, Nico. J'ai aimé ça, voler les voleurs avec vous. On séparera le butin une autre fois. OK, *ciao* ! lance-t-il sans plus de cérémonie avant de se déconnecter.

Sully et Stargrrrl regagnent la voiture sans croiser de zeds. Nous laissons le campement derrière nous et trouvons un endroit un peu en retrait où sauvegarder notre progression avant de nous déconnecter de la partie, nous aussi.

Avant de me coucher, je texte Sam :

C'était le fun, ta soirée d'études avec Daph? 😊

Chapitre 4-6

Un vortex polaire s'abat sur nous.

La masse d'air frigorifié recouvre tout le pays. D'un océan à l'autre, personne n'y échappe. La dépression née en Arctique semble mystérieusement s'arrêter à la frontière, comme si nos voisins du Sud avaient trouvé un moyen pour repousser cette ère de glace temporaire. Les tonnes et les tonnes de composés toxiques crachés par leurs centrales au charbon les aident sûrement en ce sens. Et au diable si c'est le reste du monde qui en souffre !

« L'hiver est à nos portes », dirait Eddard Stark.

Nous avons survécu aux hivers précédents, alors je ne vois pas pourquoi nous ne survivrions pas à celui-ci. Ce n'est qu'un peu de froid, après tout.

Ouais, bon, je dis ça, mais ça ne m'empêche pas de faire la tortue et de plonger ma tête, tout emmitouflée soit-elle, un peu plus creux dans mon foulard.

Et on n'a toujours pas vu l'ombre d'un flocon à l'horizon.

Mes pieds sont frigorifiés ; j'ai le bout des doigts engourdis (même en les agitant frénétiquement dans mes grosses mitaines, il est absolument impossible de les réchauffer) ; j'ai fait l'erreur de mettre des jeans – il n'y a pas tissu qui propage mieux le froid que des

jeans ! – ; et le comble, j'ai une goutte qui me chatouille le nez depuis deux coins de rue. Snif !

On gè-le. Bon. E.

Si je le pouvais, je lâcherais un sacre bien senti, juste pour me défouler, mais j'ai trop peur que mes lèvres craquent.

J'accélère le pas, pressée d'arriver chez Margot.

En ce vendredi soir, nous avions théoriquement un entraînement à l'agenda, mais Elliot est tombé au combat. Rien de bien grave : un gros rhume d'homme. Je comprends ça. C'est fou comme un rien le contamine, lui. Quelqu'un ouvre la porte dans la classe, et hop ! il se ramasse à l'hôpital avec une bronchite. J'exagère à peine.

J'espère seulement qu'il ne m'a pas contaminée. Décembre, ce n'est pas le bon mois pour tomber malade. Il y a trop de choses à faire. Juin, c'est mieux. Genre le 25 ou le 26, un peu après la fin des cours et les partys de fin d'année. Logiquement, c'est la semaine idéale pour attraper une maladie. Ouais. Ça me donnerait l'occasion de dormir une semaine en ligne sans même jouer à l'ordi. Bon, peut-être juste un peu, quand même. J'aimerais tellement ça, être malade en juin.

À moins que Guillaume ne me demande de travailler à La Grotte cet été. Ouh... Dans ce cas-là, faudrait que je négocie mes vacances. Est-ce que ça se peut, des vacances par anticipation ?

On a eu tant de devoirs et d'études cette semaine que la Guilde n'a pas eu le temps de se rencontrer pour pratiquer. Sérieux, est-ce que les profs sont au courant qu'on a des examens qui s'en viennent et qu'on aurait besoin de se reposer un peu ? J'ai l'impression d'être une oie qu'on tente de gaver de savoir à la dernière minute. Je doute que le ministère de l'Éducation encourage ce genre de pédagogie.

Je ne me suis pas connectée aux serveurs de KPS depuis la fin de semaine dernière, le soir où notre hangar secret (pas si secret que ça) s'est fait attaquer.

Des androïdes ont pris d'assaut notre base, la réduisant à néant. Par chance, *Thorondor* n'était pas posé à la base. Sam, à la suite de la réaction totalement disproportionnée de Daphnée quand elle a découvert par accident que nous nous étions embrassés accidentellement lui et moi (avant qu'ils sortent ensemble tout de même), avait besoin de réfléchir ; alors il était parti se balader dans les nuages.

Seule, Stargrrrl avait dû abandonner la base et sauter dans le vide. Elle avait bien failli ne pas s'en sortir. Et le comble : c'est Zach qui était venu la (me) sauver !

Cette nuit-là, j'ai déduit deux choses :

a) Zach n'est peut-être pas si pire que je le croyais.

Toute la semaine, j'ai senti qu'il faisait des efforts. Il est... différent en classe et, je ne sais pas, j'ai l'impression qu'il rit moins fort des coups stupides de William et des commentaires de Sarah-Jade.

b) Certains joueurs ont réussi à former une alliance avec les robots.

Je suis à peu près certaine que c'était un coup de Mini Negan et de ses hommes. D'une façon ou d'une autre, il a réussi à nous espionner et à nous suivre jusqu'à notre base. Peut-être qu'un avatar nous a vus, peut-être qu'il avait la technologie pour nous espionner. Peu importe qui nous a débusqués et comment c'est arrivé, ça ne changera rien au fait que notre base a été compromise.

Le soir même, nous l'avons évacuée et avons trouvé un endroit sécuritaire pour nous planquer jusqu'à nouvel ordre. J'ai cependant manqué de temps pour contacter Éloi et ses Chevaliers du code.

Ah ! Les Chevaliers du code.

Anyway.

Au feu vert, je m'engage dans l'intersection. Un camion passe à quelques centimètres de mon nez alors que je m'apprête à traverser la rue. Je pousse un cri de frayeur.

— Non, mais ! C'est quoi, l'affaire ? que je hurle.

J'ai pas rêvé : il a brûlé son feu rouge et a manqué me tuer au passage. Comme il ne m'a pas vue, il ne m'entend probablement pas non plus.

— Hé, le salaud ! que je crie en traversant. Tu as failli m'écraser !

Je suis hors de moi. S'il y avait eu de la neige, je lui aurais pitché une balle dans la vitre arrière. Il y a bien une poubelle qui déborde de déchets, mais à l'idée de

me plonger la main là-dedans pour trouver quelque chose à lancer... Beurk ! Mon cœur m'inonde le corps d'adrénaline pour faire face au choc. Heureusement, parce que sinon, je m'affalerais au sol pour pleurer. C'était vraiment proche. Un mètre de plus et c'était *game over*. Pas de deuxième vie, de sauvegarde ou de jeton à insérer. Même pas de générique. Juste du noir.

Enfin...

Les joues rougies par le stress et le froid, je sonne chez Margot, qui m'invite dans sa chambre. Du couloir, je salue ses parents qui regardent une émission dans le salon.

— Charlotte est pas là ? que je demande en constatant que je suis la première arrivée.

— Elle devait passer par le restaurant. Elle va nous rejoindre un peu plus tard. Ça fait tellement longtemps que j'ai pas eu une soirée de filles ! dit-elle tout excitée en refermant la porte derrière moi. J'avais vraiment hâte.

J'avoue que moi aussi. Dans mon cas, je crois que c'est une première. J'ai déjà eu des sorties en gang au cinéma ou des partys de sous-sol, mais jamais avec juste des filles... Une soirée de fille(s) pour moi, ça s'accordait au singulier jusqu'à aujourd'hui.

Je ne suis pas en train de me plaindre, là. Mes soirées étaient tripantes. J'en profitais pour me gaver de mes séries préférées. J'ai déjà regardé une demi-saison de *Buffy* en une seule soirée ! Onze épisodes en rafale. C'est mon record. Bon, j'avais un peu les yeux

qui louchaient à la fin, mais c'était génial (Spike me manque). Ou bien, je me concentrais sur une quête dans un jeu vidéo. Chaque fois, ça se déroulait de la même façon : la quête en question ne me prenait que deux ou trois heures et, comme il était encore tôt, j'amorçais la suivante en me disant que je pourrais m'occuper de certains points mineurs, les plus faciles qui ne demandent que peu de temps, pour ne garder que l'objectif principal, généralement un boss, pour le lendemain. Ça me menait invariablement à très très tard dans la nuit (ou très tôt, selon la perspective). (Une fois, pendant l'été, j'ai vu l'aurore. Ça a été un choc ! À ma défense, je ne savais pas que le soleil se lève *aussi* tôt au mois de juin.)

Je ne sais pas trop à quoi m'attendre avec Margot. Peut-être qu'on va se mettre du vernis sur les ongles ? Je n'aurais pas dû les ronger en classe.

Sa chambre, comme la mienne, est remplie de bandes dessinées. Pendant une heure, nous parlons surtout de nos albums préférés, qui ne sont pas du tout les mêmes. Je suis plus une fille d'histoires : si le récit est bon, je peux en oublier les maladresses du dessinateur ; Margot, elle, est totalement vendue à l'illustrateur. (Duh !) La manière de raconter une histoire est plus importante que l'histoire elle-même. Une histoire ordinaire peut devenir extraordinaire si elle est racontée de façon originale.

Pour me prouver son point, elle me montre plein de BD, plusieurs que je connais déjà, d'autres dont je

n'ai jamais entendu parler. Certaines, selon elle, sont nulles parce que les planches sont mal organisées. Ça alourdit la lecture. On se bat avec les cases. Comme avec Bilal.

— Pas Bilal ! que j'implore.

— C'est un des pires, justement parce qu'il est si talentueux. À chaque album, il nous fait le coup : on dirait qu'il pense en termes de cases plutôt que de planches. C'est fâchant.

Puis Margot prend le temps de me montrer des planches parfaites. Des planches qui coulent et d'où on ressort avec une sensation de mouvement.

— Un bon illustrateur va prendre notre regard par la main sans même qu'on s'en rende compte.

— Comment ?

— Avec des lignes de force qui dirigent notre œil. Quand c'est bien fait, on ne s'en rend même pas compte. Ça, c'est du grand art !

— C'est comme les effets spéciaux au cinéma. On n'est pas supposé les voir.

— Exactement ! répond-elle. Je sais pas si j'aurai ce talent-là un jour.

— De quoi tu parles ? T'es super bonne !

Mon commentaire la fait rougir. Je le pense vraiment : elle a du talent.

Alors que j'ouvre un album qui a attiré mon œil tantôt – une œuvre dystopique tout en noir et blanc où Jennie 2.5, une artiste/*hacker*, tente de provoquer une

révolution –, Margot propose de me faire des tresses dans les cheveux.

J'hésite un moment, mais elle insiste et me fait asseoir sur son lit.

Pourquoi pas ? De toute façon, avec la tuque que je porte pour me protéger du froid, j'ai les cheveux pleins de nœuds, et ce qui n'est pas noué est bourré de statique. Ça me donne un air absolument irrésistible, je sais.

Not.

J'ai plutôt l'air d'une fille qui se serait perdue une semaine en forêt.

Margot s'agenouille sur le lit derrière moi et commence par me brosser les cheveux. Puis, elle empoigne quelques mèches et se met à les entrecroiser.

On est tellement cliché ! J'ai l'impression d'être dans une série américaine genre *Gilmore Girls*. Je ris. Au début, ce n'est qu'un petit rire sans son. Mais je n'arrive pas à le contrôler. Plus je ris et plus je ris. Je ris parce que je ris.

— Arrête de bouger ! m'ordonne Margot après avoir échappé une mèche.

Mais c'est plus fort que moi : je suis pliée en deux et bien vite, Margot aussi s'esclaffe. On ne sait même plus pourquoi on rit ! Probablement parce que je glisse du lit et roule sur le plancher.

Clic.

Elle m'a prise en photo, la chipie !

— Ahhh non ! Efface ça ! J'ai trop l'air débile !

Mais en moins de deux, Margot a publié la photo sur son compte Instagram. Naturellement, les *likes* affluent en moins de deux.

Après avoir repris notre souffle et notre sérieux, on se réinstalle et Margot poursuit le travail. Elle arrive à me faire une petite tresse qui court sur le côté de ma tête comme le ferait une couronne. Ça me donne des airs de reine.

— À mon tour !

Je sais bien que je serai absolument incapable de faire ça sur le lit. Je lui propose donc qu'elle s'assoie sur la chaise droite devant le miroir (tiens, c'est le même modèle que le mien) qui est accroché (pareil à moi) derrière sa porte de chambre. Je prends place sur sa chaise à roulettes.

Après une rapide recherche sur Google (0,37 seconde très exactement), je fais défiler plusieurs photos de tresses plus ou moins complexes sur mon cell, jusqu'à ce que je fasse mon choix. Margot, elle, a saisi son carnet de dessin et gribouille.

— Argh ! que je grogne.

Contrairement à moi, Margot ne bouge pas d'un poil, mais je n'arrive quand même pas à tisser la tresse aussi serrée que sur la photo. Elle n'a qu'à secouer un peu la tête pour que mon « œuvre » se démantibule comme un château de cartes.

Je suis trop nulle !

— Attends, attends, je vais l'avoir, que je dis en recommençant à zéro.

Je me concentre, m'applique, m'acharne même. En gros, je fais tout mon possible pour que ce ne soit pas trop horrible. Cette fois-ci, les mèches de Margot coopèrent et prennent la place que je leur impose. Bon, je ne gagnerai sûrement pas un concours de coiffure, mais ça n'est pas si mal, finalement... si je parviens à les attacher.

— Je t'ai déjà dit que ma mère pensait que je blaguais, que je voulais de l'attention... avec l'histoire de Sarah-Jade ?

— ...

My God ! La réaction de la mère de Margot me laisse sans voix.

— Tu lui as montré ce qu'elle publiait ? que j'arrive enfin à lui demander.

— Oui et non. Seulement les moins pires.

— Et ?

— Elle trouvait que j'exagérais. Elle n'a pas de compte Facebook, ma mère. Elle ne peut pas comprendre. Elle vit dans le déni total. Mes parents pensent encore que des chicanes de filles, c'est sans importance et que ça peut se régler avec une bonne séance de magasinage de vêtements au centre-ville. C'était donc mieux dans leur temps !

Elle a raison. Je le vois par les mêmes que les amis de mon père partagent. Selon eux, tout ce qui s'est fait après les années 1980, c'est du caca. Eux, ils n'avaient pas de casques de vélo, ils buvaient directement dans le boyau d'arrosage, ils pouvaient manger des flocons

de neige sans que ça soit *full* pollué, l'intimidation n'existait pas et personne ne faisait de faute d'orthographe. À les entendre parler, la civilisation a connu son apogée en 1986.

Yeah, right.

— C'est pas juste l'humiliation et le ridicule, poursuit-elle. Si c'était juste ça... Mais c'était présent partout, tout le temps.

Margot n'a pas beaucoup parlé de ce qui est arrivé, alors j'avais toujours tenu pour acquis qu'elle avait mis cet épisode derrière elle. D'ailleurs, n'est-ce pas elle qui voulait pardonner à Sarah-Jade en me demandant de détruire les preuves de son implication dans la mise en ligne du site internet ?

— Tu sais que j'ai triché ? Je me cachais dans la salle de bain avec mon téléphone pour passer au travers des publications de Sarah-Jade. J'allais lire chacun des commentaires. Ça m'a fait tellement mal... dit-elle en ravalant des sanglots. C'était des gens qui ne me connaissaient même pas !

Elle soupire en reniflant.

— Ma mère trouve que je m'en fais trop avec ce que les autres pensent de moi. Que je mesure leur approbation – et ma valeur – au nombre de *likes* que j'ai sur mes *posts*. Ce sont ses mots.

— Ben non... Toi et moi, on sait que c'est faux. Elle comprend pas... que je la rassure.

— Des fois, le soir, je me dis que c'est de ma faute et que si je n'avais pas eu un *kick* sur Simon, ça ne se serait pas produit.

Ce qu'elle exprime maladroitement, je le comprends à cent mille pour cent. Quand je pense à ce qui m'est arrivé dans le métro... À cet homme qui... Je repasse la scène dans ma tête. Je n'étais pourtant pas habillée de façon provocante... Et même si ça avait été le cas ! Est-ce que j'ai fait quelque chose qui aurait pu lui faire croire que c'était correct de me toucher ? Peut-être qu'inconsciemment, je lui ai donné le feu vert ?

Ces quelques secondes m'ont laissé un goût amer. Mon regard sur les gens que je croise sur le trottoir n'est plus le même. J'essaie d'avoir des yeux tout le tour de la tête. Une chance que j'habite proche de l'école, comme ça, je n'ai à prendre ni l'autobus ni le métro pour me déplacer.

Cette fois, c'est moi qui soupire.

— Non. Arrête tout de suite. Tu n'as rien fait de mal. La coupable, dans toute cette histoire, c'est Sarah-Jade. Oublie-le jamais.

Je la prends dans mes bras.

Margot est forte. Elle arrive à parler de ce qui lui est arrivé. Peut-être que je devrais, moi aussi.

— Je peux t'avouer quelque chose ? que je commence.

La porte s'ouvre et Charlotte entre dans la chambre. Le bleu de ses cheveux a perdu de son éclat – ce n'est

plus électrique, mais c'est encore bleu – et une légère repousse noire est visible.

— Désolée. Je ne pensais pas arriver si tard.

— T'étais où ? lui demande Margot.

— Au resto de mes parents. J'ai eu un détour à faire, mais je suis là, maintenant ! répond-elle avec un grand sourire en voyant nos tresses. Laurie, elle ne t'a pas demandé de faire du scrapbooking, au moins ?

— Essaie pas, c'est toi qui tripes le plus quand on en fait, réplique Margot.

— Je sais ! fait Charlotte, toute joyeuse, en se laissant tomber sur le lit. C'est tellement relaxant ! Alors, de quoi vous parliez ?

— De rien d'important.

— Margot, montre-nous donc ton dessin.

Elle me tend son carnet. Margot a réussi à croquer la scène sur le vif et à nous transformer en personnages de manga. Debout derrière Margot, le visage tendu, les doigts pleins de pouces, je tente désespérément de lui faire une tresse. Sur le dessin, je me mordille la langue et sue à grosses gouttes tandis que Margot grimace de douleur. C'est très comique.

Charlotte rigole.

— C'est tellement toi, Laurie !

— Je me mords pas la langue, franchement !

Margot fait un petit oui de la tête, que confirme Charlotte.

— Euh... oui. Mais juste quand tu es très concentrée.

— *Oh boy*. Je ne m'en étais jamais rendu compte.

— Inquiète-toi pas, c'est super craquant, conclut Charlotte.

Nous passons une partie de la soirée à jouer à *Just Dance*. En fait, jusqu'à ce que les voisins de Margot viennent se plaindre que nous faisons trop de bruit en leur dansant sur la tête. Nous finissons par jouer une bonne heure à *The Division*, en coopération. Cette fois-ci, ce sont les parents de Margot qui viennent mettre un terme à notre partie, « parce que vraiment, les filles, les tirs et les explosions... ».

On soupire toutes les trois...

Chapitre 4-7

Il est à peine passé 23 heures quand je rentre à la maison.

Papa est dans le salon et regarde un film de science-fiction. Je suis fru parce que je croyais qu'on allait le regarder ensemble.

— J'ai seulement pris un peu d'avance ! se défend-il, en pesant sur pause.

— Deux heures d'avance, oui.

Je me sauve avant qu'il ne redémarre le film. Mon père est bien capable de me gâcher la fin pour me montrer à quel point c'est excellent.

Urgh.

En un temps record, je passe sous la douche, me démaquille le visage (ce n'est pas bien long, il n'y a que le contour des yeux à nettoyer), enfile un pyjama et défais la tresse dans mes cheveux.

Je croise mon père dans le couloir.

— Ouhhh ! fait-il, les yeux remplis d'étoiles. J'ai vraiment hâte de le réécouter. Bonne nuit, là !

Traître.

Avant de me glisser dans mon lit, je réveille mon ordinateur. Presque aussitôt, une alerte Skype se manifeste.



Quelques secondes après avoir lu sa réplique, une bulle apparaît en plein centre de mon écran principal. Ce n'est qu'un appel audio, parce que Dolann n'a toujours pas remplacé sa *webcam*. Honnêtement, étant en pyjama (et pas à mon plus chic), ça fait mon affaire. Pour ne pas déranger mon père, j'attrape mon casque d'écoute et le branche. Puis je clique sur la bulle pour accepter la communication.

— Salut. Tu m'entends bien ? que je demande après un moment.

— Oui. Toi ?

— Parfait. Alors ? Qu'est-ce qu'il y a de si urgent ?

— Tu te souviens de la façon dont on s'est rencontrés ? commence-t-il par dire.

— Si je m'en souviens ? Je ne pourrais pas l'oublier même si je le voulais.

— Je t'avais dit que c'était l'autre joueur que je surveillais... Ce n'était pas exactement totalement vrai, dit-il en marchant sur des œufs.

OK...

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Écoute, je ne suis pas un *stalker*, si c'est ce que tu penses, s'empresse-t-il d'ajouter.

— Mais c'est moi que tu suivais...

Je commence à avoir la chienne. Mon instinct me crie de débrancher mon ordi, d'en arracher tous les fils, de faire frire mon disque dur dans le micro-ondes et d'effacer toutes traces de moi sur internet (dans le bon ordre). Je n'ai pas *tant* besoin des réseaux sociaux que ça. Si nos parents étaient capables de passer des heures à parler au téléphone, je peux bien faire un effort et l'appriivoiser à mon tour...

— J'ai besoin que tu fasses un *hack* avec moi, dit Dolann.

Quoi ? Comment ? Qui ? Pourquoi ? Quand ?

— En fait, c'est pas une invitation. J'ai racheté ta dette à Hybr1d.

Shit.

Shit. Shit. Shit. Shit. Shit.

Merde.

Pour enfin prouver que Sarah-Jade était derrière la page FB qui visait à intimider Margot – tout ça parce que Noémie avait un *kick* sur Simon! –, Guillaume m'avait « prêté » un programme puissant : Peverell. Peverell m'avait permis de remonter jusqu'au cell de William. Mais pour *hacker* celui-ci, il m'avait fallu demander de l'aide sur ACCès ReFuSé – à Hybr1d, justement.

Dans la communauté, tout service a un coût. Je savais qu'un jour, j'aurais à rembourser ma dette d'une façon ou d'une autre. Mais que vient faire Dolann dans tout ça ?

— Ça n'explique toujours pas pourquoi tu me suivais.

— OK. Donc, quand on s'est rencontrés, c'est toi que j'observais de loin.

— Tu me *stalkais* ! que je m'exclame, fâchée, mais pas trop fort, pour pas que mon père m'entende.

— *Stalker* est un si vilain mot. Je préfère « m'assurer que tu étais la bonne personne pour cette mission ».

Quelle mission ?

— Regarde, je m'excuse, j'espère que tu m'en voudras pas trop. Si tu ne veux pas qu'on continue à se parler, ben... Ta dette sera effacée quand même et tu n'entendras plus parler de moi.

Dolann m'a l'air sincère.

— Et ta caméra ?

— Quoi, ma caméra ?

— Tu vas dire qu'elle n'est pas brisée et que tu attendais d'en savoir plus à mon propos avant de l'activer ?

— Non, non. Elle est vraiment *kaput*.

— *Come on !* Ça coûte trois fois rien, une *webcam* !

— Je sais, mais mon disque dur a sauté dernièrement, alors la *webcam*, en ce moment, c'est pas mal le dernier de mes soucis.

Tout ça ne me plaît pas. C'est comme pas kasher. Pourquoi Dolann ne m'a-t-il pas dit d'entrée de jeu qu'il avait racheté ma dette ? Et pourquoi avait-il besoin de me surveiller ? J'ai l'impression de m'être fait manipuler comme une enfant de six ans et je n'aime pas ça une miette. Il a beau dire qu'il va effacer ma dette même si je refuse de participer à son *hack*, je ne suis plus certaine de pouvoir lui faire confiance.

— Alors ? qu'il me presse. Es-tu partante ?

Urgh.

Aussi bien en finir avec lui et le rayer de mes contacts.

— OK, que je dis à regret. Je suis partante.

Chapitre 4-8

Quelqu'un a le souffle coupé. J'ai clairement entendu une sorte de halètement de surprise dans mon casque d'écoute. La qualité du son est trop bonne. Impossible de me tromper.

— Vous. Avez. Un. Foutu. Jet !

Pas besoin de faire partie de Mensa pour déduire qu'Éloi et Justin sont totalement jaloux. Je souris intérieurement. J'avoue qu'après quelques semaines de jeu, je ne suis plus aussi émerveillée quand je vois *Thorondor*. Pas que je sois blasée ou quoi que ce soit, mais c'est un peu comme si notre jet faisait partie du décor. Je me suis habituée à sa présence. Pas eux.

Évidemment, je détesterais qu'on se le fasse piquer ou détruire. Ça me ferait vraiment c...

— C'est complètement débile ! s'exclament Éloi et Justin en pénétrant dans *Thorondor*, interrompant le fil de ma pensée.

Je ris, parce que ça doit être la première fois qu'ils s'entendent sur quelque chose, ces deux-là. Toujours en train de se chicaner pour un oui ou un non.

Voilà deux semaines qu'Éloi et sa bande ont sauvé Sully et Stargrrrl et qu'ils nous ont transmis l'invitation des FDT, les Forces de défense terrestre.

Ce jour-là, en compagnie de Togram et de ShanYiLi, nous cherchions une base d'androïdes. HarleenQ92,

une amie gamer, nous avait donné une information à ce sujet et nous avions décidé de passer à l'offensive. Ce qui, je l'avoue, n'avait pas été l'idée du siècle.

Pour résumer, disons simplement que nous étions sous-équipés, sous-préparés et trop peu nombreux. Cette mission avait failli être notre dernière...

En gros, pour gagner du temps, nous nous étions séparés en deux groupes. Erreur de débutant ! (À force de regarder des films d'horreur, j'aurais dû savoir qu'on ne doit jamais, JAMAIS, diviser son groupe. C'est une règle de base. L'ennemi-monstre-esprit maléfique-extraterrestre-tueur en série masqué revenu d'entre les morts en profitera toujours pour nous isoler, nous tuer un par un – et convaincre les patrons d'Hollywood de financer une suite plus médiocre que l'original. La fourmilière était plus importante que prévu. Éloi est apparu *in extremis* pour nous sauver d'une mort virtuelle certaine, tandis que Justin se chargeait de trancher l'androïde comme un saucisson à l'aide de sa faux énergétique, l'inscrivant aussitôt dans mon top 5 des *kills* les plus cool *ever* !

Bref, Éloi m'avait transmis ses coordonnées pour que nous le contactions le moment venu.

Le moment était venu.

— T'étais pas pressée, me dit Éloi. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

Eh bien, laisse-moi voir : il y a que les androïdes ont probablement passé une alliance avec certains joueurs (ou vice versa), que ces derniers ont complètement

détruit ma base secrète, que, si j'en juge par le gantelet qu'il m'a donné et qui est en mesure de créer un bouclier énergétique impénétrable, il y a de nouvelles mises à jour technologiques dans la *Ligue* dont nous pourrions grandement bénéficier... et que je suis pas mal certaine de l'endroit où on pourra en trouver.

Je réponds plutôt :

— C'est une longue histoire.

Après l'arrivée de Sam à bord de *Thorondor*, nous avons débarqué l'avatar de Zach à un emplacement de son choix. Nous n'allions quand même pas le laisser là alors qu'il venait de me sauver et de bousiller sa moto par la même occasion.

Ensuite, nous sommes partis à la recherche d'un endroit isolé pour planquer notre jet jusqu'à nouvel ordre.

La solution se trouvait au beau milieu de nulle part, littéralement : une petite île volcanique située en plein centre de l'océan. Le terme « isolée » n'est pas assez fort pour décrire à quel point il n'y a rien autour. À part de l'eau, évidemment.

Ici, aucune possibilité de se faire attaquer par des avatars perdus, car il n'y a absolument aucune chance de tomber sur cette île par hasard (ouais, bon, nous, on est tombés dessus par hasard, mais les probabilités pour que ça se reproduise sont vraiment minces, voire quasi nulles).

De plus, l'île possède un champ magnétique vraiment bizarre la rendant invisible au radar. C'est

sûrement une autre des nombreuses excentricités des designers de KPS. Cette particularité offre un camouflage naturel à *Thorondor*.

Voilà une multitude de facteurs qui me font croire qu'il serait très étonnant que les androïdes ou leurs laquais nous mettent la main dessus.

Sam a programmé une alerte texto et courriel pour l'avertir si jamais de la visite se pointait sur « notre » île. Ainsi, il serait en mesure de réagir aussi vite que possible, de se connecter aux serveurs et de déguerpir avec *Thorondor*... À moins que la visite ne s'annonce pendant ses heures de cours, pendant qu'il est avec Daphnée, un soir que sa mère lui interdit de jouer ou lorsqu'il est aux toilettes.

Trop d'information. Poursuivons.

Bref, Sam avait la mission de rapatrier chacun des membres de Prop3rgol_Pastel au cours de la semaine, avec comme priorité Margot. Si Sam n'était pas disponible, Margot serait chargée de sauver notre jet.

Naturellement, dans *La Ligue des mercenaires*, n'importe qui peut piloter un avion. Ce n'est pas une compétence contingentée. Il n'y a pas, comme dans l'armée, de restrictions particulières parce qu'on porte des lunettes. Cela dit, Sam et Margot étant nos deux meilleurs pilotes, s'il y a un problème, ils seront bien plus en mesure de sauver l'appareil que si Nico, Émile ou moi prenons les commandes.

Moi, je me crasherais ou me ferais exploser dans le ciel après dix secondes.

Sam n'est pas là. J'ai appelé chez lui et sa mère, après les questions habituelles, m'a informée qu'il passait l'après-midi chez... Daphnée.

Quelle surprise.

Not.

En raccrochant, j'ai laissé échapper un long soupir.

C'est cool et tout qu'il ait une blonde, Sam, et je comprends qu'il veuille passer du temps avec elle, et je suis super contente pour lui, mais des fois, il pourrait se prévoir un peu de temps à lui... qu'il pourrait passer avec *moi* ! C'est à peine si on s'est texté cette semaine !

En tout cas, moi, le jour où j'aurai un chum, je ne renierai pas mes amis. Surtout pas mon *best*.

Je décapsule une nouvelle canette de cola et en prends une bonne grosse gorgée.

C'est Togram, l'avatar de Margot, qui est assise dans le siège du pilote. En plus de Sam, trois joueurs manquent à l'appel : Charlotte devait aider au resto, Elliot avait « quelque chose » et Émile a trop de devoirs pour avoir le temps de jouer. Nous ne sommes donc que quatre : Nico, Mylène, Margot et moi.

Quand je l'ai informée du plan de match hier, je ne croyais pas que Mylène pourrait se joindre à nous, mais elle m'a rapidement texté pour me dire qu'elle avait réussi à échanger son quart de travail. Pas question qu'elle rate ça pour tous les pourboires du monde !

— On va où ? demande Margot.

La question est adressée à Éloi, mais c'est Justin qui répond :

— Vous savez où se trouvent les ruines de Metropolis ?

Ce n'est pas la vraie Metropolis. Des joueurs se sont mis à lui donner ce surnom simplement à cause d'une statue qui ressemble vaguement à l'homme d'acier. En plus, elle est située sur la côte est. Après ça, tout le monde s'est mis à en parler comme si c'était la ville de Clark Kent.

— Ouais.

— Il y a une méga chaîne de montagnes à cent kilomètres au nord de la ville. La base est située en plein cœur de l'une d'elles. Vous allez voir, c'est écœurant !

— *Dude !* fait Éloi, les mains en l'air. Qu'est-ce que tu fais ?

— Ben... Je lui dis où il faut aller.

— C'est une base secrète ! s'insurge Éloi.

Si Éloi et Justin jouent côte à côte, je suis certaine que le premier vient de donner une bîne au second.

Théoriquement, il existe une chaîne de commandement dans leur groupe, mais je crois qu'il n'y a qu'Éloi qui est au courant.

— Et comment tu penses qu'on va se rendre si tu ne lui indiques pas les coordonnées, hein ? C'est pas comme si elle pouvait piloter à l'aveugle !

— Il y a un protocole à suivre ! réplique son chef.

— *Man*, techniquement, ils ont vu la base avant nous. Qu'est-ce que ça change ?

Éloi et Justin s'obstinent pendant un bon cinq minutes sur la façon dont il aurait fallu nous guider vers la destination secrète. Sans dire un mot, Margot fait décoller *Thorondor*.

Notre vol se fait sans anicroche, sans embûches, sans surprises. Jusqu'à ce qu'une cloche résonne sur mon cell.

Salut. Ça va ?

C'est Zach.

OMG ! C'est Zach !

OK, Laurie. Prends une grande inspiration.

Oui. Toi ?

Super. J'ai terminé tous mes exercices de maths.

Chill time bien mérité. Toi ?

Je suis certaine qu'il voit que je suis connectée à Skype et encore plus certaine qu'il sait que je suis sur les serveurs de la *Ligue*. Je sais tellement ce qu'il va me demander. Il doit penser que ses messages sont hyper « subtils ». Erreur ! Triple erreur ! Ha ! C'est sans compter mes super pouvoirs de déduction. En évitant soigneusement de mentionner ce qu'il souhaite

réellement, il me télégraphie inconsciemment ses intentions !

Le hic, c'est que je lui ai promis une partie. Par contre, je n'ai jamais dit quand elle aurait lieu. Ah ! Je pourrais m'en sortir grâce à ce détail technique, non ?

Ouais. Non. Je sais. Ce serait chien.

Je n'arrive pas à savoir si c'est le pire des moments pour l'intégrer au groupe ou le meilleur. D'un côté, on s'apprête à joindre les FDT, ce n'est pas rien. Et je n'ai pas envie qu'il ruine ce moment. De l'autre, comme il était à La Grotte lors de la finale et de l'annonce de l'extension, il a lui aussi vu cette base, comme dit Justin. Peut-être que je peux utiliser cela à mon avantage ?

Ce que je crois, et souhaite, c'est qu'il sera si excité par tout ce qu'on pourra y trouver en matière de technologies et de missions qu'il va enfin finir par me lâcher.

Laurie ?

Désolée. J'étais en train de débattre avec moi-même à savoir si j'avais vraiment le goût que tu rejoignes mon équipe même pour une journée.

Je ne lui écris pas ça, évidemment. Je le pense, mais ne le dis pas. Je ne suis pas si méchante. Après trois minutes, je lui réponds.

Désolée.

Difficile de texter. Sur la *Ligue*.

OK, OK, OK.

Plutôt que de lui faire ma proposition (de jeu) par texto, ce qui serait un peu long à taper, j'embarque sur Skype et lui envoie un message résumant notre plan.

— On va faire un détour, que j'annonce à Margot après avoir demandé à Zach où se trouve son avatar.

— Quoi ? Non, non, non ! fait Éloi. On a déjà assez perdu de temps comme ça !

Je déplace Stargrrrl directement devant l'avatar d'Éloi. Pour ce que ça vaut, elle le fixe droit dans les yeux. Je répète d'une voix déterminée :

— On. Fait. Un. Détour.

— Si tu insistes... dit-il en s'écrasant.

Dans le hublot du cockpit, le paysage s'incline. L'appareil procède à un virage serré.

VakusVakus, l'avatar de Zach, nous attend dans un décor classique : les restants d'une ville de banlieue transformée en champs de ruines. Nous le repérons aisément grâce à la balise qu'il a allumée. La traînée de fumée orange s'en dégageant se disperse à l'approche de *Thorondor*.

Je peux voir VakusVakus faire de grands gestes des bras. Je peux aussi voir ce qu'il a dessiné dans la neige.

Tout le monde pouffe de rire.

C'est un obsédé ! C'est la seule explication possible.

Non. En fait, j'en ai une meilleure : c'est juste un gars.

Les programmeurs de jeux vidéo ont une variable qu'ils appellent affectueusement TTP, pour « *time to penis* ». Parce que bien sûr.

Quand les joueurs peuvent laisser des traces dans le décor d'un jeu, que ce soit en tirant sur les murs ou avec des traces de pas, combien de temps cela prend-il avant qu'ils ne dessinent un pénis ? Réponse : très peu.

On croit à tort que c'est un phénomène strictement réservé aux mondes virtuels. Rien n'est plus faux. Les hommes prennent plaisir à dessiner des pénis depuis la nuit des temps. L'homme qui a peint les mammoths dans la grotte de Lascaux a probablement commencé par y tracer des pénis pour faire rires ses amis.

C'est une blague à l'épreuve du temps.

Lorsque l'avatar de Zach entre dans l'avion (et se joint à notre groupe sur Skype), on est sans mots.

a) Qu'est-ce qu'il y a à dire ?

b) Il pensait à quoi ? En arrivant par la voie des airs, c'est bien certain qu'on allait voir ses gigantesques dessins de pénis tracés dans la neige !

— Quoi ? qu'il dit, constatant notre silence.

— Vraiment ? fait Mylène.

— C'était déjà là quand je suis arrivé, dit-il pour se dédouaner.

Yeah, right !

Finalement (ou enfin !), on en arrive à survoler la chaîne de montagnes où se trouverait la base secrète des Forces de défense terrestre, cette armée chargée de repousser l'envahisseur robotique.

Éloi indique à Margot où elle doit diriger *Thorondor*.

Avant même que nous n'apercevions la Montagne, une communication est établie avec notre appareil nous informant que nous n'avons pas la permission de nous trouver ici et que des mesures seront prises pour nous abattre dans la prochaine minute.

Éloi entre en jeu.

— J'ai presque oublié de leur fournir mon code d'identification, rigole-t-il.

On va moins rigoler si les FDT se mettent à nous tirer dessus. Éloi tape une longue séquence sur son clavier et appuie sur ENTRÉE.

— Code incorrect. Échec d'authentification, répond une voix.

— Oups. J'ai dû faire une petite erreur, dit-il sur un ton chantant.

Concentré, il fait attention pour taper la bonne séquence. En même temps, sa bouche forme silencieusement chacun des chiffres et des lettres. Une goutte de sueur lui coule sur le front.

Je ne prétends pas être en mesure de lire sur les lèvres, mais je suis à peu près certaine de savoir le code qu'a choisi Éloi, même s'il fait très exactement cinquante-deux caractères de long ! En fait, je n'ai eu qu'à reconnaître une partie du mot de passe. Tout

geek digne de ce nom est en mesure de réciter les yeux fermés le mot de passe utilisé par Data pour prendre le contrôle de l'*Enterprise* dans *Star Trek : TNG*.

Plus d'une fois, je me suis amusée à faire enrager mon père en changeant le mot de passe de l'ordinateur familial. C'était définitivement mon préféré :

173467321476c32789777643t732v731178887
32476789764576. Ha ! Je m'en souviens encore.

— Code accepté.

Pour un ordinateur, ce mot de passe prendrait un duodécilliard d'années à décrypter (ou 10^{75} ans, c'est-à-dire dix suivi de soixante-quinze zéros). Notre soleil a le temps de se transformer mille fois en supernova ! Mais pour un trekkie, c'est du bonbon.

Une séquence cinématique démarre. L'angle de la caméra change, nous offrant une vue depuis les airs de notre jet. Une musique au rythme militaire accompagne l'animation. Nous suivons *Thorondor* dans son approche de la base, le voyons pénétrer dans un tunnel énorme et se diriger jusqu'au cœur de la Montagne. Tout au bout se trouve le hangar gigantesque dans lequel nous avons eu notre *briefing*, juste avant qu'ait lieu la mission finale du tournoi de la *Ligue*.

Il y a plus de jets, d'avions et de véhicules militaires rassemblés ici que je n'en ai jamais vu ! Il y a même une navette centaaurienne que les FDT ont capturée et qu'une équipe de techniciens s'affaire à réparer.

Thorondor se pose et la porte-cargo s'ouvre. Le sergent-chef nous accueille :

— Bienvenue parmi les Forces de défense terrestre ! nous dit le NPC.

Puis le personnage non joueur se tourne vers Éloi et Justin :

— Bon travail, messieurs ! La prime sera versée à votre compte comme prévu.

— Toujours un plaisir de faire affaire avec les FDT, répond Éloi.

— OK, mes biquettes ! Le patron est impatient de vous rencontrer. Si vous voulez bien me suivre... continue le sergent-chef avec une fausse politesse dans la voix.

Alors que les avatars, excités à l'idée de rencontrer le général Kilpatrick, débarquent de l'avion et suivent le sergent-chef à travers le hangar, je remarque que ceux des chasseurs de prime empruntent un autre chemin.

— Vous ne venez pas avec nous ? que je demande à Éloi.

— *Nope !* On a déjà nos ordres de mission. D'autres joueurs à convaincre, d'autres demoiselles en détresse à sauver.

— Ha ha !

— Bonne chance !

— À vous aussi !

Comme c'est notre première visite, on nous présente un court-métrage sauce propagande nous

permettant de nous familiariser avec le quartier général des FDT. Nous apprenons bien vite que les soldats et les mercenaires le surnomment simplement la « Montagne ». Ici, des centaines, voire des milliers de véhicules sont stockés, de même que des armes, des munitions et bien d'autres secrets auxquels nous n'avons pas accès. Le sergent-chef nous informe que plusieurs autres bases semblables ont été construites sur la planète.

Logique. Cinquante millions de joueurs au même endroit, ce serait louche et peu pratique.

— Nous n'avons pas encore réussi à établir le contact avec les Centaures, alors nous n'avons aucune idée de ce qu'ils veulent. Peut-être que nous sommes leur station de ravitaillement et peut-être aussi qu'ils souhaitent simplement nous éliminer et garder la Terre pour eux seuls.

Plusieurs choix de répliques apparaissent à mon écran. Nico est le plus rapide de nous tous. Son avatar demande :

— Pourquoi les appelle-t-on les Centaures ?

— Est-ce que j'ai l'air de Wikipédia ? réplique le sergent-chef. Ils ont probablement traversé la galaxie sur un cheval blanc pour venir nous botter le cul. Si vous avez d'autres questions débiles, soyez certain de me les transmettre par courriel pour que je puisse trouver une réponse appropriée, ajoute-t-il sur un ton tranchant.

Leur nom en dit long. Moi, je pense qu'ils viennent d'Alpha Centauri A, l'étoile la plus près de notre système solaire, qui se trouve à un peu plus de quatre années-lumière de nous. Avec le peu d'information que nous avons en main, c'est l'explication la plus plausible que je peux trouver.

Le sergent-chef conclut sa visite en nous amenant à l'armurerie où nous avons droit à de nouveaux uniformes aux couleurs des FDT (gris foncé et kaki, le logo de l'armée dans un écusson sur le bras gauche et une bande dorée sur le bras droit) ainsi qu'à une mise à niveau gratuite de nos armes. Je devrais dire « de nos munitions ».

Grâce aux nouvelles munitions développées par les FDT, nos armes émettront maintenant des traits énergétiques capables de désactiver les robots. Les combats contre les androïdes nous paraîtront ainsi moins ardu.

Je fais défiler les options du magasin. Comme Sam n'est pas avec nous, je décide de faire convertir et d'installer sur *Thorondor* les canons à plasma que nous avons récupérés lors de notre dernier affrontement. Dans trente-six heures, notre jet aura l'équipement nécessaire pour mettre nos menaces à exécution ! Quand il va apprendre ça, Sam va sûrement sauter sur l'occasion et partir à la recherche d'un premier combat aérien.

Mylène s'est acheté une meilleure tenue de camouflage, une armure plus légère et plus

performante ainsi qu'un tout nouveau fusil longue portée, tandis que Margot dit avoir acquis des drones.

— La justice pleuvra des cieux, annonce Mylène, un sourire en coin.

L'achat de canons pour *Thorondor* a quasiment vidé ma réserve de crédits. Je passe en revue la liste des armes à la recherche d'un petit quelque chose pour Stargrrrl, mais la plupart sont hors de prix. Il y a bien une épée que je pourrais acheter.

J'hésite.

Les épées, c'est la pire arme dans les jeux de combat moderne. Tout le monde sait ça ! Bien sûr, ça a l'air cool de combattre à l'épée, mais c'est une fausse bonne idée, parce que la plupart du temps, il est quasi impossible d'approcher l'ennemi. Avec des armes de jet (ou simplement des mitrailleuses), il est possible de descendre un avatar muni d'une épée avant qu'il soit trop proche.

Par contre, je ne m'attends quand même pas à ce que ce soit une épée ordinaire. Après tout, les FDT ont dû y ajouter de la technologie centaaurienne, comme pour mon bouclier.

Un peu à regret, je confirme l'achat et dépense les quelques centaines de crédits qui me restent.

— Qu'est-ce que tu t'es pris ? demande Zach à Nico.

— Un squelette.

— Un squelette ?

— Un exosquelette, précise-t-il.

— *No way !* C'était genre vingt mille crédits !

Avant qu'on puisse discuter de la provenance des fonds de Nico, une alarme résonne. Le sergent-chef nous informe que nous ne pourrions pas rencontrer le général tout de suite. Il a une mission prioritaire pour nous. Nous nous empressons de l'accepter, excités que nous sommes de découvrir la puissance de nos nouveaux gadgets. Nous devons défendre un avant-poste contre une attaque imminente.

Une nouvelle cinématique montre nos avatars embarquer dans un vaisseau de transport, qui nous emmène rapidement jusqu'au lieu à protéger. Dans cette ville, un détecteur a été installé ; seul, il ne sert pas à grand-chose, mais lorsque le réseau est activé, il permet de suivre le mouvement des androïdes.

Des milliers de joueurs participent présentement à des missions similaires partout sur *Terra I*. Si les FDT perdent trop de ces détecteurs, cela pourrait influencer le cours de la résistance.

Dès que le vaisseau de transport dépose nos avatars, nous procédons à une évaluation rapide du terrain. Ce ne sera pas facile : un blizzard fait rage, diminuant la visibilité et perturbant les communications, et les températures quasi polaires nous forcent à trouver des planques à l'abri du vent où nous pourrions réchauffer nos avatars. S'ils ne bougent pas, ils gèleront sur place.

Alors que Thrúd installe quantité de pièges, que Togram teste ses nouveaux drones dans la tempête (qu'elle n'arrive finalement pas à contrôler à cause

des bourrasques), que Sully se familiarise avec les différentes avenues entre la position que nous défendrons et le détecteur à protéger, VakusVakus et Stargrrrl sont postés là où les androïdes sont les plus susceptibles d'organiser leur attaque. Nous sommes l'avant-garde. La première ligne de défense.

Zach décide que c'est le moment idéal pour faire connaissance.

Urgh.

Vraiment ?

— Fait que... heu... Joues-tu souvent à la *Ligue* ?

— De ce temps-ci, pas assez à mon goût, que je lui avoue.

Je voudrais pouvoir passer plus de temps à développer mes stratégies, à parfaire mon jeu, mais il n'y a pas tant d'heures que ça dans une journée.

La tempête fait rage. Dans la pénombre de la nuit, les bourrasques réduisent drastiquement notre visibilité. On ne voit rien à plus de dix mètres.

— Ah ouais... fait-il en riant. Moi non plus. Je pensais faire une partie avec Will...

— Will ?

— Ben, heu... William.

Évidemment !

Je demande aux autres s'ils aperçoivent quoi que ce soit, mais avec toute cette neige, on n'y voit moins que rien. Les drones de Togram sont inutilisables. Les vents sont si violents qu'elle risque d'en perdre le contrôle et de les voir s'écraser. Mylène m'informe

aussi qu'elle change de position. Impossible de *sniper* dans cette météo.

— Et puis ?

— William m'a *ditché* à la dernière minute. Il dit qu'il veut rejoindre les Centaures, dit-il sur un ton le plus monocorde possible.

Habituellement, quand quelqu'un fait une déclaration de ce genre, et sur ce ton en plus, ça passe comme dans du beurre ; mais là, peut-être que c'est parce que c'est Zach, peut-être que c'est la manière dont il l'a dit, peut-être que c'est à cause de la deuxième canette de Jolt que je viens de boire et qui a transformé le sang qui coule dans mes veines en sirop de caféine – je ne le saurai jamais –, mais je réagis au quart de tour :

— William va se faire recruter par les androïdes et c'est MAINTENANT que tu nous apprends ça ? que j'explose.

— Capote pas ! Je pensais pas que ça pouvait être important...

— Mais c'est MAJEUR ! C'est notre premier indice ! que je crie presque.

OK. La quadruple dose de caféine en milieu d'après-midi, ce n'était probablement pas une si bonne idée. Mes mains tremblent, mon cœur palpite et mes réflexes sont à vif. Un peu trop. Je ne me sens pas super confortable dans mon corps.

Trop tard.

Même absorbés par le tapis de neige, les pas des Centaures résonnent à nos oreilles bien avant

qu'on ne les voie. Ça rend l'atmosphère d'autant plus inquiétante.

Depuis nos cachettes, nous les laisserons s'approcher autant que possible afin de les prendre par surprise. De toute façon, avec toute cette neige, il est difficile de viser.

Comme si le serveur était doté de télépathie et qu'il avait mis mon esprit à nu, une courte accalmie me laisse entrevoir contre qui on doit combattre. Pas tant *qui* que *combien*.

Frak.

Des douzaines de silhouettes robotiques recouvertes de neige avancent vers nous.

— Attendez mon signal... que je murmure dans mon micro.

Mon signal ne viendra jamais : VakusVakus n'est plus à côté de Stargrrrl. Il est planté au beau milieu de la rue, un air de défi sur le visage. Avant d'ouvrir le feu, Zach crie dans son micro :

— Hé ! Ho ! Par ici, bande de grille-pains ambulants !

Je n'ai qu'une fraction de seconde pour me faire un *facepalm* avant de me mettre à tirer sur eux moi aussi, car les androïdes ont bien sûr repéré l'avatar de Zach et avancent rapidement dans sa direction.

Miraculeusement, VakusVakus réussit à éviter les tirs ennemis et à se mettre à couvert, non sans abattre deux grille-pains, comme il dit.

La plupart des androïdes sont armés de fusils mitrailleurs assez standards, mais d'autres ont des

canons à plasma, comme en témoignent les nombreux éclairs qui font vibrer l'air (et vaporisent les flocons sur leur passage !).

Les nouvelles munitions que nous ont fournies les FDT changent complètement la dynamique de l'affrontement. Elles sont bien plus puissantes et efficaces que les balles traditionnelles que nous utilisons. Quelques traits énergétiques bien placés suffisent pour désactiver un androïde. Les traits doivent agir comme des impulsions électromagnétiques bousillant leurs circuits.

La tempête semble perturber les capteurs des robots. Leur visage est recouvert de neige collante, réduisant d'autant leur aptitude à viser. Ce n'est pas nous qui allons nous en plaindre ! Au contraire, on en profite. Les mettre hors de combat n'a jamais été aussi facile.

Ça me rappelle une histoire à propos de la NASA : l'agence spatiale américaine aurait investi des centaines de milliers de dollars pour concevoir un stylo à bille en mesure de fonctionner en apesanteur. Pendant ce temps, que faisaient les Russes ? Ils utilisaient un crayon à mine !

C'est une belle histoire avec une belle morale à propos du gaspillage des fonds publics. Il y a de jolis mèmes qui circulent sur le Net à son sujet. Sauf qu'elle est fausse. C'est une légende urbaine : les Américains comme les Russes n'utilisent pas de crayon à mine dans l'espace parce que ceux-ci s'effritent et ont tendance

à casser. De petits morceaux de graphite flotteraient dans la cabine et risqueraient d'endommager les équipements. En plus, du bois, c'est inflammable ! L'AG-7, le stylo qu'utilisent les astronautes de la NASA, a été développé par une firme indépendante. Il peut écrire en apesanteur, dans un vacuum et à des températures allant de -120 °C (à l'ombre) à 150 °C (en plein soleil). Pas mal pour un stylo vendu à 2,95 \$ l'unité !

Tout ça pour dire que malgré leur technologie supérieure et leur capacité à voyager à travers le vide intersidéral, les androïdes sont incapables de combattre dans la neige.

En peu de temps, on en dégomme près d'une centaine et on accumule tout autant de points d'expérience.

Plutôt que de s'asseoir sur notre avantage, nous en venons à prendre des risques inutiles. Nous sommes imprudents. Moi surtout.

Stargrrrl sort de sa cachette pour descendre des androïdes dont aurait très bien pu s'occuper Togram. Je bloque la ligne de tir de mon amie. Un robot s'approche et prend mon avatar par surprise.

Lorsque je vois la machine apparaître dans mon champ de vision, prête à tirer, la forme métallique est projetée au sol par VakusVakus, qui se relève aussitôt et lui vide un chargeur dans le crâne.

C'est passé proche.

Encore Zach qui me tire d'affaire.

Urgh.

À la caméra, celui-ci me fait un petit signe de la tête, me rappelant qu'il veille sur moi. Je ne sais pas quoi lui répondre, à part :

— Merci.

Incapables de créer une brèche dans notre ligne, les quelques androïdes qui sont encore fonctionnels battent en retraite.

— C'est pas fini ! crie Margot, interrompant nos congratulations.

Le vent s'est calmé. La tempête est presque terminée, améliorant du même coup la visibilité.

Un coup d'œil en direction des lignes ennemies me confirme que les Centaures ont gardé le meilleur pour la fin : un *mecha*. La seule fois que nous nous sommes battus contre ce type de super robot formé d'une demi-douzaine d'unités Ed, c'était lors de la finale du tournoi. Pour le vaincre (lui et ses innombrables amis cybernétiques contre qui nous combattions), il avait fallu que Sarah-Jade tire sur leur vaisseau à l'aide d'un canon à plasma. La charge avait mis hors circuit leur Ansible. Sans le précieux signal les contrôlant, les robots avaient tous été désactivés.

Ce serait génial si on pouvait reproduire la même scène aujourd'hui, sauf que nous n'avons aucune idée d'où se trouve l'entité qui les dirige.

Nous ouvrons le feu sur le *mecha*, concentrant la puissance de nos armes sur cette bête mécanique, mais les traits énergétiques n'ont aucun effet sur lui. Le géant de fer avance inlassablement vers nous.

Sa réplique est dévastatrice.

Avec force, un rayon laser passe au-dessus de la tête de nos avatars, découpant le paysage. Coupés en deux, des immeubles s'effondrent partiellement.

Si nous ne l'arrêtons pas ici et maintenant, il va détruire le détecteur que nous sommes chargés de protéger.

Sans réfléchir, j'active le gantelet de Stargrrrl et fonce sur le *mecha*. Si mon bouclier énergétique est invulnérable, comme le pense Éloi, c'est notre seule chance de remporter la victoire. Protégée par le disque, Stargrrrl court tandis que je crie dans mon micro :

— YAAAAAA !

Comme je l'espérais, le bouclier fait dévier chacun des puissants tirs du *mecha*. Je dégaine mon épée (tiens, elle me sera utile, finalement !), active la technologie centaurienne qui enveloppe la lame d'une flamme énergétique. Le bras de Stargrrrl amorce son arc pour frapper une première fois lorsqu'elle reçoit un formidable revers du *mecha*. Sa main immense la frappe et la projette sur la façade d'une bâtisse. L'impact sonne Stargrrrl, qui peine à se relever. Normal, elle vient de perdre plus de la moitié de ses points de vie.

Sully bondit en direction du *mecha*. Équipé de son exosquelette, Nico découvre la pleine puissance de son achat. Son avatar est plus rapide, plus agile, plus résistant. Le soldat valse entre les tirs, feinte, tournoie telle une ballerine. Une explosion le fait

voler dans les airs, mais il se réoriente, retombe sur ses pieds et utilise sa lancée pour rebondir aussitôt. Sully grimpe sur le *mecha* et commence à marteler son dos de coups. Les mains bioniques de l'avatar de Nico défoncent l'armure du robot, lui perforent les entrailles, lui arrachent des circuits électriques.

Le *mecha* se débat, essaie de se défaire du parasite Sully, mais celui-ci tient bon, infligeant autant de dommages que possible.

Une roquette tirée par Togram frappe le *mecha* de plein fouet. Protégé de l'explosion par le corps du robot qu'il chevauche, Sully n'en est pas pour le moins déstabilisé et perd pied. Aussitôt, le robot en profite pour lui agripper une jambe d'une de ses mains géantes. Lentement, il lève l'avatar devant son visage.

— Salut, fait Nico.

Au moment où Sully va se faire écraser comme une fourmi, Stargrrrl se lance du toit où elle avait grimpé un moment plus tôt. Tenant son épée à deux mains, elle vole. La lame bourdonne et plonge dans le dos du *mecha*, à peu près là où Sully l'avait percée. L'armure de métal ne peut rien contre l'intensité de cette langue de feu centaurienne. Stargrrrl tranche le monstre de haut en bas. Au travers de l'entaille, j'aperçois des arcs électriques qui grillent chacun des circuits du robot.

Trop endommagés, les systèmes du *mecha* cèdent. Une série de secousses le parcourt avant qu'il ne s'immobilise.

Le *mecha* tient toujours Sully par un pied lorsque le serveur nous annonce enfin notre victoire.

Chapitre 4-9

— Paraît qu'une partie d'internet a planté pendant la nuit, me dit papa lorsque je sors de ma chambre.

Je suis déjà au courant. Pendant une partie de la soirée d'hier, j'ai suivi l'évolution du séisme virtuel. Jusqu'à ce que je perde ma propre connexion au Web. Après ça, j'ai un peu capoté. Disons que ça n'a pas été ma meilleure nuit de sommeil.

Encore endormie malgré la douche brûlante que je viens de prendre, je bâille et m'étire.

— C'est probablement pour ça que Facebook n'était pas accessible hier soir, que je m'étonne.

Je ne sais pas si c'est vrai, mais quand on ment, il paraît que le mieux, c'est que notre mensonge soit hyper plausible. Dans ce cas-ci, pas besoin d'impliquer des Martiens cherchant à perturber les communications de la planète. Simplicité. C'est la règle d'or.

— L'attaque aurait été menée à partir de l'internet des objets, m'informe papa. Ça me fait penser à de mauvais films d'horreur que j'ai vus au début des années 1990. Les maisons intelligentes s'en prenaient à leurs propriétaires. C'était ridicule. Tu imagines ? Des frigos qui attaquaient du monde à coup de porte ! Pfff ! Si on m'avait dit que ça viendrait à se réaliser un jour...

Je ris.

— Je ne pense pas que ce soit ça qui s'est produit.

— Tu m'expliqueras ce soir, Laurie. Faut que j'y aille. Entre-temps, j'ai débranché le four, la télé et le lave-vaisselle. On n'est jamais trop prudent. Dis donc, ajoute-t-il en tournant sur lui-même, t'aurais pas vu mes clés, par hasard ?

— Dans l'entrée, sur la commode... Exactement là où tu les as laissées hier.

Papa part en coup de vent. Il doit avoir une grosse réunion au bureau ce matin. Probablement un nouveau client à signer.

Le *hack* avec Dolann s'est déroulé exactement comme prévu. Mieux même. Ce qui m'inquiète. Plutôt que de passer inaperçu, il fait les manchettes.

J'allume la radio et attrape les nouvelles de l'heure.

— ... a reconnu avoir été victime d'une attaque de type DDoS au cours de la nuit de dimanche à lundi. La cyberattaque a été si violente que Nexus Tech a dû retirer temporairement le site du journaliste de son réseau...

J'éteins le poste.

T'as vraiment merdé, cette fois-ci, Laurie.

Je sais.

Au moins, personne ne peut remonter jusqu'à moi. Enfin, je crois. Non, non. Personne ne saura jamais que c'était moi.

Vendredi soir, Dolann a commencé à m'expliquer qu'un de ses oncles était victime de diffamation ou je

ne sais quoi, par je ne sais pas trop qui. Comme je ne voulais rien savoir des détails, je lui ai dit de la boucler. Moins j'en sais, mieux c'est. Je voulais rembourser ma dette à Dolann, mais je ne voulais pas savoir le pourquoi du comment qui expliquait sa motivation. Je n'avais surtout pas envie qu'il me mente en pleine face.

À bien y penser, j'aurais peut-être dû le questionner davantage. Parce que de ce que j'ai cru entendre dans le reportage, on s'en est pris à un journaliste. Spécialisé. En cybercriminalité.

Bra-vo. Vraiment génial, Laurie. *Slow clap*. Tu t'es surpassée.

Je n'étais pas trop inquiète du fait que l'on discute ouvertement de notre plan sur Skype. En fait, c'est exactement pour cette raison que Dolann voulait que l'on se parle de vive voix plutôt que l'on écrive les détails de notre plan. La technologie VoIP, qui signifie simplement voix sur IP – ou « appel par internet » pour les technonuls –, de Skype utilise une clé de chiffrement de mille vingt-quatre bits. Il est hautement improbable que quelqu'un arrive à intercepter une conversation Skype en cours à moins d'avoir déjà infecté l'ordinateur de la personne qu'il souhaite surveiller à l'aide d'un cheval de Troie.

Notre coup s'est donc planifié sur une ligne sécurisée. Dolann voulait qu'on organise une attaque en DDoS contre un site. Bref, il fallait le mettre K.-O. par une simple interruption de service due à une trop grande quantité de connexions à son serveur.

Nous avons utilisé un botnet que j'avais déjà *tweaké*. Pas question d'utiliser un système que je ne connaissais pas et qui aurait mis ma sécurité en jeu.

Au cours de l'été dernier, j'ai mis la main sur un joli petit programme : Bogsu, comme il se nomme (c'est du coréen), a une architecture particulièrement redoutable. Tout ce que j'ai eu à faire, ça a été de l'*uploader* sur un pot de miel, un leurre informatique, mis en place par ACCès ReFuSé. Le pot de miel en question est un serveur dédié que nous nous partageons pour tester différents programmes. Il a été conçu pour attirer les attaques malsaines. Les compagnies de sécurité en utilisent régulièrement pour traquer les virus informatiques, suivre leur évolution et en apprendre plus sur les techniques des pirates.

À l'intérieur de quelques microsecondes, un virus a attaqué mon botnet. Bogsu s'est greffé à lui et s'est laissé porter sur le Net lorsque le virus s'est répliqué.

Mon botnet a ensuite détruit le virus hôte et s'est mis à scanner l'internet pour infecter des objets, plein d'objets anodins qu'on ne suspecterait pas, comme des cafetières, des réfrigérateurs reliés à une app sur un cell, des lave-vaisselle que l'on peut programmer à distance, de vieux routeurs mal sécurisés, des caméras de sécurité personnelles, des ampoules intelligentes munies de haut-parleurs Bluetooth, de fausses roches de jardin qui jouent de la musique sans-fil, des

télévisions qui se connectent à internet, etc. Tout ce qui est doté d'une adresse IP, quoi.

Les fabricants sont imprudents, voire négligents, dans leur conception. On n'imagine pas la quantité d'objets vulnérables qui nous entourent ! La plupart des gens ignorent même jusqu'à leur existence... Et il n'en faut pas plus pour que des gens comme moi exploitent les failles.

Pendant deux jours, Bogsu s'est multiplié et a infecté des milliers d'objets. Dans les environs de deux cent cinquante mille objets, selon ce que j'ai calculé hier soir. Honnêtement, je n'avais jamais pensé en contaminer autant. Mes prévisions tournaient plutôt autour de dix ou quinze mille. Une attaque DDoS ne demande pas autant de force de frappe.

Ceux qui ne connaissent du piratage informatique que l'image proposée par Hollywood imaginent sûrement une scène bourrée d'action : une *hacker* au look cool qui tape frénétiquement sur plusieurs claviers à la fois, des termes techniques qui ne veulent rien dire lancés en l'air pour faire plus sérieux, un compte à rebours qui approche de zéro pour maintenir le suspense et une tête de mort qui apparaît dans un moniteur pour signifier que l'opération a réussi.

Les *hackers* hollywoodiens, c'est beau à l'écran, mais c'est zéro réaliste. Je n'ai pas eu à mettre un manteau de cuir et des lunettes de soleil. En fait, pour être honnête, j'avais plutôt enfilé mon pyjama et un gros chandail de laine.

Vendredi soir, selon les renseignements que Dolann m'a fournis, j'ai configuré Bogsu pour qu'il attaque une adresse particulière à une heure spécifique pendant une période de temps X. Après, le botnet s'autodétruirait, effaçant toute trace de son existence et de ses liens avec des objets contaminés, empêchant quiconque de remonter jusqu'à moi... nous. En théorie.

Hier soir, à l'heure prévue, tous les objets infectés par Bogsu ont inondé de requêtes le site du journaliste. La perturbation a été provoquée par une saturation du réseau.

C'est pareil comme une autoroute à l'heure de pointe : le réseau n'étant pas conçu pour gérer autant de trafic, il se crée un bouchon.

Ce que je n'avais pas prévu, par contre, c'est que deux cent cinquante mille objets s'y mettent. La congestion a été monstrueuse ! L'attaque a été si virulente que le réseau de Nexus Tech, la compagnie qui héberge le site, en a été perturbé. Plusieurs centaines d'autres sites ont aussi été affectés.

Pour faire tomber un site, dix, quinze, voire cinquante gigabits d'information par seconde suffisent. C'est une attaque « normale ». Or, la mienne faisait plus de cinq cents gigabits par seconde !

Oups.

Je prends une grande inspiration, engouffre une bouchée de rôtie beurre d'arachide et confiture de

fraises, et tente de me rassurer. Tout a été fait dans les règles de l'art.

La nervosité me dévore quand même. La dernière chose qui m'intéresse en ce moment, c'est de me vanter d'un si bon mauvais coup. C'est beaucoup trop risqué. Pourtant, sur ACCès ReFuSé, je récolterais de nombreux éloges. Je sais à quel point c'était gros, comme attaque.

Et stupide.

Surtout stupide.

La seule personne qui peut me compromettre, c'est Dolann. J'espère juste que je peux lui faire confiance, comme il me l'a si souvent répété.

Je dois adopter un profil bas sur internet pour les prochains jours. Pas question de me *logger* sur ACCès ReFuSé. Un peu de poussière doit retomber avant.

Alors que je pars pour l'école, mon père monte l'escalier en courant, car il a oublié sa serviette contenant son dossier. Classique. Il repart en trombe et en retard.

J'ai les jambes lourdes. Une douleur lancinante me tenaille le bas du dos. J'ai un peu mal au cœur. Des sueurs froides m'assaillent à tout moment. En gros, je capote.

Normal. C'est la culpabilité. Non, la stupidité !

La journée est sombre – pas sombre métaphoriquement parlant, mais sombre genre noire. Les nuages sont lourds. La lumière peine à les traverser. À la radio

ce matin, on prévoyait soit une première tempête de neige, soit de la pluie verglaçante.

Génial !

Pour couronner le tout, le courant a été coupé dans le sous-sol de l'école. Il y fait plus noir que dans la tanière d'un loup. Ce n'est pas bien grave, je parcours ces couloirs si souvent tous les jours que je les connais par cœur.

Le sous-sol est chargé d'une odeur de métal rouillé et de poussière de ciment.

De l'une des rangées provient un grincement terrible de métal, du genre à nous faire grincer des dents. Le cri métallique est jumelé à de brèves émissions de lumière. Au fond du couloir en question, un électricien (ou un plombier, je ne lui pose pas la question) effectue des réparations. À l'aide d'une petite meuleuse, il coupe une pièce de métal. Un nouveau cône d'étincelles jaillit de son outil.

Je mets le pied dans une flaque d'eau. C'est vraiment le pire endroit où avoir sa case. Au printemps, cette zone doit être totalement inondée.

Nouveau clapotis.

Quelqu'un marche derrière moi. Ses pas se synchronisent aux miens, comme s'il cherchait à les camoufler. Je glisse mes mains dans les poches de mon manteau, cherche mes clés pour en faire une arme, puis me souviens que je les ai rangées dans mon sac à dos. Alors je serre les poings.

Mon instinct me dicte de fuir, mais mes jambes refusent de m'obéir. Elles préfèrent ne pas dévoiler ce que je sais. Pourquoi ?

Un éclair jaunâtre inonde furtivement le sous-sol. Du coin de l'œil, j'entraperçois la silhouette de celui qui me suit.

Zach !

Sa case ne se trouve pas dans ce coin-ci, à ce que je sache. Qu'est-ce qu'il me veut encore ? Me faire une frousse ? Tirer sur l'élastique de ma brassière comme un ti-cul de secondaire un (ce serait tellement son genre de blague niaiseuse) ? Me claquer une fesse alors que j'enlève mes bottes (argh !) ? Me faire un câlin pour me remercier de notre partie (ça, non, jamais dans cent ans !) ?

L'image de Zach qui me détaillait de la tête aux pieds me revient en tête. J'imagine bien à quoi peuvent ressembler ses embrassades. Il va vouloir se coller juste un peu trop sur moi, m'attirer de force jusqu'à lui. Ark.

Qu'il vienne. Je l'attends de pied ferme.

Rendue à mon casier, je prends le cadenas entre mes doigts et feins de me concentrer sur la roulette. Je la tourne sans y prêter attention, plutôt concentrée sur la silhouette qui se rapproche. Dans ma vision périphérique, je vois l'ombre de Zach. Lorsqu'il est à proximité, je me retourne vivement et décoche un coup de pied. J'y mets toute la puissance possible.

— Haaaayiaaaaah !

Touché ! Au football, ç'aurait été bon pour une conversion depuis la ligne de quarante verges. Zach pousse un cri de stupeur avant de tomber à genoux. Il ne pleure pas. Un long couinement s'échappe du plus profond de son être. On croirait entendre une bouilloire siffler.

Les lumières du sous-sol clignotent avant de se rallumer.

— Lauriiiiie...

Non. Ce n'est pas vrai.

C'était Zach qui me poursuivait, Zach qui allait me pousser dans un coin et m'embrasser de force, Zach qui méritait que je le remette à sa place.

Alors pourquoi est-ce qu'Elliot est en train de souffrir sur le ciment ?

Chapitre 4-10

Je braille comme si j'avais cinq ans et qu'on venait de mettre ma doudou à la laveuse. Je renifle, me mouche, tente tant bien que mal de me contrôler.

— C'est moi qui devrais pleurer, argumente Elliot, couché sur la civière.

Et voilà ! C'est reparti de plus belle. Les vannes s'ouvrent. Je ne sais même pas pourquoi je pleure, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Je suis tellement désolée, que je lui dis pour la millièmè fois entre deux sanglots.

La situation est complètement absurde. C'est Elliot qui me console alors que c'est moi qui viens de lui bousiller les testicules.

La secrétaire-infirmière passe vérifier l'état d'Elliot. J'ai beau pleurer et me cacher le visage à deux mains (j'ai tellement honte !), je sens le regard lourd de jugement de l'infirmière.

Elle a raison. Qu'est-ce qui m'a pris ?

Elliot répond à l'infirmière-secrétaire que malgré que ce soit encore sensible, ça va mieux, et qu'à bien y penser, il ne déposera aucune accusation contre moi.

Comment peut-il prendre ça à la légère ? Le moment est dramatique et Elliot blague ! Pour une fois qu'il fait une blague et qu'elle est drôle, il fallait qu'il choisisse ce moment pour la lancer.

Impossible de me retenir, mon sanglot se transforme en rire.

Je souris à Elliot, contente qu'il ne le prenne pas si mal après tout.

Charlotte et Margot entrent dans le petit local qui sert d'infirmierie.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? Êtes-vous corrects ? demandent-elles.

— Tout le monde raconte que tu as essayé de tuer Elliot, dit Charlotte.

— C'était un accident !

— C'est ma faute, dit Elliot. Laurianne m'a pris pour un viking.

— T'es con...

Je leur explique, comme je l'ai fait avec Elliot lorsqu'il a retrouvé son souffle et ses esprits, qu'à cause de l'obscurité due à la panne d'électricité, je croyais à tort que c'était Zach qui me suivait et que j'étais certaine qu'il allait me pousser dans un coin pour m'embrasser de force.

— Tout va bien, nous rassure Elliot. Ma descendance n'est pas compromise.

Elliot gigote sur la civière, à la recherche d'une position plus confortable. Finalement, il s'assoit (en grimaçant) en position du lotus.

— Paraît que pour faire diminuer ce type de douleur, il faut sautiller sur les talons, indique Margot.

On la regarde tous avec des points d'interrogation dans les yeux.

Une crampe me scie le dos alors que je prends place aux côtés d'Elliot. Vu son état, j'évite de me plaindre. J'inspire profondément, espérant dissiper la crampe, et décide de leur raconter ce qui m'est arrivé dans le métro il y a deux semaines. Je ne sais pas pourquoi je ne leur ai pas dit avant. En fait, oui. Je sais : j'avais honte. J'avais peur que leur regard face à moi change... Même si je n'ai rien fait de mal pour mériter ça. Je sais, c'est bizarre, comme logique.

Mes amis écoutent mon récit sans m'interrompre. Après un moment de silence, Margot s'approche de moi et me fait un câlin. Charlotte, elle, choisit plutôt de donner un coup de pied à la poubelle de l'infirmerie.

— Hey ! s'insurge Elliot. Arrêtez de *kicker* les innocents. Elle ne t'a rien fait, la poubelle !

— Je trouve ça juste... tellement... argh ! Désolée, dit Charlotte, retrouvant son calme.

— Elliot, vas-tu me pardonner un jour ?

— Oublie ça, OK.

Après cette matinée infernale, j'ai besoin plus que jamais de mes amis. Tout comme Sam, chacun d'eux forme une pierre assurant mon équilibre. Ils ne sont dans ma vie que depuis quelques mois et pourtant, je ne pourrais pas imaginer l'avenir sans eux.

— Je pense que j'ai besoin d'un autre câlin, que je leur dis.

— Euh... moi plus. C'est moi qu'on a violenté ! fait remarquer Elliot.

Sourire en coin, parce qu'il a dit ça juste pour que je me sente coupable, je lui donne une (toute petite) bine sur le bras ; je lui ai fait assez mal pour aujourd'hui.

Un câlin à quatre avec notre grâce légendaire, ce n'est pas ce qu'il y a de plus évident. Mais on y arrive. Pendant un court moment, nous ne sommes qu'un. Nous s'appellent Groot.

La cloche sonne.

À contrecœur, nous nous dirigeons en classe. Elliot claudique en grimaçant, supporté par Charlotte. Au dernier palier de l'escalier, une nouvelle crampe me déchire le ventre et me coupe le souffle. Les yeux fermés, je me mords l'intérieur de la joue, puis prends une grande inspiration.

— C'est moi qui suis supposé me tordre de douleur, dit Elliot en me voyant.

— Es-tu correcte ? me demande Margot.

Non. La douleur est terrible, on dirait qu'un xénomorphe veut sortir de mes tripes. Pourtant, je fais oui de la tête.

Je passe le cours d'anglais pliée en deux sur mon bureau, à respirer profondément pour tenter de contrôler la douleur, à me concentrer pour ne pas me mettre à pleurer.

— *Laurianne, are you alright ?* me demande le prof à la fin du cours, sans décrocher de son rôle.

Là, je flanche. J'ai passé l'heure à espérer que ça aille mieux, mais ça n'a fait qu'empirer. Je n'ai plus la force de faire semblant. Le prof doit le déduire en

voyant l'expression sur mon visage, car il demande un coup de main à mes amis pour m'emmener à l'infirmerie.

Zach se propose pour prendre mon sac à dos, mais Elliot l'attrape avant lui.

— On va s'en occuper.

— T'es ben con, toi ! Tu vois pas qu'elle a mal ? lance soudainement Sarah-Jade à William.

— *Babe* ?

— « *Babe* »-moi pas. Tu passerais pas à travers une seule crampe, toi.

Ça me surprend que Sarah-Jade vienne ainsi à ma défense. William a dû me traiter de *fakeuse* ou de mauviette, je ne sais pas trop. Je ne l'ai pas entendu. Mais toute la classe a clairement entendu sa blonde le remettre à sa place.

Pour la deuxième fois aujourd'hui, je me retrouve à l'infirmerie ! La gang retourne en classe et me laisse à mes crampes – fort probablement d'origine menstruelle. Pas besoin de googler mes symptômes. Je sais. De toute façon, internet me dirait plutôt que je souffre d'une maladie orpheline du genre ratapia occidentale de type II en raison de mon alimentation riche en sucre et des ondes électromagnétiques issues des voitures électriques et que je dois me détoxifier le sacrum à grandes doses de rosée non ébouillantée.

Cette fois, j'ai droit à un peu plus de compassion de la part de la secrétaire de monsieur Monette. Malheureusement, me dit-elle, elle ne peut rien

m'offrir de plus pour me soulager qu'une bouillotte. Ordre du gouvernement. J'accepte d'un hochement de la tête.

Avant la fin de la pause, Charlotte arrive en courant et me tend deux cachets rouges.

— Tiens, il me restait des Advil dans mon casier.

Elle repart tout aussi vite, me laissant seule à gérer la colère de mon utérus.

Je savais que les crampes pouvaient être intenses, mais jamais à ce point. Mon corps doit être détraqué. Il n'y a pas d'autres raisons possibles. J'ai une tumeur qui me mange les tripes et je vais probablement mourir dans d'atroces souffrances.

Après avoir débattu avec moi-même, j'en suis venue à la conclusion que c'est un cas de force majeure : je vais appeler – genre un vrai appel téléphonique, pas un texto – mon père pour qu'il vienne me chercher. Au diable sa réunion ! Sa fille se meurt, après tout.

Quarante-cinq minutes plus tard, je suis assise dans la voiture.

— Es-tu correcte ? T'es pas blessée, toujours ?

Oh non. Je pensais que mon père avait compris au téléphone. S'il y a une chose dont je n'ai pas envie de parler avec mon père, c'est bien de ça. C'est un peu trop gênant. Mais lui s'obstine à me poser des questions. Il fait le tour de toutes les causes potentielles (une blessure, une humiliation, une prise de bec avec un prof, une expulsion, etc.) pour en arriver à ce qu'il croit être une révélation. Pour bien marquer son

illumination, il met les freins, fait crisser les roues en immobilisant la voiture.

La ceinture de sécurité m'écrase le bassin. Je lâche un cri de surprise plus que de douleur.

— Es-tu victime d'intimidation à l'école ? me demande-t-il le plus sérieusement du monde.

— Papaaaa ! Non.

— Parce que si c'est le cas, on fait demi-tour jusque dans le bureau du directeur. On niaise pas avec ça !

Mon père est un idiot. Pourquoi n'arrive-t-il juste pas à deviner ?

Urgh.

— C'est juste un problème... de fille.

— Ah ! Tu t'es chicanée avec Margot ? ... Ou Charlotte ? Ou Margot et Charlotte ?

Je n'en peux plus. Exaspérée, je me claque le front avant de me retourner vers lui et de lui dire :

— J'AI MES RÈGLES, OK ! Je ne me suis pas chicanée, je ne suis pas victime d'intimidation, j'ai juste mes règles.

Bon. Voilà. C'est dit. Le chat est sorti du sac.

La bouche entrouverte, mon père me regarde un moment. Les fils se connectent. Le disque dur débloque. L'information est traitée et classée.

— Ahhhhhh... fait-il.

— Ahhhhhh, que je répons en l'imitant. Est-ce qu'on peut rentrer à l'appartement maintenant ? Fais attention en conduisant, ne freine pas trop

brusquement, s'il te plaît, parce que c'est vraiment intense.

Tout le chemin du retour, mon père file doux. Il m'ouvre la portière et prend mon sac. Je repousse son bras lorsque vient le temps de monter l'escalier. Il exagère ! Je ne suis pas infirme, quand même.

Emmitouflée dans une couverture de polar, je fais mon nid dans le salon. Papa m'apporte une tisane bien chaude et une bouillotte avant de s'asseoir à mes côtés. Il me flatte les cheveux.

— Veux-tu que je reste ?

— Non, non. Je vais survivre. Va jouer les héros. Signe ton contrat avec ton nouveau client.

— Certaine ?

Je hoche la tête.

Les jambes repliées sur moi-même, la couverture remontée jusqu'au menton, je ne l'ai jamais entendu sortir de l'appartement : je dormais avant que la porte ne se referme.

À mon réveil, la vie est un peu plus tolérable, probablement grâce aux Advil que m'a données Charlotte. Je ne sais pas qui a découvert l'ibuprofène, mais on devrait lui ériger une statue.

J'ai bu plein de tisanes aux fruits, j'ai avancé dans ma lecture et j'ai texté deux *selfies* à la gang. Un premier où je suis à l'article de la mort, et un second où j'ai réussi à me rentrer six biscuits aux brisures de chocolats dans la bouche en même temps. Un exploit !

Lorsque mon père revient, il a les mains pleines de sacs de la pharmacie. Il vient me rejoindre sur le sofa. Je lui fais une petite place à mes pieds.

— Fait que... commence-t-il, je suis passé par la pharmacie.

Merci, capitaine Évidence.

— Et heu... je... j'ai parlé de ta condition... et je t'ai acheté deux ou trois choses.

Ma condition ? Mon fardeau, qu'il devrait dire. Qui plus est, je ne suis pas seule. Je partage cette « condition » avec cinquante pour cent de l'humanité. Rien que ça. Je ne suis même pas exceptionnelle.

Il me tend tout d'abord une méga-bouteille d'ibuprofène générique, d'où je tire deux cachets, que j'avale aussitôt. Je peux aussi apercevoir dans le sac des paquets de tampons et de serviettes hygiéniques. Je veux mourir. C'est pas comme si c'était la première fois, quand même. Je suis capable de m'occuper de ça par moi-même. Mais bon, vu ma « condition » exceptionnelle, je le remercie.

Mais papa n'a pas terminé.

— La madame au comptoir a été super fine et elle m'a conseillé plein de choses pour contrer, comment dire, les effets des hormones dans ton corps. Ça, c'est du peroxyde de benzoyle, dit-il en sortant une première boîte. Pour combattre l'acné... Et heu... ah ! de l'huile d'arbre à thé. C'est supposé être magique pour combattre les boutons, déloger les microkystes

et faire déguerpir les points noirs. Elle avait l'air très convaincue...

Oh. My. God ! J'ai juste envie de me cacher sous ma couverture. Je ne peux pas croire que mon père a étalé ainsi ma vie privée devant une parfaite inconnue. N'a-t-il aucun respect pour mon intimité ? Je ne pourrai plus jamais mettre les pieds à la pharmacie de mon vivant !

Et c'est quoi l'idée d'acheter tous ces savons ? Dois-je y lire un subtil message de sa part ? OK. J'ai eu un méga gros bouton la semaine dernière, mais ce n'est pas la fin du monde !

Papa sort autre chose du sac.

— Ça, c'est une crème hydratante au pH neutre, hypoallergène et non parfumée.

Puis il me fait l'apologie d'un nettoyant à base d'acides de fruits.

Voyant que le sac n'est toujours pas vide, je préfère qu'on en finisse au plus vite.

— Il reste quoi dans le sac ?

— Ah, ça ? C'est pour moi. Des crèmes... pour le visage. Elles étaient en spécial.

Ouf. Je crois qu'il a fini. En tout cas, il n'y a plus rien dans son sac. Faites qu'il ait terminé, s'il vous plaît ! Mais papa hésite, tourne autour du pot. Je vois bien qu'il cherche un angle d'attaque.

— Je sais que c'est pas le sujet le plus évident à discuter pour nous... Tu sais, je suis probablement plus terrifié que toi.

Oh non, j'en doute.

— Et hum... Anne-Marie... Ta mère aurait sûrement été meilleure que moi pour cette discussion. C'est le genre de choses qu'elle aurait devinées. Elle avait ce don-là.

Mon père est nerveux. Il passe une main dans ses cheveux et me tend un papier.

— Je t'ai pris un rendez-vous. Chez le médecin. Pour... la pilule. Ta mère... Elle m'avait déjà dit que ça réduisait l'intensité de ses crampes. Et que ça peut aussi aider... pour l'acné et tout. Bref. Hum... Pffff... Ouin, c'est ça.

Ouf.

Il me lance un sourire forcé, mais plein de bienveillance.

Je me redresse et le prends dans mes bras. Je sais que j'en fais tout un plat pour (presque) rien. Ça doit être mes hormones. Après tout, ce n'est pas si humiliant que ça, avoir ses règles. Ce n'est pas comme si c'était une surprise non plus. On nage en pleine normalité.

Mon pauvre papa qui voit sa fille grandir sous ses yeux, seul pour prendre soin d'elle... Ça ne doit pas être facile pour lui non plus. Des fois... Des fois, je me demande s'il n'aurait pas préféré que le temps se fige. Que je reste une petite fille toute ma vie. Une petite fille de dix ou onze ans, genre. Ou qu'on saute carrément quelques années d'adolescence.

— Merci, que je lui dis en le serrant.

— C'est rien. Je ne fais que mon travail de père, voyons, me répond-il avec la plus fausse des assurances dans sa voix.

— Et maintenant, je ne veux plus jamais avoir à parler de mes règles avec toi, OK ?

— Marché conclu !

Chapitre 4-11

— Vous avez pas idée de la bombe que je viens d'apprendre, fait Elliot en levant les yeux de son cell, après avoir miraculeusement évité les cônes orange, les plaques de glace, les piétons venant à contresens et même le chien qui cherchait à voir son maître dans la vitrine d'un magasin et dont la laisse était tendue en travers du trottoir, bref, tous les obstacles susceptibles de lui faire prendre une débarque et qui auraient pu faire de lui une vedette instantanée sur le Web.

Nous nous fixons, les filles et moi, sceptiques quant à la teneur de ladite bombe.

— Vous ne devinerez jamais ! lance-t-il en défi.

— Monsieur Monette n'aime pas les chats ? propose Margot.

— La direction a annulé tous les examens pour qu'on ait plus de vacances ? que je relance.

— On vient de confirmer que la Finlande n'existe pas ? ajoute Charlotte, très sérieuse.

— Quoi ? qu'on s'exclame tous les trois en riant.

— Regardez-moi pas de même. Il y a vraiment des gens qui croient que la Finlande est un mythe. Je vous le jure ! Vous googlerez ça.

— Alors, c'est quoi ton *scoop* ? que je lui demande.

Elliot a trop le goût de nous annoncer sa nouvelle. Il trépigne d'impatience de nous dire ce qu'il vient d'apprendre.

— Sarah-Jade vient de casser avec William !

Effectivement, c'est une bombe. On va en entendre parler jusqu'à Noël. Sarah-Jade et William, c'était de vrais piliers, en termes de relation de couple.

Peu importe l'école – et je suis bien placée pour le savoir –, il y a des couples à interruptions. Deux « amoureux » qui semblent unis avec de la colle, mais qui, chaque semaine, trouvent une nouvelle raison pour casser. « T'as regardé une autre fille que moi ! » « T'es allé au cinéma avec tes chums de filles sans m'en parler ! » « T'as *frenché* mon meilleur ami à mon party d'anniversaire ! » « Tu es trop jaloux, je te déteste ! » Le hic, c'est qu'ils reprennent inévitablement un jour ou deux plus tard et s'assurent que tout le monde les voit se lécher les amygdales dans la cafétéria ou dans les partys. « Je ne peux pas vivre sans toi. » « C'est elle qui m'a *frenché*. Pour moi, ça ne voulait rien dire. » « Je t'aime. » « Moi aussi ! » Ouais. Ce genre de couples. Personne ne dit rien, mais tout le monde espère qu'ils cassent une fois pour toutes parce que leurs péripéties ne font que drainer de l'énergie de tout leur entourage. Ils sont épuisants.

Sarah-Jade et William n'étaient pas de ce type. Selon ce qu'Elliot en sait, ça faisait presque deux ans qu'ils sortaient ensemble sans une seule pause. Du solide, quoi !

— Et de qui tu tiens ça ?

— De Jacob.

— Il se tient zéro avec eux, Jacob !

— Peut-être, mais son meilleur ami est ami avec le cousin de Félix qui tient ça de nulle autre que la sœur de Noémie.

— Pis pourquoi ils ont cassé ? demande Margot.

— T'as manqué ça hier, Laurie, mais après que tu sois partie, Sarah-Jade a fait la gueule toute la journée à William, même qu'elle s'est mise en équipe avec Noémie pendant le cours de chimie en après-midi.

— Ouais, pis ? William se serait vengé en allant *cruiser* une autre fille pour rendre Sarah-Jade jalouse ?

Après tout, sauf quelques exceptions, dont celles ici présentes, la plupart des filles sont (métaphoriquement) pendues à son cou. Ce ne serait pas bien difficile pour William de se dénicher une autre blonde. Il a le physique avantageux et de beaux cheveux longs qui rendent folles d'envie toutes les filles du secondaire. Il a aussi la réputation d'être très affectueux.

Personnellement, je trouve qu'il fait chien de poche, mais c'est juste moi.

— Pas rapport pantoute, répond Elliot. William a jamais trompé Sarah-Jade. De toute façon, si c'était ça, ça se serait su.

— De kessé ?

— Hein ?

— On aurait dit que tu voulais parler en Fourchelang, que je lui fais remarquer.

— Y'avait juste trop de « s » dans ta phrase, confirme Charlotte.

À l'intersection, elle appuie sur le bouton d'appel pour que nous puissions traverser la rue.

— Ce que je voulais dire, c'est qu'on aurait fini par en entendre parler s'il l'avait trompée.

— Ah ! C'est plus clair.

Impatiente, Charlotte appuie à nouveau, frénétiquement cette fois, sur le même bouton.

— Tu sais que ça ne changera rien même si tu pèses dix-huit fois dessus, lui dit Elliot.

— Ça défoule, qu'elle grogne.

— Le bouton ne fonctionne probablement même pas. C'est juste de la manipulation psychologique, que je dis.

Charlotte ne me croit pas. Je le devine aux gros yeux qu'elle me lance.

— Il y a plein de boutons qui ne font rien. Ils sont seulement là pour nous aider à patienter.

— On nous ment ? s'exclame Charlotte.

— D'aplomb ! C'est pavlovien. On appuie dessus et on se dit que le cycle va être ajusté spécialement pour nous, la lumière va changer ou la porte de l'ascenseur va se refermer plus rapidement. Mais rien n'est plus faux. Le cycle se poursuit comme prévu. C'est juste qu'on a été conditionné à attendre.

Je conclus ma démonstration en pesant moi aussi sur le bouton et en leur faisant un clin d'œil.

Lorsque le feu passe au vert, nous traversons la rue et poursuivons notre marche en direction de La Grotte.

— Et... ? vient finalement à le presser Charlotte.

— Ben, c'est tout ce que je sais.

— Fait que t'as aucune idée de la raison pour laquelle elle l'aurait plaqué là ?

— Non. Mais ça ne m'étonnerait pas que Sarah-Jade en vienne à dire que c'est de la faute à Laurianne.

Quoi ? J'ai tellement rien fait ! Je commence à être tannée qu'elle m'accuse à tort et à travers.

— Comment ça ? que je m'exclame en levant les mains au ciel.

— T'as pas remarqué que tout est toujours de ta faute ? T'es certaine que t'aurais pas accidentellement *cruisé* son chum ? T'es tellement séductrice !

Eh bien, ma vie est déjà assez un enfer comme ça. Ça m'étonnerait que Sarah-Jade ait le pouvoir de l'empirer encore plus. Quoique, avec elle, aussi bien s'attendre à tout.

Comme dirait le Jules César de la salade du même nom : *Si vis pacem, para bellum*. Je ne vais pas attendre les bras croisés qu'elle ruine ma vie. Peut-être qu'une frappe préventive est de rigueur ?

À moins de trois semaines de Noël, Guillaume s'est finalement résigné à décorer La Grotte pour les fêtes. Après tout, qu'on le veuille ou non, ça reste la plus grosse célébration commerciale de l'année.

Sa réticence était clairement empreinte de mauvaise foi. Je n'ai jamais vu autant de décorations au mètre carré ! Il a installé des lumières, un sapin naturel, une couronne, des guirlandes enrubannées de banderoles et décorées de boules multicolores. Et les haut-parleurs au plafond crachent de la musique de Noël ! Mais pas n'importe laquelle : je reconnais la voix du capitaine Picard. Ouai. Peu importe la saison, un geek restera un geek.

— Je n'ai jamais dit que j'aimais pas ça. Je trouve juste que ça commence toujours trop tôt, se justifie-t-il.

Il n'y a personne dans le magasin, ce qui n'est pas surprenant pour un soir de semaine. Les mardis ne sont jamais bien occupés.

Ce soir, nous allons étudier nos adversaires. Enfin, ceux que je crois qui pourraient potentiellement l'être. La liste officielle des participants n'a pas encore été diffusée par KPS. Outre la Guilde des *noobs*, seules deux autres équipes ont été confirmées jusqu'à présent : RedBear, une équipe russe, et TeamMaiku2, formée de quatre Japonais.

TeamMaiku2 est bien connue : elle fait partie d'une grosse écurie réunissant plusieurs équipes, chacune spécialisée dans un jeu particulier. TeamMaiku1 ne joue qu'à *League of Legends*, TeamMaiku3, qu'à *Counter Strike : Global Offensive*, TeamMaiku4 qu'à *Overwatch*, etc. Il n'y a pas plus pro qu'eux. Pas pro dans le sens qu'ils sont les meilleurs (ils sont forts, ça, c'est

certain), mais pro comme dans « professionnels » : ils sont payés pour jouer. Et chèrement, à part ça.

Dans un reportage que j'ai vu sur internet à propos de la maison Maiku, j'ai appris que chacun des joueurs a un salaire et habite avec ses coéquipiers. En moyenne, ils passent seize heures par jour à s'entraîner, à perfectionner leur style de jeu, à développer de nouvelles stratégies. Ce que les équipes gagnent lors des tournois est réinvesti dans la maison et profite à toutes les équipes.

Quant à RedBear... Comment dire ?

Eh bien, disons que cette équipe est aux antipodes de la précédente.

Leur nom « ours rouge » trahit leur origine : la Russie. Le capitaine est un gars dans la jeune vingtaine qui s'appelle Youri. Il gagne sa vie à jouer sur internet et a des millions d'abonnés sur ses chaînes YouTube et Twitch, sur Instagram et tout ce qui se résaute socialement. Il est d'une efficacité redoutable. Une vraie machine.

Une fois, sans blague, il a joué pendant cinq jours à *COD : BO II*, se rapprochant dangereusement du record détenu par Okan Kaja. Si son ordinateur n'avait pas fini par surchauffer, mettant un terme à sa partie, il serait encore probablement en train de jouer aujourd'hui.

Youri a personnellement choisi chacun de ses coéquipiers. Dire que son équipe sera une menace pour nous est un euphémisme.

Guillaume nous suggère deux autres équipes qui, selon lui, feront sûrement partie de nos adversaires : une équipe coréenne composée de pros à peine plus vieux que nous, ainsi qu'une équipe *all star* européenne formée d'un Français, d'un Suisse et de deux Belges.

Nous passons deux heures à regarder et à analyser leurs parties les plus importantes pour en apprendre un peu sur le style de chacune des équipes.

Je sais que c'est une bonne idée que j'ai eue, que tous les sportifs professionnels font ça afin de déceler les failles chez leurs adversaires. Inconsciemment, notre cerveau enregistre des éléments clés qui nous permettront peut-être de gagner le jour venu.

Mais... ouf ! C'est toute une leçon d'humilité. Au début, nous prenions des notes sur les joueurs, puis, peu à peu, j'ai vu le visage de mes camarades se décomposer. Je sais ce qu'ils ressentent – car je ressens la même chose qu'eux : j'ai l'impression de voir l'Everest se dresser devant moi et de n'avoir qu'un cure-dent comme équipement d'escalade.

Elliot appuie sur PAUSE et interrompt le match de TeamMaiku2.

— Ils s'entraînent seize heures par jour ? qu'il me demande.

— Ouai.

— On n'a tellement aucune chance... souffle-t-il en se rassoyant. On va se faire humilier.

— Elliot, tu... commence Charlotte.

— As-tu vu leurs ratios *Kill/Death* ? La vitesse à laquelle ils exécutent leurs ennemis ? la coupe-t-il. Et le Russe ? *Boom ! Do svidaniya, man, do svidaniya !*

Elliot est découragé. Avec raison. Charlotte est intervenue pour la forme, mais je vois bien qu'elle pense comme lui.

J'observe mes coéquipiers à tour de rôle. Mon visage doit ressembler aux leurs. J'ai les yeux fatigués et des cernes jusqu'au menton. Je suis épuisée d'avoir à étudier pour mes examens, d'avoir à m'entraîner pour la compétition de course qui s'en vient, ainsi que pour le tournoi. M'endormir semble être de plus en plus difficile le soir et quand je dors, mes rêves se déroulent dans la *Ligue*, effets sonores en prime. J'ai beau faire des micro-siestes au cours de la journée, ce n'est plus assez. Nous sommes pas mal tous au bout du rouleau.

Du fond de la salle, Guillaume nous observe silencieusement, les bras croisés. Son regard est confiant. D'un geste de la tête, il m'invite, en tant que capitaine, à adresser la parole à mes joueurs. Enfin, c'est ce que je crois comprendre.

Frak.

J'oubliais que c'est aussi à ça que sert le capitaine : fouetter ses troupes. Je déteste avoir à parler devant un public. Si nous étions dans mon salon, ce serait une chose ; mais là, d'avoir à le faire dans La Grotte rend le moment plus solennel qu'il ne devrait l'être.

Parle avec ton cœur, c'est ce qui marche dans les films.

Facile à dire !

Et d'abord, ça veut dire quoi « parler avec son cœur » ? Celui qui a dit ça n'avait sûrement pas de discours à donner.

Je prends une grande inspiration et me lance :

— Hum... Je ne vous mentirai pas : ce ne sera pas facile. Je n'ai jamais cru que ça allait l'être. On est inscrits au plus gros tournoi au monde, alors c'est un peu normal d'y retrouver les meilleures équipes. J'avoue, ces gars-là sont *hot*. Ils s'entraînent à longueur de journée et ils sont payés pour le faire. Ce sont des machines à tuer.

— Heu... T'es pas censée nous encourager ? me fait remarquer Margot.

— Oui, oui, j'y arrive. Comme dirait monsieur Savard, c'est un préambule. Je préfère qu'on soit tous sur la même longueur d'onde. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit une partie de plaisir. On ne va pas se mesurer à un stupide *noob* qui vient tout juste de s'acheter sa première console, qui regarde Twitch une fois de temps en temps et qui croit tout savoir sur les jeux vidéo parce que, lui, il sait que Samus est une fille. Non. Tous ceux qui se sont qualifiés pour ce tournoi seront des joueurs redoutables... Mais vous savez quoi ? Nous en sommes, nous aussi.

Margot se redresse sur son siège. Elle me sourit, attentive à chacun des mots qui sortent de ma bouche.

Une épaule accotée sur le cadre de porte, me fixant sans rien dire, Guillaume m'encourage à poursuivre.

— Imaginez-vous un seul instant que Patrick Lemieux nous enverrait en Corée s'il pensait que nous ne pourrions pas faire bonne figure dans la compétition, voire remporter la victoire ? Non. Il a vu quelque chose en nous. Une étincelle, un potentiel, une force. Peut-être qu'on ne la voit pas ce soir, mais elle est là. Je le sais.

Je marque une pause (que j'espère dramatique), fais le tour de mon siège et m'appuie sur le dossier. Mauvaise idée ! Car celui-ci s'incline sous mon poids et je manque de tomber. Je me redresse aussitôt et tente de me recomposer, alors que des rires étouffés se font entendre.

Mes mots ont un impact positif sur mes coéquipiers. Ils en ont un sur moi aussi. On ne déploierait pas tant d'énergie autour de l'équipe pour nous envoyer nous faire humilier à l'autre bout du monde. Après tout, même Guillaume a accepté de sauter dans l'aventure ! Ça doit vouloir dire quelque chose.

Elliot a toujours l'air aussi découragé. C'est certain que les probabilités jouent contre nous. Nous serons sûrement l'équipe la plus jeune et la moins expérimentée là-bas. Mais, j'en fais le serment, nous ne serons certainement pas les moins bons.

— Notre âge importe peu, que je dis à Elliot. Regarde-moi. Est-ce par mon âge que tu peux me juger ?

Charlotte sourit et lève les yeux au ciel. Elle ne s'attendait sûrement pas à ce que je sorte mes violons intergalactiques.

— Eh bien, tu ne le dois pas, car mon alliée est la Force. Son énergie nous entoure et nous relie.

— Hein ? fait Elliot.

Mais avant qu'il ne se mette à argumenter de la pertinence de mes sources, je poursuis.

— Tous ceux que nous allons affronter ont sûrement vu et revu des dizaines de fois nos matchs sur YouTube. Ils ne l'avoueront peut-être pas, mais ils nous craignent. Ils souhaitent secrètement qu'on s'écrase au premier tour. On ne leur fera pas ce cadeau. Mais comme il y a une chance qu'ils aient à se battre contre nous, ils doivent tout savoir : nos forces, nos faiblesses. Et je peux te garantir qu'ils se demandent ce qu'on va leur sortir comme lapins de nos manches, que je dis en interpellant Elliot. Est-ce que tu veux les décevoir ?

— ... N-Non ? dit Elliot en cherchant Charlotte des yeux, incertain de la réponse à donner.

— Est-ce qu'on va leur réserver des surprises ? que je dis en levant le ton.

— Oui...

— Est-ce qu'on va les battre ?

— Oui !

— J'ai rien entendu ! que je tonne. EST-CE QU'ON
VA LES BATTRE ?

— OUI!!! crie Elliot en se mettant debout.

— Repos, soldat.

Chapitre 4-12

Yo!

Quoi?

C'est Zach!

Je sais.
Moi, c'est Laurianne.



Lol. Ça va, Laurie?

Oui.
Qu'est-ce qu'il y a?

Heu...
Est-ce que je te dérange?

C'est correct, Zach. Tu ne me déranges pas.

Skype?

À l'écran, Zach est tout énervé quand il me parle.

— William m'a dit que c'était ce soir que ça allait se passer. La dernière fois, ça n'a pas été concluant et il est revenu, genre... bredouille. Mais là, il m'a dit que son nouveau contact est sérieux.

Je peine à comprendre ce que tente de me raconter Zach.

— Wô ! Stop ! Pause ! De quoi tu parles, au juste ?

Ce n'est pas parce que William et Sarah-Jade ne sortent plus ensemble que Zach et lui ne se parlent plus. La clique de Sarah-Jade s'est scindée en deux depuis la séparation du couple : les gars d'un côté et Sarah-Jade et Noémie de l'autre. Plusieurs filles en ont profité pour se rapprocher de Sarah-Jade et la consoler. J'imagine qu'elles pensent profiter de la situation pour marquer des points avec elle.

Zach m'a raconté que William a le cœur brisé, même s'il ne veut pas l'avouer. Selon lui, il noie sa peine sur internet et passe chacune de ses heures libres sur *La Ligue des mercenaires* à faire progresser son avatar.

Toujours selon Zach, les peines d'amour de gars, c'est bien plus difficile à vivre que celles des filles. Les filles, elles peuvent se plaindre et brailler et *bitcher* leur ancien chum avec leurs amies et tout le monde trouve ça correct ; tandis qu'on s'attend à ce que les gars fassent comme si de rien était, qu'ils oublient leur relation comme si c'était une vieille chemise trouée et se *matchent* avec la première venue !

En tout cas, ce serait en jouant à la *Ligue* que William gérerait sa peine. Zach prétend qu'il ne dit pas grand-chose à propos de ce qu'il ressent, même lorsque son *bro* insiste.

Je le fixe à travers ma caméra, incrédule. Comment Zach fait-il pour croire ce genre d'inepties ? Franchement !

Je mets de côté l'histoire de la peine d'amour de William pour revenir à la raison pour laquelle Zach m'appelle aujourd'hui : son meilleur ami va tenter de rejoindre les Centaures ! C'est une révélation énorme !

Les combats contre les Centaures se sont faits rares cette semaine. Depuis notre dernier affrontement, les Centaures sont quasi introuvables. Les Forces de défense terrestre ont envoyé les joueurs faire des dizaines de missions de reconnaissance, mais chacune fut un échec. Les Centaures sont invisibles.

Sur le site de la communauté de la *Ligue*, des joueurs en sont venus à la conclusion aussi précoce qu'absurde que l'envahisseur avait été vaincu. Ce n'est pas de cette façon que les guerres se gagnent. De plus, si ça avait été le cas, nous l'aurions su : il y aurait eu des articles, des déclarations officielles, des combats majeurs.

Et, bien sûr, si ceux qui ont rejoint les Forces de défense terrestre ne se gênent pas pour en discuter ouvertement sur le babillard, il n'a pas été fait une seule fois mention de la supposée alliance entre les androïdes et une partie des joueurs. L'omerta est totale.

À moins que KPS ne bloque toute discussion à ce sujet en appliquant un filtre qui effacerait automatiquement les messages à propos de cette association, question de brouiller les pistes...

Peut-être que les Centaures ont battu en retraite pour mieux se préparer ? Raison de plus pour examiner de plus près les faits et gestes de William. Si celui-ci pense effectivement rejoindre les Centaures, peut-être serons-nous en mesure de recueillir des indices sur les sombres projets des androïdes...

Après m'être connectée aux serveurs de KPS, Stargrrrl apparaît au cœur de la Montagne. J'équipe mon avatar de son traditionnel fusil de *sniper* M82 (vu le prix de ce type d'arme à longue portée, je n'ai pas encore pu me procurer de fusil plus puissant), de deux revolvers remplis des nouvelles balles énergétiques des FDT, d'un poignard glissé dans sa botte droite et de sa nouvelle épée.

Comme l'hiver fait toujours rage sur *Terra I*, j'ai récemment fait l'acquisition d'une cape pour Stargrrrl.

Je sais, je sais, je sais. Les capes, c'est pour les superhéros, et les superhéros ne devraient pas porter de cape pour des raisons de sécurité.

Ce long manteau, dont la couleur oscille entre le gris et le beige selon à qui on pose la question, n'a pas de fonction cachée, de technologie centaurenne particulière ni n'offre de protection supplémentaire à mon avatar. Elle n'a pour double fonction que de camoufler Stargrrrl et de la protéger du froid.

Ainsi équipée, j'embarque seule par la porte-cargo de *Thorondor* et prends place derrière les commandes. Contrairement à Sam et à Margot, j'active le pilotage automatique pour me rendre à destination. À moins d'avoir à combattre un appareil ennemi, je préfère minimiser ainsi les risques d'écrasement. Aussitôt sorti du tunnel de décollage, *Thorondor* gagne de l'altitude. Grâce à la puissance de ses moteurs, je rejoins en un rien de temps les coordonnées que Zach m'a fournies.

Une lourde masse de nuages recouvre cette partie du continent qui est, comme toujours à cette heure, plongée dans la nuit. Dès que l'avion amorce sa descente, les étoiles disparaissent et sont remplacées par une rafale ininterrompue de poudrerie. Dans la noirceur virtuelle, un dôme lumineux et blanchâtre apparaît au loin. Grâce à la neige qui souffle sur la région, ce halo de pollution lumineuse est encore plus visible.

La ville est située à l'ouest de la Montagne, au cœur des terres. Elle a été en grande partie détruite par les combats incessants de la guerre ravageant la planète et depuis que les FDT sont apparues pour combattre l'ennemi extraterrestre, les différentes factions rivales s'y affrontant l'ont désertée pour aller se battre sur d'autres fronts. Résultat : la population non combattante de *Terra I* (des NPC, bien sûr) y est revenue en masse pour y vivre.

Je fais atterrir *Thorondor* en périphérie de la ville. Avant de débarquer, je procède à un allègement de l'équipement de Stargrrrl. Elle a vraiment trop de stock sur elle. C'est une filature, pas un champ de bataille ! À regret, je laisse le fusil de *sniper*, un des deux revolvers et les grenades que j'aime avoir sous la main en temps normal. Pour l'épée, j'hésite. Je la dépose, la reprends. Non. Je la laisse là et fais descendre Stargrrrl.

Dehors, j'appuie sur une touche sur mon bracelet électronique. La porte-cargo se referme.

— Argh ! que je grogne.

J'annule la commande et dirige mon avatar à l'intérieur, où elle reprend son épée. Bon. C'est décidé. Je l'apporte.

Le secteur où j'ai posé *Thorondor* est plutôt isolé. Mon appareil y passera probablement inaperçu.

Mouais... N'ayant pas de chance liquide sous la main, je préfère jouer de prudence.

L'avion ne disposant pas d'un système de camouflage permettant de le faire disparaître, il est hors de question que je le laisse traîner là ou que je le gare derrière les nuages, comme Sam l'aurait fait. Je pianote sur mon bracelet électronique et le renvoie à la Montagne. Je trouverai bien un autre moyen de revenir à la base.

Au sol, il y a peu de vent et les flocons tombent doucement, rendant l'atmosphère féerique. À chacun des pas de Stargrrrl, la neige craque. La visibilité est relativement bonne.

Je préfère définitivement cet hiver virtuel. Il est bien moins salaud que celui que je dois braver dans la vraie vie. Il n'y a rien que je déteste plus qu'un vent glacial qui me fouette le visage et qui me coupe le souffle, ou d'avoir les cheveux pleins de neige collante, le bout des doigts gelés et les pieds mouillés !

En très peu de temps, les habitants ont reconstruit les différents quartiers, dont on devine les lumières. Les immeubles sont massifs, plus fonctionnels qu'esthétiques. Sur l'un d'eux, de gigantesques roues dentelées émergent du toit et de l'une des façades, tournant lentement comme les rouages d'une horloge. Contrairement à la Montagne, qui représente le summum de la technologie humaine, cette ville semble être tout droit sortie du passé, même si on y reconnaît certains traits modernes.

Quelqu'un chez KPS a eu une rage *steampunk*.

— Tu es là ! Parfait, me dit Zach, soulagé, lorsque Stargrrrl retrouve VakusVakus.

— Alors ?

— Son contact ne l'a pas encore accosté, me dit-il en pointant plus bas.

Nos deux avatars attendent sur une passerelle qui fait le pont entre deux édifices. Perchée à une dizaine de mètres de hauteur, notre position nous permet d'observer l'avatar de William sans être vus. Celui-ci poireaute au coin d'une rue, surveille les alentours à la recherche de l'avatar ou du NPC qui doit le recruter.

Une foule de personnages et d'avatars marchent dans la rue. Quelques véhicules de transport y roulent lentement, attendant qu'on leur ouvre la voie.

— Attention ! m'avertit Zach.

Une silhouette dont je ne peux distinguer le visage parle à l'avatar de William. L'échange est bref. Les deux avatars se séparent aussitôt. S'ils se sont dit quelque chose, nous étions trop loin pour l'entendre.

Merde.

— On suit qui ? me demande Zach.

La première silhouette anonyme passe sous le pont, se fond rapidement dans la foule ; William, lui, prend la direction opposée.

— Suis William dans la rue. Et reste à bonne distance ! Tente de ne pas te faire remarquer, il connaît les traits de ton avatar.

— Et toi ? me demande Zach.

— Je vais le suivre par les toits. Et Zach...

— Oui.

— Sois discret, que je lui rappelle.

— Ah ! La discrétion, c'est mon deuxième nom, me répond-il en me faisant un clin d'œil.

C'est bien ça qui m'inquiète...

Pendant que VakusVakus trouve un escalier et court au niveau de la rue pour prendre l'avatar de William en filature, je le garde dans ma mire. Façon de parler, bien sûr. Ce serait plutôt louche si Stargrrrl tenait son fusil de *sniper* entre ses mains.

— Cible acquise. Je serai son ombre.

Zach me fait rire.

C'est étrange, car plus je le connais et plus je le trouve inoffensif. Non. Inoffensif n'est pas le bon mot... Bref, je me rends compte que je l'ai peut-être jugé un peu trop rapidement. Comme Shrek, il existe peut-être plus d'une couche à sa personnalité...

Peut-être.

Comme Zach suit l'avatar de William depuis la rue, Stargrrrl escalade l'escalier de l'immeuble le plus proche et se dirige au dernier étage. Puisqu'il n'y a pas de sortie sur le toit, je devrai la transformer en Nathan Drake.

Stargrrrl défonce la porte d'un appartement (vide, heureusement) et ouvre la fenêtre de la première chambre donnant sur la rue. En grimpant sur le rebord, elle arrive à saisir la partie supérieure du cadre et à se hisser pour agripper la gouttière. Cette dernière tient bon et Stargrrrl se retrouve bien vite sur le toit incliné.

Je repère VakusVakus dans la foule et, une vingtaine de mètres devant lui, l'avatar de William.

Allons-y avant que je ne les perde de vue !

Plusieurs des toits sont pentus et me laissent deviner que ce sont des appartements. Leur surface est la plupart du temps faite de grandes plaques de métal rendues dangereusement glissantes par l'accumulation de neige.

Si William cherche à être discret et à ne pas attirer l'attention, il ne semble pas se douter qu'une ombre (enfin, deux !) le sui(ven)t. En tout cas, il ne

me donne pas trop de fil à retordre, lui ; c'est plutôt la configuration des immeubles qui est chaotique ! Je dois faire courir Stargrrrl, la faire sauter sur des balcons, descendre d'un étage, puis remonter de deux, etc., pour ne pas le perdre de vue.

Un premier obstacle majeur se présente : deux immeubles séparés par une ruelle. Sans perdre une seconde, Stargrrrl court et s'élance par-dessus le vide. La distance n'étant que de quelques mètres, elle atterrit en faisant une roulade et poursuit la traque de sa proie.

Zach jure dans son micro.

— Quoi ?

— Je l'ai perdu !

Je réoriente ma caméra et scanne la scène. Tout de suite après un kiosque planté au beau milieu de la rue, l'avatar de William a changé de direction. Avec cette foule, il était facile de le perdre à hauteur d'avatar. Mais de ma position, je peux encore facilement le localiser.

— Neuf heures. Il se dirige dans une rue secondaire. Ne te fais pas repérer. Il essaie peut-être de brouiller les pistes.

Accotée sur le muret, je peux suivre ma proie qui passe en contrebas. L'avatar s'arrête un moment, jette un regard derrière lui pour être certain qu'il n'est pas suivi, puis se met à courir.

Frak !

William se tient trop près de la façade des bâtiments d'où je le suis. L'angle serré ne me permet plus de bien

le voir. Je risque de le perdre. Je rapproche Stargrrrl de la corniche. Les tuiles de cette toiture claquent sous le poids de mon avatar. Lorsque l'une d'elles se détache, Stargrrrl perd pied, mais se rattrape aussitôt. La tuile, elle, plonge dans le vide et éclate au sol.

Dans la seconde et demie qu'a mise la tuile avant de frapper le pavé, Stargrrrl a eu juste le temps de se jeter derrière un muret décoratif. Si William a regardé dans ma direction, il n'aura rien vu. Juste pour être sûre, je lance une prière silencieuse aux dieux des jeux vidéo.

— Ça va ? me demande Zach.

— Ouais.

Je dois faire plus attention ! C'est notre seule chance d'en savoir plus sur le plan des Centaures.

— Je le suis encore, me rassure Zach, mais ça commence à devenir plus complexe. Il y a de moins en moins d'endroits où me cacher.

— Je viens d'apercevoir deux *snipers* qui surveillent le périmètre. Ça m'a tout l'air qu'on est rendus.

— Tu veux que je m'occupe d'eux ?

— Surtout pas. Bouge pas, je descends.

J'aurais dû apporter de la corde... Eh bien, on fera ça à la Jason Bourne ! En s'agrippant à la corniche, mon avatar arrive à descendre du toit. Suspendue dans le vide d'une seule main, elle saisit la gouttière verticale de l'autre. Lorsque sa prise est ferme, elle laisse la saillie du toit et empoigne fermement le tuyau. En

quelques mouvements précis, Stargrrrl se retrouve sur le plancher des vaches (et je recommence à respirer).

— Reste ici, que je dis à Zach.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Je lui fais un clin d'œil.

J'ouvre l'inventaire de mon avatar et fais défiler les articles. La sphère qui a frappé *Thorondor* le jour où Sam et moi l'avons découvert s'y trouve toujours. Sa surface est maintenant divisée en quarante-huit parties, chacune frappée d'un symbole représentant un nombre premier. Chaque fois que j'utilise l'artéfact, le nombre de parties double, décuplant la longueur du code à entrer. Bientôt, il ne me sera plus possible de l'activer. Dans les jours qui ont suivi le tournoi, j'ai pris soin de me préparer à l'éventualité où j'aurais à me servir de la sphère. J'ai identifié chacun des quinze nombres premiers composant la séquence numérique que j'aurais à entrer.

Zach sursaute en voyant la sphère entrer en action, car mon avatar est maintenant totalement invisible.

— Wow !

— Reste ici, que je lui ordonne en lançant Stargrrrl aux trousses de notre cible.

L'un des effets secondaires de l'artéfact est de provoquer un glissement des couleurs à l'écran. Comme si... Comme si un vent métaphysique emportait une partie de la réalité avec lui. C'est à la fois très cool et vraiment étrange. Ça ferait un bon économiseur d'écran.

William dirige son avatar vers une porte de métal (un accès classique à un club de conspirationnistes). Aucun garde à l'extérieur. L'avatar sort une carte magnétique de sa poche qu'il utilise pour déverrouiller la porte. Invisible, Stargrrrl réussit à se faufiler à l'intérieur du repaire juste avant que celle-ci ne se referme.

De la noirceur.

Je retiens ma respiration de peur que William ne m'entende et ne devine la présence de mon avatar derrière le sien.

Soudain, une série de lumières au plafond illumine le long couloir dans lequel nous nous trouvons. Même ainsi éclairés, les murs de pierre, qui sont recouverts de toiles d'araignées, sont sombres, ils absorbent la lumière comme si celle-ci n'était pas la bienvenue.

Nan. Je rigole. Ça aurait été trop cliché que cet endroit ressemble à un vieux château transylvanien à la Dracula.

Il n'y a aucun garde à l'intérieur non plus. Les Centaures et leurs alliés étaient tellement sûrs qu'on ne découvrirait pas cette « base » qu'ils n'en surveillent même pas l'entrée.

Par mesure de précaution, je laisse l'avatar de William prendre de l'avance. De plus, le fonctionnement de cette sphère centaurienne m'est plutôt obscur, ce qui fait que je n'ai toujours aucune idée de la durée de mon invisibilité.

Arrivé au bout du couloir, l'avatar de William emprunte un ascenseur. Sans que William ne s'en rende compte, Stargrrrl arrive à se glisser à ses côtés avant que les portes ne se referment.

Depuis que je suis invisible, Zach n'arrête pas de me demander de lui faire un rapport, mais à cause de la proximité de ma proie, je ne peux même pas lui dire qu'il me déconcentre. Il ne pourrait pas se la fermer une seconde, lui ? Sans appuyer trop fort sur les touches de mon clavier, je lui écris sur Skype de faire moins de bruit et de me laisser un peu de temps.

L'ascenseur stoppe net et les portes s'ouvrent. Je laisse William descendre le premier. Le tableau indique que nous sommes au troisième sous-sol.

Lorsque William est assez loin, je me mets à marcher derrière lui. Son contact a dû lui remettre un plan détaillé de la base, car il semble savoir exactement où se rendre. Gauche, droite, droite, gauche. Pas une fois, il n'hésite.

Nous croisons plusieurs salles sur notre chemin, dont les portes sont toutes fermées. À en juger par leur aspect, on est à mi-chemin entre le laboratoire ultrasecret et la prison. Si je ne procédais pas à une filature en ce moment, j'en profiterais pour en examiner quelques-unes.

William pénètre enfin dans une salle. Juste comme Stargrrrl glisse un pied dans la porte, je remarque que son camouflage n'est plus opérationnel ! Je

l'immobilise, sa botte empêchant la porte de se refermer tout à fait.

OK. Alors le défi sera de remonter à la surface sans se faire remarquer. C'est jouable. Difficile, mais jouable.

Par l'interstice, je jette un coup d'œil dans la salle où vient d'entrer William. On y retrouve deux androïdes et une troisième silhouette cybernétique, d'un type que je n'ai jamais vu auparavant.

J'avais raison ! Je le savais ! Ça confirme mes suspicions : il y a bel et bien une alliance qui existe entre des joueurs et les Centaures ! Ils se font sûrement récompenser leur trahison à la race humaine en technologie centaaurienne !

L'avatar de William se retourne en direction de la porte. Avant qu'il ne remarque que je suis en train de l'espionner, j'ôte ma botte du chemin et laisse la porte se refermer d'elle-même. La porte claque.

Meeeeerde.

Mais qu'est-ce qui m'a pris ? C'est tellement sûr que quelqu'un va venir vérifier dans le couloir. Il n'y a pas une porte qui se ferme ainsi sans raison !

Des fois, je me décourage moi-même.

Je dirige mon avatar dans la première salle et prends soin de refermer (tout doucement, cette fois) la porte derrière elle, avant que l'avatar de William ou un androïde ne sorte pour inspecter le corridor.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je...

Cette pièce est un laboratoire. Une quantité impressionnante d'équipements électroniques sont éparpillés sur différentes tables de travail. Au fond, un code quelconque défile sur des moniteurs. L'un d'eux affiche des signes vitaux, probablement ceux de la personne étendue sur le ventre sur la civière au milieu de la pièce. Sur la nuque de cette femme, un petit appareil rectangulaire a été fixé.

L'avatar devant moi – il est facile de faire la différence entre joueurs et NPC puisque la voix de ces derniers est incarnée par des acteurs, et ça, ça fait toute la différence – doit être en train de mener une expérience. En tout cas, il a pris la peine de revêtir un sarrau.

— Elle est avec moi, répond Zach, d'une voix assurée.

VakusVakus referme la porte du labo et avance pour inspecter les objets sur les tables. Lorsqu'il saisit un des appareils pour l'examiner, l'autre paraît agacé.

— Vous êtes qui, vous deux ? demande fermement le scientifique.

— Eh bien, pour répondre à ta première question, fait Zach, elle, dit-il en me pointant, est une agente double. Les grands patrons l'ont envoyée en mission spéciale ultrasecrète. T'as pas remarqué son uniforme ?

Sous ma cape, on reconnaît aisément les couleurs caractéristiques des Forces de défense terrestre ainsi que leur écusson. J'avoue que de me promener ainsi dans une base ennemie n'était peut-être pas

la meilleure idée. Dans le feu de l'action, je n'ai pas pensé à changer les vêtements de Stargrrrl. J'étais plus préoccupée par ce qu'allait faire William.

Zach poursuit son histoire :

— Mademoiselle ici présente détient des informations capitales sur les FDT. Bon. Maintenant, tu nous excuseras, mais on est un peu pressés.

VakusVakus se retourne, agrippe Stargrrrl par le bras et se dirige vers la porte.

— Je ne t'ai jamais vu auparavant à ce niveau. Il y a pourtant un accès limité... Je peux voir ton autorisation ? demande le joueur, insistant.

Dans la fenêtre secondaire, Zach plisse les lèvres. Ça va mal finir, tout ça. D'un regard, il me fait comprendre qu'il a la situation bien en main. J'essaie de lui transmettre par télépathie que si on veut pouvoir déguerpir, il va falloir faire ça discrètement.

— Bien sûr ! répond Zach, sur un ton enjoué. Tu risques de ne pas l'aimer, par contre.

— Hein ?

VakusVakus empoigne l'avatar par le cou dans une clé de bras puissante. Un craquement résonne dans la pièce, puis VakusVakus étend le corps inerte au sol.

— Tu vois ? qu'il dit à l'intention du joueur. Je savais bien que tu ne l'aimerais pas.

— Comment as-tu réussi à entrer ? que je demande à Zach.

— Comme toi ! Par la grande porte, dit-il avant de poursuivre en voyant qu'il me manque des détails. J'ai

tordu le cou à un autre avatar et je lui ai piqué sa carte magnétique. Écoute. Faut qu'on y aille, me presse-t-il.

— William s'est fait recruter. Je l'ai vu ! que je lui dis. Il y avait un autre robot avec lui. Un nouveau. J'ai pas bien vu ce...

Zach m'interrompt.

— Laurie, je te crois, mais faut qu'on lève les pattes. Tout de suite. Je suis tombé sur une salle... Les Centaures ne font pas que recruter les avatars. Ils... Ils sont en train de...

— Quoi ?

— La salle que j'ai vue était pleine de personnages, des NPC probablement, précise-t-il. Ils étaient tous alignés l'un à côté de l'autre. Mais... ils avaient quelque chose de bizarre dans le regard. Ils étaient comme tous dans les vapes. Personne ne me voyait. Et ils avaient tous ce bidule fixé à leur nuque. Je pense que cet appareil sert à en faire des drones. Laurianne, les Centaures sont en train de tourner les humains contre eux-mêmes !

Chapitre 4-13

L'examen de maths aura lieu cet après-midi. Je n'ai pas étudié. Je vais couler, c'est certain. Pire : je vais avoir zéro.

C'est pas possible ! Je n'ai jamais coulé un examen de maths de ma vie. Jamais !

Sarah-Jade a convaincu monsieur Savard de modifier les questions à la dernière minute. Comment je le sais ? Parce que c'est lui qui me l'a dit. Il m'a aussi dit que tout le monde dans la classe aura droit à un document avec les réponses, sauf moi. Pourquoi ? Parce que Sarah-Jade en a décidé ainsi.

Son plan machiavélique, c'était ça. Elle a bien préparé son coup. Elle a fait les beaux yeux au prof et il a cédé. Les chances que je me plante sont grandes et elle sera là pour rire de moi, pour m'humilier devant toute l'école.

OK. Relaxe, Laurie. Tu es bollée en maths. Tu t'en es toujours bien sortie jusqu'ici. Pas vrai ? Il n'y a pas de raison pour que ça change aujourd'hui.

Je prends une longue inspiration et me calme.

Si seulement j'arrivais à trouver un cubicule de libre ! Isolée, je pourrais me concentrer un peu et relire mes notes. J'avance entre les rangées de livres. La lumière des néons de la bibliothèque vacille. Des dizaines de portes de cubicules sont alignées les unes

après les autres, mais chacune est verrouillée. Les petits locaux sont plongés dans le noir. L'un d'eux est rempli d'eau et ressemble à un aquarium, ce qui ne paraît pas déranger outre mesure les élèves qui s'y trouvent.

Il doit y en avoir un de libre ! Je ne peux pas croire...

Je cours jusqu'au dernier et ouvre la porte en trombe. Une odeur infecte me saute au nez. Assis à la table, un zombie relève la tête.

Mon cœur s'emballe. Comment est-ce possible ? Je pensais que nous les avions éradiqués jusqu'au dernier. Manifestement, j'avais tort.

D'un grognement, le zombie m'ordonne de faire moins de bruit avant de replonger dans sa lecture.

C'est moi qui devrais être en train d'étudier, mais je crains que, si j'ouvre la bouche, il décide de s'attaquer à moi. Alors je fais un pas en arrière et lui laisse le cubicule pour qu'il étudie.

Sam saurait quoi faire. Il faut que je lui envoie un texto. Lorsque j'appuie sur ENVOYER, mon écran clignote. La caméra du cell de Sam est allumée. Je peux le voir qui tente de lire mon message, mais quelqu'un le retient. L'angle de la caméra change. Daphnée apparaît. Elle lui tire le bras, l'empêche de me répondre. Il résiste un peu, puis cède et l'embrasse.

— Hééééé ooooooh ! que je crie à l'appareil, mais Sam ne m'entend pas.

Stupide technologie qui ne fonctionne jamais quand on en a besoin ! Quelques coups sur mon téléphone n'y changent rien.

Sam n'est pas si loin, je peux probablement le rejoindre pour qu'il m'aide à éliminer le zed avant qu'il ne contamine quelqu'un. Je marche vers lui.

Dehors, il fait chaud. Anormalement chaud pour l'hiver. L'humidité est pesante, difficile à supporter, surtout avec ce kangourou. La sueur me coule dans le dos... sur la poitrine. Mes jeans me collent à la peau et m'entravent dans mes mouvements.

La ville est derrière moi. Je traverse de grandes étendues vertes. Les couleurs sont si riches que c'est évident que tout ça a été photoshoppé. Impossible que ça existe pour vrai. La réalité est beaucoup plus terne.

Les rayons du soleil me caressent le visage, la sensation est si douce que je voudrais qu'ils m'enveloppent comme une couverture. Je n'en peux plus, je retire mon kangourou et me retrouve en nuisette, ce qui est surprenant, mais ne m'étonne pas. Je me sens... exposée. Presque nue. J'ai peur que quelqu'un me voie (dés)habillée ainsi.

À chaque pas, l'herbe me caresse les jambes, me chatouille, m'arrache un rire. J'en oublie mon habillement. J'ai le cœur qui bat à espérer je ne sais quoi. Une drôle de sensation naît au creux de mon ventre, inonde mon corps, se propage jusqu'au bout de mes doigts.

Je cours, escalade un roc massif qui se dresse sur la route – il doit bien faire cinq mètres de hauteur. La pierre me brûle le bout des doigts, les orteils. Mes gestes sont vifs et adroits. À son sommet, je m'assois pour me

laisser glisser jusqu'au sol. Le roc brûlant me chauffe les fesses. Même si je sais que je suis seule ici, je replace ma nuisette.

Je me sens bien. Nerveuse. Excitée. Impatiente. Il y a une fièvre en moi que j'ignorais.

Le soleil couchant jette des rayons rosâtres et orange sur les nuages, m'aveugle en créant un contre-jour qui m'empêche de distinguer ce qui se trouve devant moi. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a un lac infini et qu'entre lui et moi se tient quelqu'un. Quelqu'un qui m'attend.

Avec cette lumière qui m'aveugle, il m'est impossible de discerner les traits de cette personne. Alors je hume son odeur... Ce parfum m'enivre, m'attire.

Je m'approche.

Il y a une tension dans l'air.

Dans le ciel, les nuages s'ouvrent.

Zach se retourne, m'observe tendrement et pose une main sur ma joue. Je sens... Je sens... C'est comme si une série de micro-décharges électriques passaient entre son corps et le mien. Je ne peux pas imaginer qu'il retire sa main. Je prends une inspiration profonde et le pousse dans l'eau avant de sauter le rejoindre.

Mon réveil sonne. Il produit vraiment le bruit le plus horrible de tout le spectre sonore. J'étire la main et lui assène un bon coup de poing. Quelque part sur la planète, une dictature utilise ce même son pour torturer les opposants au régime.

Je replonge sous mes couvertures, serrant fermement mon oreiller entre mes cuisses, honteuse de ce que mon cerveau me fait ressentir.

Zach. Vraiment ?

Chapitre 4-14

— Des zombies ! s'exclame Margot.

— Pas des zombies, des drones ! que je réponds.

— C'est pas un peu la même chose ? réplique-t-elle.

— Mais pas du tout ! s'insurge Charlotte.

C'est le genre de conversation typique qu'on tient à La Grotte les vendredis soir. Ben... Pas juste les vendredis... ni qu'à La Grotte. Mais disons que le milieu et le moment sont propices à ce type de discussion.

En plus des piliers du magasin (nous), de quelques clients qui bouquinent dans les revues et les nouveaux arrivages de *comics*, de quelques gamers qui s'affrontent dans la salle de jeux, il y a Zoé Ducharme, qui est accoudée au comptoir-caisse et jase avec Guillaume. Ça doit bien faire dix minutes qu'elle a réglé sa facture.

— Des morts qui reviennent à la vie mais qui n'ont plus leur raison ou des vivants qui ont perdu leur libre arbitre, pour moi, c'est du pareil au même, dit Margot en repoussant une mèche de cheveux. On joue dans les mêmes concepts, non ?

— Ben non ! Avec les drones, on est dans l'apocalypse-robot. Les zombies, c'est la peur d'une épidémie. Les deux sujets sont très modernes, je te l'accorde, mais complètement différents, précise Elliot.

Quand nous avons compris ce que planifiaient les Centaures, nous avons pris, Zach et moi, quelques exemplaires de l'appareil de contrôle qui se trouvaient dans le labo et avons quitté les lieux avant une nouvelle rencontre importune. Heureusement, les dieux des jeux vidéo étaient avec nous et nous sommes parvenus à nous enfuir avant que quiconque (d'autre) ne se rende compte de notre passage.

Une chose est sûre, cependant : ils savent que nous savons. Et comme nous savons qu'ils savent que nous savons, cela pourrait avoir des conséquences à court terme sur leurs stratégies de combat.

Après être revenue à la Montagne (je n'aurais tellement pas dû renvoyer *Thorondor*, j'ai perdu un temps fou à communiquer avec des contacts pour me trouver un transport !), j'ai remis les appareils aux hauts gradés des Forces de défense terrestre et j'ai publié un rapport sur le babillard de la communauté. Ainsi, la nouvelle va se répandre comme un feu de brousse. Tous les joueurs seront bientôt au courant du plan des Centaures pour « convertir » les NPC. Les FDT auront sûrement de nouvelles missions pour les joueurs, comme une protection renforcée des populations civiles. Peut-être même que Zach et moi recevrons des invitations pour des missions spéciales exclusives...

Charlotte intervient :

— Vous saviez qu'à la base, un zombie, c'était un mort qui avait été réanimé par un prêtre vaudou, nous informe-t-elle.

— De la nécromancie ! Cooooool ! fait Elliot.

— Genre. C'est pas mal une légende, mais il y a un fond de vrai à ça.

Pourquoi ne suis-je pas surprise qu'elle en sache autant sur l'histoire des zombies ?

— C'est juste des histoires pour faire peur, dit Margot.

— Non, non. Si tu faisais trop de conneries, tu pouvais te faire zombifier.

— Où ça ? demande Elliot.

— À Haïti ! Suis un peu, Elliot !

— Tu l'avais pas dit, qu'il fait.

Margot soupire discrètement, sort son carnet de dessin de son sac et continue de travailler sur un croquis.

— En gros, on empoisonnait les gens pour faire croire qu'ils étaient morts et la victime était enterrée. Après, on les sortait de leur tombe et on leur faisait boire un poison hypnotique. Une affaire qui bousille les neurones sans tout à fait tuer la personne. Le « zombie » était alors réceptif à des ordres simples, il pouvait encore accomplir certaines tâches. On l'emmenait ensuite dans une autre partie de l'île. Comme tout le monde croyait qu'il était mort, personne ne le cherchait. Zombies pour emporter ! conclut-elle.

Urgh. Rien que d'y penser, ça me donne des frissons dans le dos. Comment se sent-on dans un corps qui a perdu la majeure partie de ses facultés mentales ? Est-ce qu'une partie consciente de la victime savait ce qui lui arrivait ?

— Je suis un peu tannée des zombies, laisse tomber Margot. Je sais que vous tripez sur ça, mais personnellement, je trouve ça *full* dégueu. Pis y'en a maintenant partout ! Même les jeux où il n'est pas supposé y en avoir, ben ils font des niveaux spéciaux avec des foutus zombies ! *Come on !* Trouvez une idée originale !

Elliot saute sur la perche tendue par Margot :

— Justement, des drones, c'est original ! dit-il. Et de toute façon, avec l'émergence imminente de l'intelligence artificielle, tout le monde sait que c'est de l'apocalypse-robot qu'il faut avoir peur, pas des zombies !

Le sérieux d'Elliot nous fait glousser. Margot, qui prenait à ce même moment une gorgée de sa boisson énergisante, s'étouffe en riant. Du Red Bull lui sort par le nez, ce qui est à la fois très drôle et super dégueulasse.

— C'est pas une blague ! Elon Musk l'a dit. Et l'autre aussi.

— Neil deGrasse Tyson ? propose Margot.

— Non. Le scientifique en fauteuil roulant. Vous savez, celui du film. Ben, le vrai. Voyons, j'ai un blanc... Ce-lui-qui-par-le-com-me-ça, ajoute-t-il en faisant une

très mauvaise imitation de la voix artificielle mais ô combien caractéristique de l'homme en question.

— Stephen Hawking, que je dis en fournissant la réponse.

— Oui ! Lui ! Hawking et Musk ont tous deux affirmé que c'est de Skynet qu'il faut se méfier. L'humanité ne devrait pas chercher à développer une intelligence artificielle complète, parce que l'être humain a une évolution trop lente. On ne pourrait pas rivaliser avec elle. La technologie évolue si rapidement ! Dans quelques années, on pourrait avoir des simulations parfaites où on ne pourrait plus faire la différence entre la réalité et cette simulation.

Le prototype sur lequel travaille Zoé Ducharme me revient en tête. N'eût été du casque et des gants tactiles, les images de synthèse se mariaient exceptionnellement bien à l'environnement. Peut-être qu'en le sachant, j'aurais été plus apte à faire la différence, mais je comprends où cherche à en venir Elliot.

— Et si l'interface était directement branchée à notre cerveau... dit-il en laissant sa phrase en suspens.

Ouais. Une entité malveillante pourrait facilement prendre le contrôle de la population connectée en lui faisant croire que la simulation est la réalité.

On croirait à un scénario de film de science-fiction... Quoique ça ne serait pas la première fois que la réalité aurait été prédite par une œuvre artistique. Souvent pour le mieux, parfois pour le pire.

Papa n'arrête pas de me répéter que je triperais à lire 1984.

Bon, c'est décidé. Pendant les vacances, je m'y mets.

— Déjà qu'on est dépendant de la technologie. Regardez ce qui est arrivé en fin de semaine avec la panne d'internet ! conclut-il pour marquer son point.

Ma salive passe dans le mauvais tuyau. C'est à mon tour de m'étouffer. Je tousse plusieurs fois et réussis à reprendre mon souffle, les yeux pleins d'eau.

— Quand même ! fait Margot, peu convaincue.

Peu convaincue par l'argumentaire de nos deux amis, devrais-je préciser, pas par ma quinte de toux.

— En tout cas, moi, que je dis avant de me racler la gorge une dernière fois, il y a toujours des zombies quand je fais un cauchemar.

Comme je laisse ma phrase en suspens, ça n'en prend pas bien plus pour exciter la curiosité d'Elliot, qui me demande des précisions.

— Vous allez trouver ça con, mais j'ai rêvé que Sarah-Jade avait persuadé monsieur Savard de changer les questions de l'examen à la dernière minute. Et tout le monde avait eu droit à une feuille avec les réponses... à part moi !

— Ha ! ha ! ha !

La honte. Cette chipie de Sarah-Jade s'en prend à moi jusque dans mon inconscient. Naturellement, je ne leur raconte pas la fin de mon rêve. Je ne peux

toujours pas croire que j'ai fait ce rêve. Je veux dire... Zach ? Quand j'y repense, juste ewwww !

Il y a clairement un bogue dans mes neurones.

Pendant une fraction de seconde, l'image de Zach et moi sur le bord de l'eau me revient en tête.

Brrrr...

OK. Mettons les choses au clair : il y a zéro chance (avec pas de s) que j'aie développé des sentiments pour Zach. Ce serait juste trop malade mental. Ce n'est que mon stupide cerveau qui m'a joué un tour, bon. Alors qu'il se défragmentait pendant mon sommeil, il est tombé sur un secteur corrompu. Voilà tout.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me demande Charlotte en me fixant. Tu as un drôle d'air.

— Non, rien, que je dis, un sourire en coin.

Nope. Jamais dans cent ans, que ce soit sous la torture ou en présence de mon avocat, juste non : jamais je ne vais raconter ça, à personne. C'est entre moi et mon surmoi.

Je ne sais pas trop comment on fait notre compte, mais notre conversation dérive des rêves de Charlotte où elle faisait des exposés toute nue devant la classe à une évaluation (plutôt sérieuse) de nos chances de survie en cas d'apocalypse, sans distinction du type.

En cas de pandémie, je sais déjà trop bien où je me situe et mon avenir est loin d'être glorieux. En général, je dirais que les filles sont assez réalistes dans leur évaluation, alors qu'Elliot croit qu'il s'en sortirait plutôt bien. C'était prévisible. J'en avais déjà parlé avec

Sam, Nico et compagnie et il n'y a pas un gars qui croit qu'il se retrouverait parmi les premières victimes. Ils sont tous confiants dans leurs chances de survie alors que pas un ne sait faire un nœud digne de ce nom ou faire un feu sans allumettes.

— Je donne pas cher de ta peau non plus.

— Et pourquoi donc ? me demande-t-il.

— À cause de tes broches.

— Qu'est-ce qu'elles ont, mes broches ?

— Tu pourras pas les garder éternellement. Déjà que tu trouves ça sensible, un jour où l'autre, elles vont en venir à te gêner à un point où tu seras incapable de t'alimenter. Là, pendant que tout le monde tente de sauver sa peau, de se trouver un abri, de s'approvisionner en eau et en vivres et de se défendre contre les tribus de barbares qui vont avoir émergé, toi, tu vas devoir te trouver un orthodontiste qui aura miraculeusement survécu pour qu'il t'enlève tes broches !

Elliot m'observe, perplexe. Je poursuis.

— C'est même pas garanti que, si tu en trouves un, il va avoir l'équipement pour te les retirer.

— J'avais pas pensé à ça. Ouais, mais mettons que je me rende à son bureau pour les enlever moi-même.

— C'est quoi le produit qui sert à dissoudre la colle sur les dents ? que je lui lance du tac au tac.

Charlotte et Margot s'esclaffent.

— C'est pas drôle, les filles, s'offusque Elliot, mais nous continuons de rire. C'est vraiment pas drôle.

L'instant d'un clin d'œil, Zoé passe à notre table pour nous saluer. La seconde d'après, elle est partie. Un effluve de son parfum traîne derrière elle. Lavande, comme la couleur de ses cheveux.

Les clients de La Grotte étant plutôt en mode flânerie, Guillaume en profite pour se tirer une bûche à notre table.

— De quoi vous parliez ? nous demande-t-il.

— De zombies, répond Margot.

— De broches, ajoute Charlotte.

— De Charlotte qui fait ses exposés oraux toute nue devant la classe, dit Elliot en lui faisant un clin d'œil.

Pendant un moment, personne ne dit rien. Puis on éclate de rire. Sauf pour Guillaume, qui est trop abasourdi.

— Laissez faire. Je ne veux pas savoir, dit-il en inclinant sa chaise.

Se croisant les mains derrière la tête, Guillaume paraît réfléchir.

— Finalement... Zoé est revenue prendre son café ? que je lui demande innocemment.

— Hein ? Non, en fait, elle est passée prendre les pièces qu'elle m'avait commandées.

Wow.

C'est surprenant que l'humanité soit parvenue jusqu'au ^{xxi}e siècle malgré le fait qu'il y ait définitivement quelque chose qui cloche avec les chromosomes Y : une espèce de mutation qui rend

les hommes aveugles (très, très sélectivement). C'est grave ! En voyant Guillaume, je doute de la survie de notre espèce à moyen terme ! Comment se fait-il que les gars, peu importe leur âge apparemment, soient incapables de relever les signes qu'on leur envoie ?

— Han han... que je fais.

— Quoi ?

— Ben... fait Charlotte. Est-ce qu'elle vient souvent à La Grotte ?

— Des fois, pourquoi ?

— Elle est restée longtemps, je trouve, commente Margot.

— Ah oui ? Je sais pas, je n'ai pas remarqué, répond celui-ci.

Je lève les yeux au ciel. Pauvre Guillaume ! J'échange un regard avec Margot et Charlotte, tandis qu'Elliot se ronge les ongles.

— On lui dit ? que je demande aux filles, qui acquiescent aussitôt.

— On lui dit quoi ? demande Elliot.

Décidément !

— Tu sais, commence Charlotte, qu'elle aurait très bien pu se faire livrer tout ça directement chez elle. Il y a PROBABLEMENT un magasin d'électronique BEAUCOUP plus près de son appartement.

— Ben là ! On a parlé d'optimisation de son OS et de transfert de...

— Han han... que je le coupe. Passionnant, que j'ajoute sur un ton doucereux.

J'ose croire que nous avons assez souligné tous les indices pour lui. Si avec ça Guillaume ne comprend pas ce qu'on essaie de lui faire deviner...

— Elle s'est parfumée ! laisse tomber Elliot, qui commence enfin à comprendre.

Guillaume nous fixe tour à tour. Il se lève de sa chaise, fait deux pas vers le comptoir, puis se retourne vers nous, la bouche entrouverte.

— Vous pensez que... Ben non ! Je...

S'il avait reçu un piano sur la tête, il aurait eu à peu près la même réaction.

Chapitre 4-15

— As-tu mangé ? me demande mon père après m'avoir saluée.

L'entrée de l'appartement est encombrée de bottes et de souliers. Je lance les miennes au fond du garde-robe et suspends mon manteau sur le dernier cintre libre.

— Oui, on s'est commandé de la pizza avec Guillaume, à La Grotte.

— OK. Je voulais savoir si j'ajoutais plus d'ails de poulet.

— Je vais peut-être vous en voler une ou deux... J'ai ma course demain, que j'ajoute comme excuse.

Papa observe sa plaque remplie d'ails, puis me fixe. Il pince les lèvres et sort une seconde plaque à cuisson sur laquelle il vide quelques ailes de plus.

J'ai beau avoir une réputation qui me précède – et qui, je l'avoue, est grandement justifiée –, je crois qu'il surestime les capacités de mon estomac. Mais bon. Qui sait si je n'aurai pas une petite fringale dans trente minutes ?

Mon père a invité quelques amis pour une soirée de poker : il y a Dominic, Matthieu, Michel, François et Yan, bien sûr. Sa gang habituelle. Comme ça fait une éternité que j'ai vu la plupart d'entre eux, j'ai droit à un barrage de questions à propos de ma nouvelle

école, de mes activités, de Sam, et bien sûr, du tournoi à Séoul.

Ça faisait longtemps que papa n'avait pas organisé de partie. Ça fait du bien de le voir reprendre ses activités. Assis à la table avec ses amis, il boit un verre, rit des blagues de Yan et de Matthieu qui se relancent et cherchent à savoir qui saura conter l'histoire la plus vulgaire. Les hommes rient, hésitant entre l'amusement et la honte.

Mon père a l'air heureux.

Je souris.

— Hé, Laurie ! Je vais rencontrer Guillaume demain. Il va commencer à m'expliquer les règles de son royaume. Il sonnait un peu nerveux au téléphone.

Tu m'en diras tant !

— Sois gentil avec lui, OK ?

— Parole de scout, fait Yan en jetant ses cartes et en posant une main sur son cœur.

Quelques minutes plus tard, comme c'est son tour de distribuer les cartes, il en profite pour me demander d'aller lui chercher une bière.

— T'es sûr que c'est une bonne idée ? que je lui réponds. C'est toi qui es *low stack*, à ce que je vois, en indiquant son unique pile de jetons.

— C'est ma stratégie, se défend-il, comme s'il nous révélait un secret.

— Ta stratégie... c'est de perdre ? Ha ! que je lui lance, ce qui fait bien rire ses copains.

— Sache, Laurie, que je suis en train de leur donner une fausse image de mon jeu. Regarde-moi bien aller. À la fin de la soirée, je vais tous les torcher !

— Le pire, c'est que c'est probablement ça qui va arriver, dit mon père.

— Il mise sur notre fatigue... Il va nous avoir à l'usure, comme toujours, dit Dominic.

— ... ou sur le fait que vous le prenez en pitié, que je rajoute.

— *Ouch !* fait Yan.

Ha ! C'est de bonne guerre. Au nombre de fois où c'est moi qui ai subi ses commentaires, je peux bien lui rendre la monnaie de sa pièce de temps à autre.

En fin de compte, et après avoir perdu tous ses jetons dans un bluff qui s'est retourné contre lui, Yan se lève et rapporte des consommations à chacun des joueurs.

— Veux-tu jouer un peu ? me demande Yan lorsque mon père se lève pour sortir les ailes du four et préparer les assiettes.

— Ça vous va si elle me remplace cinq minutes ? ajoute celui-ci à l'intention de ses amis.

— Tu te souviens des règles ? me demande Matthieu.

— Un peu... C'est quoi l'atout ? que je dis avec un clin d'œil.

Comme c'est le cas avec quatre-vingt-dix-neuf pour cent des amateurs, c'est une partie de Texas Hold'em qui se joue. C'est beaucoup plus excitant que du *stud* à

cinq cartes, parce qu'une partie du jeu est dévoilée, et les règles sont vraiment faciles à apprendre. Chaque joueur a deux cartes cachées en main et doit composer la meilleure combinaison possible avec l'aide des cinq autres cartes communes qui seront révélées sur la table. Et au travers, il y a toute une série de mises possibles.

Les règles du poker sont plus simples que celles des échecs ou du go (un équivalent japonais des échecs, mais offrant encore plus de possibilités). J'aime bien l'aspect mathématique du jeu : on peut calculer nos chances de remporter une main selon les cartes que l'on détient et les probabilités que celles dont on a besoin pour battre les autres joueurs soient tirées.

Yan ne joue pas en tenant compte des maths. Comme il dit, il joue « à l'image ». Pour lui, le poker est une guerre psychologique : « Je vais gagner parce que tu crois que j'ai une main qui te bat. » C'est une tout autre stratégie.

J'ai joué sur internet un peu, mais jamais avec de l'argent ; ici, il n'y a qu'une petite somme en jeu, je ne suis pas stressée : on ne se retrouvera pas à la rue si je perds une main.

— Ahhhh ! crie mon père.

Papa laisse tomber une plaque sur le four. Il jongle avec un torchon enflammé, qu'il lance dans l'évier. Un jet d'eau a raison de l'incendie.

— *Man*, tu nous déconcentres, lui dit Yan, pincésans-rire.

— Désolé ! s'excuse mon père.

— Comment... ? commence quelqu'un.

La question sous-entendue, c'est « comment a-t-il fait pour mettre le feu au linge à vaisselle ? » mais en fait, on devrait se demander « comment se fait-il qu'on ne l'ait pas vu venir ? »

— La serviette a touché aux éléments... dit-il en balayant la fumée de ses mains.

Mes deux premières cartes sont de vrais rebuts, mais j'ajoute des jetons pour suivre la mise de base, juste pour aller voir le *flop*... et me construire une image, comme dirait Yan. Je sais que mon jeune âge et mon inexpérience seront vus par mes adversaires comme des handicaps. Mais je compte bien miser là-dessus (pou-doum poum pssst !) pour les surprendre.

Mon père me laisse jouer. Après tout, quelques mains seront nécessaires pour voir comment réagissent les joueurs. Je me couche plusieurs fois, mais arrive aussi à prendre le contrôle de quelques petits pots avec des mains de force moyenne. Je me fais un devoir d'ouvrir mes mains gagnantes, pas pour confirmer ma victoire, mais pour ancrer l'idée que je ne *bluffe* pas dans la psyché de mes adversaires.

Jusqu'à maintenant, j'ai joué de façon plutôt conservatrice, ne risquant pas inutilement l'argent de mon père. Je sens que le moment est venu de faire un *move*. Avant même de recevoir mes cartes, je décide et convaincs mon esprit que j'ai un as et un roi (en réalité, j'ai un valet de trèfle et un 2 de cœur).

En me voyant tripler la mise, les joueurs me taquinaient un peu.

— Wôô ! Elle s'énervé, la Laurianne !

Je hausse les épaules, comme si, vu la force de mes cartes, je n'avais pas vraiment le choix.

François se couche, Yan suit, Matthieu, ne souhaitant pas laisser filer sa mise à l'aveugle, suit aussi, tandis que Dominic et Michel ragent devant ma relance, mais en viennent chacun à jeter leurs cartes.

Les trois premières cartes tombent sur la table : un 7 de cœur, un 10 de trèfle et un 2 de carreau. Le genre de *flop* où personne n'aura amélioré sa main (probablement). Je place Yan sur une paire cachée, peut-être des dames. Il a été rapide à ajouter son argent dans le pot. Quant à Matthieu... hum, probablement des cartes de la même couleur, comme valet-dame ou dame-roi.

Yan tape sur la table trois fois, passant la parole à Matthieu, qui l'imité.

À mon tour, je saisis quelques jetons, les manipule et donne l'impression de réfléchir au montant que je vais miser. Je n'ai pas l'intention de mettre un sou de plus ici. Ce n'est que pour leur faire croire que je pourrais relancer. Je tape enfin moi aussi.

L'as de pique sort. Voilà la carte que je souhaitais voir. Pas qu'il change quoi que ce soit à la force de ma main. Théoriquement, je perds, mais depuis le début, j'essaie de faire croire que j'ai un as, alors je me

redresse sur ma chaise et souris, affichant une image de confiance.

— Deux dollars, dit Yan en défi, ce qui est suffisant pour que Matthieu se couche.

Il n'y a plus que Yan et moi.

Avec assurance, je le regarde droit dans les yeux et annonce :

— J'en rajoute six.

Yan pince les lèvres, conscient qu'il vient probablement d'échapper la main, mais il suit quand même. C'est moi qui suis nerveuse. Je pensais bien remporter le pot à ce stade-ci. Ce n'est sûrement pas le 3 sur la rivière qui viendra l'aider !

Puisque Yan ne mise pas, j'en profite pour le faire à sa place. J'avance avec conviction douze dollars, soit à peu près deux tiers de ce qui se trouve devant nous. Un montant assez important pour lui faire penser que je suis sérieuse, mais pas trop pour qu'il soit tenté de suivre. En bref, ça a l'air juste assez louche pour qu'il croie que je lui tends un piège.

— C'est clair que tu as frappé ton as, dit-il en abandonnant sa main. Bravo ! Si t'avais misé un peu moins tantôt, t'aurais pu aller me chercher ben plus...

— Je pense que j'ai bien joué, que je réponds en montrant mon *bluff*.

— Ouah ! Wow ! Cassé, le Yan ! s'exclament les autres. En tout cas, c'est sûrement pas ton père qui t'a appris ça, c'est tellement pas son genre de coup ! Ha ha ha !

Je choisis de me lever et de laisser papa reprendre sa place à la table. C'est toujours bon pour la fierté que de quitter sur un *high*. Surtout après avoir *bluffé* Yan. De plus, avec la compétition des Faucons demain, le matin va venir vite. Faut que je me repose et que je dorme.

J'embrasse mon père, qui va probablement se coucher aux petites heures du matin, et j'emporte une assiette complète d'ailes de poulet (ainsi qu'une montagne d'essuie-tout) dans ma chambre en guise de récompense pour services rendus à la famille.

Chapitre 4-16

Je laisse tomber mon sac de sport devant la table d'inscription plus que je ne le dépose par terre. Enfin libérée ! La courroie commençait sérieusement à m'écraser l'épaule.

Côté vêtement, j'ai peut-être un peu exagéré. J'étais si nerveuse que j'en ai beaucoup trop apporté : des shorts, des brassières, des camisoles, des bas, des manchons de compression, des souliers... J'insiste sur la marque du pluriel.

Il faut dire que je ne cours pratiquement jamais à l'intérieur. Je préfère avaler de l'asphalte. Occasionnellement du gravier. Parfois des mouches. Le moins possible. Je ne sais pas à quoi m'attendre quant à la surface, alors j'ai glissé deux paires de chaussures dans mon sac.

Hum.

Ouais.

En fait, pour être tout à fait honnête, je devrais préciser que j'en tiens une troisième dans mes mains.

Je sais !

Bon.

De toute façon, je suis rendue. Alors, aussi bien tester ce qui réagit le mieux sur une surface synthétique. La prochaine fois, j'en apporterai un peu moins.

— Bonjour, madame. C'est ici que je m'inscris ?

Ma question est un peu idiote, je sais, puisqu'un grand carton où il est écrit « table d'inscription » a été collé devant elle. C'est juste pour briser la glace.

La dame derrière la table lève les yeux de ses notes. Elle porte la quarantaine et de petites lunettes au bout de son nez. C'est clair que c'est une *hockey mom*... mais d'athlétisme. Elle doit avoir une fille qui court aujourd'hui.

La femme me détaille de haut en bas. Ça me fait sentir affreusement petite, alors je lui fais un petit salut de la main.

— Tu as quel âge, ma grande ? me demande-t-elle sur un ton doucereux.

— Quatorze.

Je me retiens d'ajouter « presque quinze ».

— Je suis vraiment désolée, ma grande. Il y a dû avoir un malentendu. C'est une compétition pour les filles du cégep et de l'université, précise-t-elle en épelant pratiquement les mots. Si tu continues de travailler fort, tu vas peut-être pouvoir revenir dans trois ans, ajoute-t-elle comme si elle parlait à un enfant. D'accord ? Maintenant, va vite retrouver tes parents.

Aussitôt après avoir m'avoir congédiée, la femme replonge le nez dans ses notes.

Je suis... disons... étonnée... par la manière dont elle m'a répondu. Un peu *flabbergastée*, même. C'est plutôt insultant, je trouve. Sans avoir fait un pas, je

lâche un petit « hem » pour lui signifier que je suis toujours là.

Pas de réaction.

— Excusez-moi ! que j'insiste.

— S'il te plaît, petite, j'ai beaucoup de travail, dit-elle en espérant que je disparaisse.

Petite, petite... pas tant que ça !

Je lui propose mon plus beau sourire (un peu forcé, quand même).

— C'est que... on m'a invitée. Mon nom devrait être sur votre liste. Laurianne Barbeau. L-a-u-r-i-a-n-n-e, que j'épelle en imitant le ton qu'elle m'a servi plus tôt.

Aussi parce qu'il y a au moins dix-huit façons d'écrire mon prénom.

La femme soupire. Elle doit penser qu'on m'a fait une blague ou simplement que je suis en train de la niaiser, elle. Elle rajuste ses lunettes et m'offre un sourire tout aussi forcé que le mien. Puis elle prend ladite liste et entreprend de la parcourir. Elle passe chacun des noms en revue et s'arrête. Elle me regarde, pince les lèvres et sourit à nouveau.

Je crois. Qu'elle vient. De voir. Mon nom. Sur sa. Liste.

En se rendant compte de sa méprise, son expression change – ô si subtilement. Sans m'offrir d'excuses, la dame me fait un grand sourire et me remet un dossard ainsi qu'une bouteille sportive identifiée au logo des Faucons, le club de course qui organise l'événement, et m'indique où sont les vestiaires. Elle

s'empresse ensuite de répondre à une autre coureuse qui se présente à la table.

Je suis fébrile. Ça fait longtemps que je n'ai pas participé à une compétition et celle-ci sera sans aucun doute la plus difficile, celle où le défi à relever sera le plus grand. Le bout de mes doigts est gelé et je n'arrive pas à déterminer si c'est à cause du froid ou de la nervosité.

En tirant sur la porte du vestiaire, j'essaie d'entrer dans ma bulle, de me concentrer sur ce que je dois faire pour bien me préparer, plutôt que sur les courses qui s'en viennent.

J'entends la porte d'un casier claquer violemment deux fois et une fille jurer. Soit elle vient de se faire larguer par texto, soit elle a oublié quelque chose en préparant son sac ce matin, genre ses souliers, que je me dis. Paraît qu'on fait tous l'erreur une fois.

Au bout de la rangée, il y a un petit attroupement. Quelques filles ont l'air de compatir. D'autres rient sournoisement de la situation.

Je jette moi aussi un coup d'œil et vois la fille qui jette ses vêtements au sol. Je la reconnais.

— Sarah-Jade ?

— QUOI ? hurle-t-elle. Argh ! Pas toi...

Je me faufile au travers des filles pour la rejoindre et lui demande ce qui est arrivé.

— Pendant que j'étais à la toilette, il y a quelqu'un qui a versé du Gatorade dans mon sac. Mon linge est plein de foutu Gatorade ! C'est dégueulasse !

Exaspérée, Sarah-Jade replace maladroitement une mèche de cheveux du revers de la main. Elle est au bord des larmes.

C'est vraiment chien. Ça sent l'orange chimique aux quatre coins du vestiaire. Sarah-Jade pourrait tordre sa camisole et remplir un verre, tant ses vêtements sont imbibés.

— As-tu un autre kit ?

— Oui, mais il est aussi mouillé, répond-elle en le sortant du sac.

Découragée, elle se laisse tomber lourdement sur le banc au milieu de la rangée de casiers. Après avoir pris une grande inspiration, elle se recompose et relève la tête bien haut.

— Je sais pas qui a fait ça, mais laisse-moi te dire qu'elle va me le payer.

La connaissant, je peux affirmer que sa vengeance sera terrible.

Entre-temps, ce n'est pas la vengeance qui va l'habiller. Elle ne peut quand même pas courir dans des vêtements collants à saveur d'orange.

— Sarah-Jade...

— Quoi ? dit-elle sèchement.

— On a pas mal la même taille. Je peux te passer un de mes kits, si tu veux, que je lui propose. J'en ai apporté deux... euh, trois dans mon sac.

— Oh...

Mon offre la surprend.

Mon offre me surprend aussi.

Honnêtement, je ne sais pas pourquoi je suis gentille avec elle, mais je sais par contre qu'elle ne mérite pas ce qu'on lui a fait subir. Ce n'est pas étonnant qu'elle ait aussi été invitée à cette compétition, elle a du talent.

Il y a probablement un gène de la solidarité féminine qui vient de s'activer en moi et qui me dit qu'on doit se tenir les coudes. Surtout qu'à quatorze ans, nous sommes sûrement les deux plus jeunes de la compétition.

— Merci... Hum... C'est vraiment gentil de ta part. T'étais pas obligée.

Je sais.

Ma vie est de plus en plus bizarre. Après nous être changées, Sarah-Jade et moi pénétrons au cœur du complexe sportif où se tiendra la compétition. Nous restons à côté l'une de l'autre – peut-être parce que c'est rassurant de voir un visage familier, même si elle est loin (très loin) d'être mon premier choix, parmi toutes les coureuses. On ne se parle pas, mais en nous tenant ensemble, nous sommes moins vulnérables.

C'est l'instinct de survie, je suppose.

Le centre est bondé de coureurs, filles et gars, qui attendent de prendre part à leur épreuve, de juges, d'entraîneurs, de membres de l'équipe médicale, de bénévoles. Des filles plus vieilles nous observent, se demandent ce que nous faisons ici, mais la plupart nous ignorent.

Des couteaux dans les yeux, Sarah-Jade balaie la foule, essayant de deviner qui est la coupable.

— Oublie ce qui est arrivé. Si tu veux vraiment te venger, concentre-toi pour la battre sur la piste. Ça, ça va vraiment l'écœurer.

— T'as raison, me dit-elle en amorçant son réchauffement.

Après un moment, Martin Bouchard, le père de Magalie (la fille dont je n'ai aucune idée qui c'est parce qu'elle n'est pas dans ma classe, mais qui me connaît) vient nous saluer. Deux filles – deux coureuses – l'accompagnent. Elles doivent avoir dix-sept ou dix-huit ans.

— Ah, Laurianne ! T'es là ! Super. J'étais pas trop sûr si tu allais être présente, je n'ai jamais reçu de confirmation de la part de ton père.

— Il a dû oublier de vous envoyer le formulaire.

— Je vois que tu as retrouvé Sarah-Jade. Les filles, j'aimerais vous présenter Élise et Camille. Si vous avez des questions ou que vous avez besoin de quoi que ce soit, elles vont pouvoir vous aider. Bonne course ! nous encourage-t-il avant de disparaître.

Élise est une grande blonde filiforme aux yeux bruns. Sa camisole aux couleurs des Faucons laisse entrevoir chacun de ses abdos. Cette fille est tout en muscles ! Quant à Camille, une brune aux cheveux longs qu'elle a noués en une queue de cheval, elle a les épaules d'une nageuse olympique.

Les deux filles nous sont tout de suite sympathiques. Elles nous font rapidement faire le tour des installations et en profitent pour nous présenter quelques coureuses que nous affronterons.

— Corvée de gardiennage, à ce que je vois ! lance l'une d'elles sur un ton mesquin.

— Elle, c'est Agathe. Surveillez vos choses, nous avertit Élise. Elle aime faire des coups chiens aux nouvelles. Elle dit que c'est comme un genre d'initiation. L'an dernier, la pauvre fille à qui elle s'en est prise est partie en pleurant ; elle a jamais pu courir...

— Je peux imaginer, dit platement Sarah-Jade.

Oh, oh ! Mon sens de l'araignée m'avertit de grands troubles à l'horizon. Je peux affirmer sans l'ombre d'un doute qu'Agathe vient de tomber dans le collimateur de Sarah-Jade.

Avant notre première épreuve, Élise nous guide dans l'échauffement le plus complet que j'ai eu depuis longtemps. Disons qu'à force de m'entraîner toute seule, j'avais pris l'habitude de tourner les coins ronds. Je m'en tenais au minimum pour ne pas me blesser.

Avec trente-deux filles qui participent au deux mille mètres, celui-ci se déroulera en quatre vagues et seules les deux plus rapides de chaque départ se classeront pour la finale.

Sarah-Jade et Camille seront de la première course. Elles se dirigent vers la ligne de départ, tandis qu'Élise et moi rejoignons les autres filles au centre de la piste pour les encourager. Comme il est encore

tôt, les gradins ne sont qu'à moitié remplis de parents et amis des coureurs. Il va sûrement y avoir plus de spectateurs pour les finales tantôt.

Deux kilomètres, ce n'est vraiment pas long. À peine plus qu'un sprint. Sarah-Jade court dans le peloton de tête. Sa forme est bonne, ses enjambées sont parfaites. Jamais elle ne se laisse distancier. Pendant le premier kilomètre et demi, elle est quatrième. Voyant la meneuse se détacher, elle accélère elle aussi, double une coureuse, rattrape Camille qui était deuxième et la dépasse dans le dernier tournant. Sage, elle ne tente même pas de rattraper la fille en première position, gardant son énergie pour la finale.

— Bravo ! que je la félicite en lui tendant une serviette.

— T'allais pas te débarrasser de moi si facilement, qu'elle me dit en souriant. Arrange-toi pour qu'on se revoie en finale.

Je vais prendre ça comme un encouragement.

OK, Laurie. Tout va bien aller. Rappelle-toi que tu n'as qu'à te qualifier, donc pas besoin de battre un record du monde. Et essaie de ne pas t'enfarger dans tes pieds dans les virages.

Je prends de longues inspirations, ralentis mon rythme cardiaque et me place directement à la droite d'Élise à la ligne de départ.

Lorsque le coup de fusil résonne dans la salle, nous décollons. En quelques mètres, nous ne sommes plus côte à côte, mais bien l'une derrière l'autre pour

bénéficier de la trajectoire optimale : celle qui sera la plus courte, la plus rapide.

Je suis juste derrière Élise, qui est en tête, et décide d'adopter son rythme.

À chaque demi-tour, Élise accélère un peu. Elle gère tellement mieux son énergie que moi ! Je serais partie en folle et me serait brûlée avant la mi-parcours.

Une fille m'attaque par la droite, mais elle n'arrive pas à garder le rythme et retourne dans mon sillon. Peu à peu, Élise et moi creusons notre avance sur les autres coureuses. Si bien que nous nous qualifions facilement, sans qu'aucune des autres filles ne vienne nous menacer.

— Beau travail, me félicite Élise en reprenant son souffle. Mais fais-toi pas d'illusion : ça va être beaucoup plus rapide tantôt.

— Je suis prête, que je lui répons.

Je voudrais ajouter que je crois que je viens d'établir un nouveau PB, mais le souffle me manque.

Sarah-Jade est accroupie près du banc.

— Elle est où, ma bouteille ? demande Agathe en passant derrière moi.

Je hausse les épaules avant d'attraper ma bouteille dans mon sac et de prendre une gorgée d'eau fraîche.

— Eille, la nouvelle ! C'est-tu toi qui l'as prise ? demande-t-elle à Sarah-Jade, qui en ramasse une au sol et la lui tend en disant :

— Ça doit être elle. Elle était tombée par terre.

Agathe la lui arrache presque des mains.

Depuis que je suis débarquée en ville, c'est probablement la journée où Sarah-Jade m'est le plus sympathique... ou le moins désagréable, disons. Peut-être que Margot a raison et qu'il y a véritablement espoir pour elle ? Peut-être est-ce l'esprit de Noël qui la rend si gentille ?

Sans même que je m'en rende compte, la troisième vague est complétée et deux autres filles se sont qualifiées avec des temps similaires aux nôtres.

Agathe fait partie des huit dernières filles à tenter de se qualifier. Elle prend une dernière gorgée de sa bouteille avant de se rendre au départ. Elle a le teint un peu verdâtre sous la lumière artificielle. Son visage est déjà en sueur et la course n'est pas commencée. Agathe déglutit avec effort.

— À vos marques ! crie l'officiel. Prêtes !

— Beeeuuuaarrck !

Un jet de vomi sort de la bouche d'Agathe et souille la piste. Les filles de la quatrième vague crient de dégoût et, de peur d'attraper la nausée par contagion, elles s'éloignent aussitôt, évitant de regarder la flaque nauséabonde.

Un haut-le-cœur s'empare à nouveau d'Agathe, qui tente de viser la poubelle la plus proche, mais ne fait que dégueuler ailleurs sur la piste.

Près de moi, Sarah-Jade éclate de rire devant ce spectacle.

Vraiment ? Je ne me souviens pas qu'elle ait ri à l'Halloween quand Elliot a vomi sur la robe de sa meilleure amie. Et pourtant, ça, c'était hilarant !

Ben, après-coup, disons.

Les engrenages de mon cerveau tournent au ralenti. Ils additionnent un à un les éléments. La gang et moi, on est peut-être immunisés contre la colère de Sarah-Jade, mais pas le reste du monde. Aurait-elle osé ?

Je lance une ligne pour tester ma théorie :

— Qu'est-ce que tu as fait ? que je lui demande.

— Presque rien... me confirme-t-elle, les bras croisés, l'air satisfait.

Voyant mon regard insistant, Sarah-Jade poursuit :

— Capote pas, là, me chuchote-t-elle. C'est Noémie qui s'est commandé genre du sirop d'iguane pour maigrir, sur internet. Elle est tellement conne, des fois, elle ! Je ne voulais pas qu'elle en prenne, alors je lui ai piqué la bouteille, qui était encore dans mon manteau. Noémie allait tellement s'empoisonner avec ça !

— Et tu as cru bon en verser dans l'eau d'Agathe ?

— Eille, j'en ai juste mis une goutte ! s'insurge-t-elle. Elle avait rien qu'à pas m'écoeurer.

Sarah-Jade est vraiment impitoyable. Je n'en reviens pas.

De toute évidence, le directeur de la compétition a pris la décision de repousser le départ de la quatrième vague, le temps que son équipe nettoie la piste.

Malheureusement pour Agathe, je ne crois pas qu'elle sera en mesure de participer à la finale. Pas avec le teint qu'elle avait.

Une voix nous surprend :

— Salut, *babe* !

— Tu es venu !!!

— Je pouvais pas rater ça, dit William.

William et Zach ont dû profiter de la confusion générée par l'opération nettoyage pour traverser le cordon de sécurité. Sarah-Jade saute au cou de William et l'embrasse, ce qui me laisse dubitative.

William donne une tape sur le bras de son *bro* en indiquant la zone sinistrée.

— As-tu vu quand elle a gerbé ?

— *Man* ! Trois, deux, un, beuurrrk ! imite-t-il. Pouhaha ! On aurait dit que c'était arrangé avec le gars des vues tellement c'était parfait !

Je suis prête à considérer l'effet comique de l'événement (le *timing* était drôle, j'avoue), mais je ne peux pas cautionner la façon dont ça s'est produit.

— Hum... Salut, me dit enfin Zach, en reprenant son sérieux.

— Salut.

— Belle course.

— Tu m'as vue courir ?

— Oui...

Zach est mal à l'aise. Il affiche un sourire nerveux. Depuis tantôt, il se cache une main dans le dos. Il cherche ses mots et évite mon regard.

— Laurie... Je pensais te les donner tantôt, plus tard, pour te faire une surprise, mais... ben, comme on est là... ben heu, c'est... pour toi, bafouille-t-il en me tendant un bouquet de fleurs.

OH. MY. GOOOOOD!

Malaise total.

Je ne sais tellement pas comment réagir. D'un côté, c'est gentil de sa part, mais de l'autre... Je sais pas. Non. C'est comme trop. Et tellement pas le moment.

— C'était pas nécessaire, que je dis finalement.

— J'insiste.

Et pour bien montrer qu'il insiste, il me force à prendre le bouquet. Zach se penche pour m'embrasser, mais je m'esquive et laisse tomber le bouquet sur mon sac.

Est-ce qu'ils peuvent finir de nettoyer la piste, qu'on retourne courir ? Parce que s'ils n'ont pas fini, je vais aller leur proposer de passer la moppe moi-même !

— Laurianne, commence Zach.

Oh non ! Ce ton. Je sais tellement trop ce qui s'en vient.

— Est-ce que...

Non non non non non non.

— ... tu accepterais...

Non, s'il te plaît, Zach. Ferme-la.

— ... d'aller au cinéma avec moi ?

Meeerde.

Pourquoi moi ? Comment ai-je pu laisser les choses dégénérer à ce point ? Il me semblait pourtant avoir été claire, non ? Qu'est-ce qui lui a fait croire qu'il avait une chance ?

Et c'est pas du tout comme pour Guillaume. C'est complètement différent. Comme comparer des pommes avec des mammoths, genre.

Zach, il bave après toutes les filles de l'école. Je suis juste l'une d'entre elles. Semblable à toutes les autres.

Je dois absolument lui faire comprendre que non. Juste non.

— Zach, écoute... non.

— Mais, Laurie...

— Mais rien du tout. Regarde, je passe un peu de temps à l'école à t'aider parce que monsieur Savard dit que tu as besoin d'aide et que ça compte dans mes heures d'engagement. C'est la seule raison pour laquelle je suis fine avec toi. OK ? T'es venu me sauver dans la *Ligue*, mais la vérité, c'est que je t'ai texté par accident.

— Mais, Lau...

— Non, Zach. Es-tu capable de comprendre ça, non ? N-o-n. Non, je ne sortirai pas avec toi. Non, je ne serai pas ta blonde. Non, tu ne m'intéresses pas. Pan-toute.

Mes mots tombent comme des clous qu'on enfonce dans un cercueil. Un peu durement, mais c'était nécessaire pour que le couvercle tienne.

Lorsque j'ose enfin regarder Zach, je peux constater que son sourire a disparu. Ses yeux sont glaciaux. J'ai l'impression que la température dans le centre d'athlétisme vient de chuter de quelques degrés.

Shit.

J'y suis peut-être allée un peu trop fort.

Bra-vo. Vraiment. Tu te surpasses. Un exemple de délicatesse et de diplomatie.

Du coin de l'œil, je constate que même William est sans mots. Sarah-Jade est bouche bée. Elle hoche la tête en me fixant comme si c'était moi la méchante.

Sentiment de culpabilité dans trois, deux, un...

Urghg.

— Zach, écoute... que je commence pour m'amender.

Trop tard. Rattraper ses paroles est aussi impossible que de remplir un tube de dentifrice par son goulot.

Zach tourne les talons et quitte le complexe sportif, la tête basse.

— Bravo, championne, me félicite Sarah-Jade en applaudissant très, très lentement.

Chapitre 4-17

À : sam.brodie@mail.com
De : laurie@mail.com
Date : Lundi, 14 décembre, 19 h 54
Objet :

Salut,

J'avais plein de choses à te dire, mais comme tu n'es jamais là, je me suis dit que je ferais ça comme au siècle dernier : avec un courriel. Comme ça, tu pourras le lire quand tu veux... si jamais ça t'intéresse.

C'est juste que je pense que c'est important que tu saches ce qui arrive.

Hier, dans la *Ligue* (tu sais, ce jeu formidable où on avait plein d'aventures extraordinaires?)... Comment dire ? Ça a un peu merdé.

Comme d'habitude, on était une tonne de joueurs à la Montagne et certains s'entraînaient, d'autres faisaient réparer leur équipement et enfin, tu sais, la routine habituelle, quoi. Moi, je sortais d'une séance au champ de tir lorsque j'ai croisé l'avatar de Zach.

Je me sentais un peu *cheap* à cause de ce qui était arrivé la veille.

Ah ! Tu ne sais pas ce qui est arrivé ni le pourquoi du comment ! Bon Dieu, Sam ! J'espère que tu as une bonne raison.

Depuis deux semaines, il y a comme un ensemble de facteurs qui ont fait que j'ai passé plus de temps avec Zach qu'avec toi (ouais, à ce point-là !). Il y a eu un effet boule de neige ou je ne sais quoi, mais samedi, le drame a culminé avec une invitation officielle au cinéma. Peux-tu croire ça ?

J'ai poliment refusé.

OK. J'ai peut-être (je dis bien peut-être) été un peu chiante en choisissant mes mots pour signifier mon refus.

Bref, hier, il m'a totalement ignorée. Son avatar avait l'air... je sais pas, tendu.

Bon. Tu vas me dire que je m'imagine des choses et que les avatars ont pas mal toujours une face de bœuf, et je te donnerais entièrement raison, sauf que...

Toujours est-il qu'une dizaine de minutes plus tard, je travaillais sur la tête de l'androïde à bord de *Thorondor* dans le hangar principal quand une alarme s'est mise à résonner partout dans la Montagne. J'ai sorti Stargrrrl par la porte-cargo de l'avion pour voir s'il y avait le feu, quand j'ai vu passer un avatar sur une moto roulant à plein régime à travers le tunnel.

Je te jure que j'ai reconnu VakusVakus !

C'était bizarre. Je sais pas trop comment l'expliquer... Mais j'ai eu l'impression que mon instinct me criait de me lancer à sa poursuite.

Réchauffer les moteurs de *Thorondor* pour le suivre aurait été trop long, alors j'ai « emprunté » la moto d'un autre joueur. (Je vais devoir t'« emprunter » quelques crédits à ce sujet.)

Le bruit des motos qui rugissaient était assourdissant. Au bout du tunnel, les portes anti-souffle se sont mises à se refermer pour empêcher VakusVakus de passer, mais il était bien trop rapide. Stargrrrl est passée elle aussi, de justesse.

Le hic, c'est que j'étais maintenant seule à le pourchasser. Toutes les portes avaient été scellées pour que VakusVakus ne s'échappe pas, alors le renfort allait être long à nous rejoindre. Je t'épargne les détails de notre poursuite à haute vitesse, mais disons que ça aurait fait une belle séquence de film d'action. C'était épique !

Quand je l'ai rattrapé...

Hum. Non. Je reprends.

VakusVakus a réussi à distancier Stargrrrl, juste assez pour me tendre un piège : l'avatar de Zach a tiré sur les pneus de ma moto et a envoyé Stargrrrl valser dans le décor !

Stargrrrl s'est relevée (elle se relève toujours !), avec quelques points de vie en moins, mais VakusVakus la tenait en joue. Elle a levé les mains en l'air.

— C'est de ta faute ! a crié Zach.

— Zach...

J'allais lui dire que je ne savais pas de quoi il parlait, qu'il devait revenir à la Montagne avec moi et tout le baratin habituel quand il m'a crié :

— Ta gueule !

(J'aurais dû en profiter pour m'excuser...

J'ai vraiment pas été sympa avec lui, surtout considérant le nombre de fois qu'il a sauvé Stargrrrl.)

Entre ses doigts, son avatar tenait une puce, qu'il m'a montrée.

Zach m'a accusée d'être responsable de ce qu'il venait de faire. Il a répété que tout ça, c'était de ma faute et que j'étais la pire personne de l'univers au monde à exister – passé, présent et futur y compris.

Sérieux, il exagère un brin.

Il était si en colère qu'il ne m'a pas donné l'occasion de glisser un seul mot. Dans son monologue, Zach a dit qu'il se foutait bien d'appartenir à un camp ou à un autre, mais qu'avec ce qui était arrivé, il s'est rendu compte que l'ennemi de son ennemi était son ami. (Ouais, moi aussi, j'ai deviné que je me trouve au centre de cette équation.)

Dans la minute qui a suivi, un vaisseau de transport centaurien a atterri derrière son avatar.

Toujours en tenant Stargrrrl en joue, VakusVakus a mis le pied à bord et s'est envolé.

Quand les renforts des FDT sont arrivés (par centaines), le vaisseau centaurien était déjà loin.

— Quels sont les dégâts ? t'entends-je demander impatientement.

Bonne question.

Ça va mal.

Zach a réussi à subtiliser un fichier contenant les coordonnées et les plans de la Montagne...

Donc, on est plutôt mal foutus.

Et tout ça parce que je l'ai envoyé promener samedi.

Yé moi.

Laurie

P.-S. Sérieux, Sam. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Chapitre 4-18

La sonnerie commence à peine à chanter que Nico répond à mon appel, lui coupant le sifflet.

— Salut, Nico !

— Hey, Laurie ! Je ne m'attendais pas à ton appel. Je sais pas si je vais pouvoir me *logger* ce soir, j'ai un travail à finir pour demain matin.

— C'est pas grave. Je ne t'appelais pas pour ça, que je lui avoue.

Il doit y avoir quelque chose dans ma voix qui trahit mes intentions, peut-être une note un peu trop dramatique. Ou peut-être mon regard sombre (et je ne parle pas de mon ombre à paupières), car Nico me lâche un drôle de regard à travers la caméra.

— Ça va ?

— Oui, oui.

— T'es sûre ? Parce que... je sais pas, ça a pas l'air d'aller.

Je prends une inspiration avant de me lancer :

— En fait, pour être honnête, non, ça ne va pas trop. Qu'est-ce qui arrive avec Sam ? Ça fait, quoi, dix jours que la danse est passée...

— Douze, me reprend-il, mais je poursuis sans tenir compte de sa correction.

— ... et je ne lui ai pas vraiment parlé depuis. Il est jamais chez lui, faut qu'il fasse ses devoirs. Sérieux, il a

jamais autant étudié de toute sa vie ! Même quand je le texte, il est trop occupé. Je lui ai écrit hier et il ne m'a toujours pas répondu. J'ai comme...

De dire ce que je ressens me fait peur. Comme si mon intuition allait devenir réalité.

— J'ai comme l'impression qu'il m'évite.

Voilà, c'est dit.

Mon ami se tortille sur son siège. Il hésite avant de répondre, puis se contente de hausser les épaules en évitant de fixer la caméra.

— Hein ? Ben non ! T'exagères ! réplique-t-il avec trop de conviction pour tenter de me faire oublier son hésitation.

Si quelqu'un sait quelque chose, c'est Nico. Autant il est facile de se confier à lui parce qu'il a zéro malice, autant tout secret qui tombe dans son oreille sera divulgué de sa propre bouche (ou de son clavier). C'est une constante universelle. Le pire, c'est qu'il ne le fait même pas exprès.

— Nico...

— Oui ?

— Nico. Est-ce qu'il y a quelque chose que je devrais savoir ?

À l'écran, il fait mine de replacer un crayon.

— As-tu essayé de l'appeler ? qu'il me demande.

— J'ai appelé chez lui, mais je tombe toujours sur sa mère qui me dit qu'il n'est jamais là. Même elle commence à trouver ça louche.

— Oui, mais as-tu essayé sur son cell ?

— J'ai dû laisser treize messages sur sa boîte vocale.

— Et il ne t'a pas appelée ?

La détective en moi s'accroche à un détail infime, comme si c'était une bouée de sauvetage : il a dit « appelée », pas « rappelée ». Je sais, c'est peu, mais c'est tout ce que j'ai en ce moment. J'essaie de renverser la vapeur, de lui tirer les vers du nez en changeant mon angle d'attaque.

— Pourquoi ? Est-ce qu'il devait m'appeler ?

Plutôt que de me répondre, Nico mange ses mots.

Plus je le questionne et plus il se tortille sur sa chaise. Quelque chose le torture. Il est pris dans un dilemme. Genre que Sam a dû lui faire promettre de ne rien me dire. Alors il est déchiré entre sa loyauté pour son ami et son désir de me révéler ce qu'il sait. Parce que ça me concerne.

— OK. C'est clair que tu sais ce qui se passe. Mais tu as promis de rien dire, pas vrai ?

Il geint son assentiment.

— Disons que je devine le secret... Tu n'aurais pas manqué à ta promesse.

Mon option lui offre une possibilité de sortie intéressante : tout ce qu'il aura à faire, c'est de m'aiguiller dans la bonne direction, en me disant si j'ai tort et de ne rien dire du tout si j'ai raison. Facile.

Il a un dernier soubresaut de conscience :

— Laurie, je dois vraiment terminer mon travail. Je suis en retard... essaie-t-il de me convaincre.

— Et moi, il y a Sam qui m'ignore ! que j'explose. C'est mon meilleur ami et je ne sais même pas pourquoi il ne me parle plus. Aide-moi un peu...

— Bon, OK. *Shoot...* dit-il enfin.

Pas besoin de réfléchir pendant mille ans pour choisir ma première question. Ça fait des jours que j'y pense.

— Est-ce que j'ai fait quelque chose pour qu'il soit fâché ?

Nico incline sa tête et fait une grimace. Est-ce que c'est un oui ou un non, ça ? Argh ! J'ai l'impression de jouer à Mastermind. Je crois déjà détenir une partie de la réponse, mais il y a des éléments à changer.

Le plus simple, c'est de réduire l'étendue de l'équation. En retirant des variables, je serai plus en mesure d'évaluer les réponses de Nico.

— Mais j'ai fait quelque chose ?

Comme il ne dit rien, je vais prendre ça pour un oui.

— Ça a rapport avec Daphnée ?

Bien évidemment que ça a rapport avec elle !

— C'est à cause du souper qu'on a eu chez lui ?

J'étais pourtant sous l'impression que ça s'était bien déroulé. La bouffe était excellente, on avait bien mangé (sauf Daphnée), on s'était bien amusé et j'avais fait des efforts pour me rapprocher de la nouvelle blonde de mon meilleur ami.

— Tu es tiède, qu'il me répond.

Tiède ? Comment ça, tiède ? Ce n'était pas le souper, mais c'est quelque chose qui est survenu au cours de la soirée. Peut-être...

— Parce que je l'ai aidé à choisir sa chemise... que je propose.

— Tiède, dit-il encore.

— C'est sûrement pas parce qu'il y avait une ambiguïté entre nous, j'ai même pas pu danser avec lui ce soir-là tellement elle était accrochée à lui !

— Froide, dit-il, avant d'ajouter : Genre...

J'ai beau avoir répété ce que j'allais lui dire, ses réponses me déroutent.

— Est-ce que ça a un lien avec le fait qu'on s'est embrassés ?

— Meh.

Meh ? De kessé, « meh » ? Je fais quoi avec un « meh » ? Ça, c'est du grand Nico. Parce qu'en partant, c'est de sa faute : s'il ne s'était pas échappé devant Daphnée, elle ne m'aurait pas piqué une crise le soir de la danse. C'est depuis ce moment que c'est *weird* entre Sam et moi.

Argh !

Je pensais arriver à le manipuler pour qu'il me révèle ce qu'il savait, mais c'est moi qui craque. J'en peux plus. Je crie ma frustration.

— Là, Nico, veux-tu ben me dire ce qui se passe, parce que je sais plus où j'en suis !

Ce que j'entends me fait mal jusqu'au plus profond de mon être. Passe encore que Sarah-Jade conte des

ragots à mon sujet ou dise que j'ai les cheveux gras. Mais ça... Ça ! Nico a beau prendre des gants blancs et s'excuser dix fois (la faute ne vient pas de lui), ça me brise le cœur.

— Je pense même pas que votre *french* soit en cause. C'est probablement juste la goutte. Daphnée trouve que tu prends trop de place. Elle a lancé un ultimatum à Sam : c'est elle ou c'est toi. Je m'excuse, Laurie. Je voulais vraiment te le dire. Dès que je l'ai su, je voulais te le dire ! Sérieux. Je trouve que c'est pas correct. Mais Sam, il m'a fait promettre... Dis-lui pas que c'est moi qui te l'ai dit...

Mes oreilles bourdonnent. Je ne sais pas s'il a ajouté autre chose, mais j'ai répondu sur le pilote automatique.

— Merci, Nico.

Je crois que j'ai voulu lui dire de ne pas s'inquiéter, mais la conversation Skype a coupé net juste avant. Mon doigt a dû avoir un spasme.

Assise dans ma chambre devant mon ordinateur, je suis tiraillée entre l'envie de pleurer parce que mon meilleur ami est le plus con des cons de l'histoire de l'humanité et celui de fracasser mon clavier tout neuf sur un mur.

Chapitre 4-19

Je déteste ma vie.

Non. Je déteste Daphnée.

Et je déteste encore plus Sam.

Je ne peux pas croire qu'il ose même considérer l'ultimatum de Daphnée. Quelle vache, elle ! Je vais m'en souvenir longtemps.

Évidemment, je n'ai pas détruit mon clavier. Il n'a rien à voir avec cette histoire, lui.

Bon, l'histoire de tout détruire dans une pièce, de lancer tout ce qui nous tombe sous la main par terre et de fracasser des assiettes sur les murs, ça fait de belles scènes au cinéma, mais c'est simplement parce que les acteurs n'ont rien à ramasser par la suite. Parce qu'ils y penseraient deux fois s'ils devaient se taper la corvée de ménage.

Donc, non : mon clavier est intact. De plus, il va m'être pratique pour me libérer de cette colère, justement.

Comme je ne peux pas aller courir dehors (parce qu'il fait trop noir) et que je n'ai pas de *punching bag* sur lequel me défouler, je devrai me contenter de taper sur de pauvres touches en plastique.

Je me connecte aux serveurs de KPS et clique sur *Sanctuarium*. Si je joue en étant en colère, je vais multiplier les erreurs, alors pas question de me

brancher sur *Terra I*. Je n'ai pas envie de perdre mon avatar dans un épisode de rage. Les parties en mode multijoueurs de *Sanctuarium* me permettront de tirer, tuer, mourir à répétition sans conséquence à long terme.

L'action constante, les balles qui sifflent, les explosions et les nombreux avatars à qui je me mesure me permettent d'oublier (partiellement) mon meilleur ami. Je ne peux toujours pas croire qu'il me fasse ce coup-là !

Bang !

Stargrrrl se fait descendre. Aussitôt, elle réapparaît et plonge de plus belle dans le combat.

Quelle conne, cette Daphnée ! Et moi qui ai encouragé Sam à faire un *move* pour aller la *cruiser* parce que je savais qu'elle avait un œil sur mon meilleur ami. Avoir su !

Au cours de mes parties, trois amies virtuelles (qui ne me trahiront pas, elles !) apparaissent sur le serveur et me rejoignent. Notre équipe torche ! Et je prends un malin plaisir à narguer nos adversaires. Ha ha ha ! Surtout après une série improbable de *kills*, totalement dus à la chance, j'avoue.

Éventuellement, j'en viens à retrouver mon calme, ma bulle de concentration. Cela prend des dizaines et des dizaines de morts de part et d'autre, mais ça vaut le coup.

Je cours jusqu'aux abords du territoire contrôlé par nos adversaires et commence par balancer une

grenade qui pulvérise deux de leurs joueurs. Un revolver dans chaque main, je pénètre dans l'immeuble. J'en descends deux autres avant qu'ils puissent réagir. Je réussis même à *sniper* deux avatars qui venaient de réapparaître à l'aveuglette. C'est matière à légende ! À tout le moins, à une place dans un *best of* hebdomadaire sur YouTube.

Je m'amuse ! Et je me moque des gars contre qui nous jouons. Ça les enrage.

— Ouhhh, j'ai tellement peur, que je réponds à un joueur qui m'insulte. Oh, oh, oh... BOUM!!! T'es *dead* !

— Ça fait combien de parties qu'on gagne ? Cinq ? demande Kitty, un sourire dans la voix.

— Non, six ! précise SamDmange, alias Samantha.

Samantha a mon âge. Elle m'a invitée plusieurs fois chez elle, parce que son frère (un autre Samuel !) me ferait un bon chum, selon elle. Samantha n'a pas l'air de croire que Laura, la blonde actuelle de son frère, le mérite.

Je suis loin d'être certaine que ce soit une bonne idée :

a) Un Sam, c'est bien assez de problèmes, merci !

b) Elle habite super loin. Même si c'était le match parfait et que son frère était mon âme sœur, je ne crois pas que ce soit une bonne idée de m'engager dans une relation à distance.

Samantha est plutôt intense, et pas seulement quand elle joue à la *Ligue*. Elle est exubérante à la

puissance dix ! Et elle ne se rend pas compte à quel point elle parle tout le temps fort.

Kitty, elle, a seize ans, je crois, tandis que HarleenQ92 en a dix-neuf. On joue toutes depuis plusieurs années, ce qui étonne toujours nos adversaires, qui croient qu'on ne peut pas s'intéresser à ce type de jeu s'il n'y a pas un gars dans les parages.

Souvent, je coupe les micros de mes adversaires pour ne pas avoir à gérer leurs insultes, mais ce soir, je m'en fous. Même que ça m'amuse. Nos victoires les enragent, alors ils nous traitent de tricheuses ou de chanceuses. C'est l'un ou l'autre. Parfois les deux.

Bah ! Ça nous fait rire.

On n'a pas besoin de leur répondre, le talent parle à notre place.

En plus, ce soir, l'humiliation est publique, car HarleenQ92 diffuse nos matchs en direct sur Twitch et sur YouTube. Dans la vidéo, on peut voir une fenêtre principale avec son angle de vue à elle. Dans un coin de celle-ci, son visage apparaît. HarleenQ92 a un énorme micro de qualité professionnelle. La retransmission de sa voix est parfaite. Avec le nombre d'abonnés qui la suivent, pas étonnant qu'elle ait investi dans du matériel haut de gamme.

À droite de la fenêtre de jeu, trois petites fenêtres sont organisées en colonne. Kitty est en haut, SamDmange au milieu et je suis tout en bas.

— Hon... Les petits gars à leur maman se sont fait battre par des filles, les nargue Samantha.

— Se sont *encore* fait battre par des filles ! précise Kitty en riant.

— Hey, peut-être que vous devriez apprendre à jouer comme des filles ! que je suggère.

— Ça améliorerait vos statistiques ! dit HarleenQ92.
Si les filles étaient ici avec moi, je leur ferais toutes un *high five* bien senti.

— *Fuck off, bitches !*

C'était à prévoir. S'ils sont incapables de nous battre, ils finissent inévitablement pas nous traiter de salopes.

Soupir...

— Pauvre con... lui répond HarleenQ92.

On continue à jouer ainsi pendant une bonne heure et demie. Je crois. Parce que j'ai perdu la notion du temps.

— Hey, les filles, j'ai une blague pour vous, que je leur annonce. Que fait le gamer quand il a de la peine ? Il se console !

Les filles s'esclaffent.

— Pouhahaha ! C'est trop nul comme blague ! dit Kitty.

Avec la fatigue, je me bidonne aussi devant la pochitude de mon jeu de mots.

En ce moment, je déteste un peu moins ma vie.

BANG ! BANG ! BANG !

Hum ? On dirait qu'on essaie de défoncer l'entrée.

J'enlève mon casque d'écoute. En jetant un coup d'œil par le couloir, je peux voir papa, qui lisait confortablement dans le salon, se lever pour aller voir ce qui se passe.

— Papa ? que je lui crie. Tout est beau ?

Ça cogne à nouveau, et plus violemment si c'est possible.

— Eille, calmez-vous, dit-il, énervé.

Dès qu'il ouvre la porte, des hommes en uniforme pénètrent dans l'appartement en lui criant :

— Police ! Police ! À terre ! Couchez-vous à terre ! hurlent-ils.

Les membres de l'unité tactique spéciale – mieux connue sous son acronyme SWAT – sont cagoulés, munis de gilets pare-balles et pointent leurs fusils – de vrais foutus fusils qui tuent pour vrai ! – sur mon père. Cette scène est identique à toutes celles que j'ai vues à la télé ou auxquelles j'ai joué à l'ordi, à la différence qu'elle se déroule chez moi. Et si c'est facile de me faire faire le saut au cinéma en faisant apparaître quelqu'un d'un coin sombre quand on s'y attend le moins, c'est un milliard de fois plus épouvantable dans la vraie vie.

Par réflexe, je crie et claque la porte de ma chambre.

— Par là ! crie l'un des policiers.

Oh non, oh non, oh non ! Ce n'est pas vrai, dites-moi que ce n'est pas vrai !

Je me réfugie dans mon garde-robe et me cache en petite boule derrière une pile de vêtements en

espérant que les forces de l'ordre, qui sont formées pour traquer les criminels, oublient de m'y chercher.

Je suis si stupide ! Bien sûr qu'ils savent que c'est moi qui ai lancé ce virus ! J'ai fait une erreur et ils ont pu retracer mon adresse IP ! Avec ça, facile d'avoir mon adresse, ça prend juste un mandat chez mon fournisseur Web. Dans ma hâte, je n'ai pas pris le temps d'effacer mon ordi. Ça ne m'aurait pris que deux secondes pour activer mon programme d'autodestruction. S'ils mettent la main dessus, qu'ils examinent mes fichiers, je suis faite à l'os. Faite, faite, faite ! Parce qu'ils ne vont pas trouver que ce *hack* ! Il y a celui où j'ai pu prouver que Sarah-Jade était derrière la page Facebook qui dénigrait Margot et une tonne d'autres où je suis entrée par effraction dans des sites et dont j'ai conservé des preuves.

C'est *full* illégal, ce que j'ai fait ! Et moi, la conne, je leur offre toutes les preuves dont ils ont besoin sur un plateau d'argent.

Les policiers de l'unité tactique spéciale ne lancent pas d'avertissement. D'un coup de pied (je suppose), ils défoncent la porte de ma chambre. Le miroir fixé à l'arrière de la porte se décroche et se fracasse sur le plancher.

En moins de deux, ils me trouvent dans ma super cachette.

— Sors très lentement de là et étends-toi par terre !

La vision de ces hommes armés jusqu'aux dents, de ce revolver pointé sur moi me pousse à leur obéir.

Je sanglote.

— Elle n’a pas d’armes sur elle, dit l’un des policiers après m’avoir fouillée. Cherchez dans la chambre, ordonne-t-il.

Je suis bonne pour la prison. Un juge va m’interdire de m’approcher à moins de cent mètres d’un ordinateur jusqu’à la fin de mes jours.

Immobilisée au sol par un homme qui doit faire cinq fois mon poids en muscles et en équipement tactique, il n’y a que le dessous de mon lit que j’arrive à voir. Un à un, les policiers déclarent les pièces de l’appartement sécurisées. J’entends l’un d’eux demander à mon père si je l’ai menacé.

— Hein ? Quoi ? Non ! Voulez-vous ben me dire ce qui se passe ? Laurianne ? m’appelle-t-il, inquiet.

Sa voix est anxieuse. On le serait pour moins.

— Laurianne, es-tu correcte ?

Ses pas se rapprochent.

— Lâchez-moi, ordonne-t-il.

Je doute que les membres du SWAT ne l’écotent.

— Eille ! Enlève ton pied de sur ma fille ! crie mon père.

— Monsieur, calmez-vous, l’intime une voix autoritaire. Votre fille a appelé au poste pour proférer des menaces contre vous.

— Quoi ? Mais vous êtes malades !

Ce n’est pas vrai. Ce n’est pas vrai ! que j’ai envie de crier.

— C'est faux... que j'arrive enfin à dire entre deux sanglots, la face écrasée contre le plancher de bois franc.

Bien que je sois toujours maîtrisée par un agent du SWAT, un sentiment de libération me parcourt. Ils ne sont pas ici pour le *hack*. Je ne vais pas aller en prison. Ils ne sont au courant de rien.

Mon casque d'écoute a beau être sur mon bureau, j'entends les cris de mes amies qui cherchent à savoir ce qui se passe. Car grâce à ma *webcam*, elles ont tout vu. Elles m'ont entendue crier et ont vu les policiers défoncer la porte de ma chambre et m'extirper de mon garde-robe. En fait, grâce à ma *webcam* et à HarleenQ92, toute la scène s'est retrouvée sur internet. En direct.

Yé.

— C'est pas moi qui ai appelé ! que je répète encore et encore. C'est pas moi ! Demandez à mes amies. Ça fait genre deux heures qu'on *streame* notre partie de la *Ligue* sur YouTube. Elles vont tout vous confirmer.

La pression dans mon dos se relâche. J'arrive à mieux respirer. Je peux tourner la tête.

— On vient de me *swatter*. C'est une mauvaise blague, que je dis.

J'ai vraiment dû taper sur les nerfs de quelqu'un pour qu'il en vienne à me faire ça. Sans surprise, le premier nom qui me vient en tête est celui de ma némésis, de mon ennemie jurée des trois derniers mois, nulle autre que Sarah-Jade. Mais comme elle ignore toujours que les preuves que je détiens contre

elle sont inexistantes, je raye aussitôt son nom de la liste des suspects.

Ça peut être n'importe qui, un des joueurs contre qui on a joué et qui n'a pas apprécié nos victoires, un spectateur de HarleenQ92 qui a voulu rehausser le spectacle, un joueur de la *Ligue* qui aura voulu s'en prendre à la fille derrière Stargrrrl, ou même quelqu'un qui souhaite nuire à l'un des membres de la Guilde des *noobs*. La liste est bien longue.

Retrouver le coupable sera vraisemblablement impossible.

Un des policiers observe mes moniteurs, puis se tourne vers moi :

— C'est toi, ça, Stargrrrl ?

— Oui ! que je confirme.

— Lieutenant, je crois qu'on s'est fait avoir.

Chapitre 4-20

Je peux affirmer sans exagérer que la journée d'hier s'est terminée de façon archi-merdique.

Comme si se faire envahir son appartement par le SWAT n'était pas assez traumatisant, il a fallu que je subisse un interrogatoire ! C'est le lieutenant de l'unité tactique spéciale qui a insisté pour que mon père et moi les suivions au poste pour répondre à quelques questions, histoire de clarifier ce qui venait d'arriver.

Le lieutenant ne pouvait pas croire qu'on puisse mettre ainsi la vie des gens en jeu.

Lorsque nous sommes revenus à l'appartement, un peu avant minuit, nous avons pu constater que les policiers étaient partis en voleurs. Rien n'avait été ramassé. Quelqu'un avait pris la peine d'adosser ma porte au mur, mais partout dans ma chambre, il y avait des fragments de feu mon miroir et des éclisses du chambranle.

Disons que ça n'a pas été ma meilleure nuit.

Je suis allée dormir (c'est un grand mot) dans le lit de mon père. Même là, je ne crois pas avoir pu fermer les yeux plus d'une heure ou deux.

Ce matin, en me voyant les cernes sous les yeux, papa insiste pour que je reste à la maison et me repose plutôt que d'aller à l'école. J'ai beau insister moi aussi

sur le fait que je dois aller à l'école parce que j'ai un examen, papa insiste plus fort.

— Penses-y même pas, me dit-il avec un ton autoritaire que je ne lui reconnais pas.

Il a peut-être raison, parce des larmes de fatigue et de stress me montent aux yeux et qu'un sanglot me prend à la gorge.

Mon père ouvre les bras et je m'y réfugie aussitôt. Il me serre. Ici, je me sens en sécurité.

— OK... que je dis enfin.

Tout de même, je réussis à le convaincre sans trop de difficulté de la nécessité d'aller courir un peu afin d'évacuer l'adrénaline qui refuse de quitter mon corps.

Quand mes pieds frappent le trottoir, chaque muscle crie de douleur. On dirait qu'un train m'a roulé dessus. Je sais que c'est dans ma tête, mais j'ai même l'impression de sentir le pied de ce policier dans mon dos.

Les feux de circulation jouent contre moi, m'empêchent de trouver mon rythme et de me perdre dans ma zone. Ma respiration est saccadée et il me faut faire des efforts monumentaux pour me calmer. Je prendrais une double dose d'euphorie du coureur. Même la musique dans mes oreilles me tombe sur les nerfs.

De toutes mes sorties de course, celle-ci est la plus ardue. En m'encourageant (en me fouettant mentalement, plutôt), je parviens à courir une

trentaine de minutes. Ces quelques kilomètres m'ont paru aussi longs qu'un marathon.

À l'appartement, je lance mes vêtements dans la laveuse et me prépare une tisane à la camomille ainsi qu'un bain chaud (brûlant) avec une tonne de mousse aux baies des champs. Les effluves dégagés en sont plutôt de fraises chimiques, de bleuets artificiels, de mûres de laboratoire et d'un quatrième parfum censé reproduire celui de la framboise. Sérieusement, je ne crois pas qu'il y ait un seul fruit sur Terre qui ait cette fragrance !

Peu importe, je mets un pied puis l'autre dans la baignoire et me couche jusqu'à ce que la mousse odorante me chatouille le bout du nez. Bien vite, je ressens les bienfaits de mon immersion. Je ferme les yeux, oublie ma tisane et m'endors après avoir cessé de me poser cette douloureuse question : qui cherche à me torturer ainsi ?

Chapitre 4-21

Il est presque 19 heures lorsque Sam m'appelle enfin sur mon cell. Mieux vaut tard que jamais, que je me dis.

Les questions de Sam se précipitent l'une après l'autre.

— Laurie ! Es-tu correcte ?

Il ne me laisse même pas le temps de répondre qu'il enchaîne avec la suivante :

— Sais-tu qui a fait ça ? Je vais chercher sur le Net pour voir si quelqu'un s'en est vanté publiquement. Je te jure qu'on va le retrouver. C'est totalement... insensé ! Toi et ton père, vous auriez pu mourir ! Tout le monde capote, ici.

Sam se pompe lui-même. À l'entendre, il va éplucher les internets à lui tout seul pour mettre la main au collet de la personne qui a envoyé le SWAT chez nous.

D'une certaine manière, je suis rassurée de le voir s'emporter. C'est une preuve qu'il n'a pas fait une croix sur moi, sur notre amitié. Le hic, c'est que ça fait presque vingt-quatre heures que le drame est arrivé. Le Sam d'avant l'aurait su et m'aurait appelée dans l'heure. J'aurais pu le texter, le *skyper*, le courriéliser, au pire l'appeler, et il m'aurait répondu sur-le-champ.

C'est ça qui me fait le plus de peine.

Dans une discussion à bâtons rompus, on rattrape les jours perdus.

— Je sais bien que tu cherches à être intéressante, mais tu trouves pas que tu en fais beaucoup ? dit-il après que j'aie terminé un survol de mes péripéties.

— Ha. Ha. Ha.

C'est mon rire ironique.

— Pourrais-tu, s'il te plaît, t'efforcer d'avoir une vie normale ? m'implore-t-il.

— Il semble que ce soit au-dessus de mes capacités de me contenter de la normalité.

On rit.

Ça fait du bien.

Ahhhh ! Le bonheur de retrouver son meilleur ami. Il y a quelques semaines, je pensais que mon déménagement serait la fin du monde, que je ne verrais plus jamais Samuel. Mais ces derniers jours ont été mille fois pires !

Pendant quelques secondes, je profite du silence qui tombe entre nous. Ça n'a rien d'inconfortable, bien au contraire. Partager le silence est l'une des plus belles choses qui soient. Pas besoin de combler le vide. Pas besoin de mots inutiles quand on est totalement sur la même longueur d'onde.

— Je me suis ennuyée, que je lui dis enfin.

— Ouais... Moi aussi, qu'il fait.

— Tu penses que tu pourrais venir chez moi pendant le temps des fêtes ? que je lui propose. Je... J'aimerais ça qu'on *chille*, juste nous deux ensemble.

On pourrait regarder des films pis se bourrer la face de *chips*. Le dépanneur du coin en vend à des saveurs pas possibles, genre salade grecque et chutney à la mangue.

— Dans le même sac ? Ark.

— Ben non, niaiseux. Il y a salade grecque, et l'autre, c'est à la mangue.

— OK ! Parce que je trouvais ça vraiment bizarre.

— Qui irait mélanger du chutney à la mangue avec de la salade grecque, voyons ? que je lui demande.

— Probablement la même personne qui a décidé que des *chips* à la mangue, ce serait une bonne idée, me répond-il.

— Bon point.

Jusqu'à maintenant, Sam a soigneusement évité de parler de l'éléphant qui se balance sur le satellite relayant notre communication téléphonique. Il doit être un peu honteux de la manière avec laquelle il a agi. On le serait à moins.

Eh bien, qu'il ne compte pas sur moi pour lui remettre une carte **SORTEZ DE PRISON, SANS FRAIS !** En bonne amie que je suis, je vais me faire un plaisir de lui rappeler aussi souvent que possible à quel point il peut être con, juste pour l'humilier un peu. C'est le genre d'histoire qui fera même rire ses futures blondes.

— Il n'y a pas quelque chose que tu voulais m'annoncer ? que je dis en lui offrant une belle grosse perche.

Sam a dû être un parfait gentleman quand il a annoncé à Daphnée qu'il cassait. J'espère un peu qu'il l'ait envoyée promener, mais ce n'est pas son genre. Je ne le retiendrai pas contre lui.

J'entends Sam hésiter.

— Je vois pas de quoi tu parles.

Le sale menteur !

— Tu sais. T'as pas besoin de tourner autour du pot. Je sais pour l'ultimatum qu'elle t'a lancé.

— Maudit Nico ! crache-t-il dans sa barbe naissante.

— Faut pas que tu lui en veuilles. C'est moi qui lui ai tordu le bras, que j'avoue d'emblée. Pis tu sais à quel point je peux être efficace quand il est question de techniques d'interrogation. Fait que... Comment elle a pris ça ?

— Pris quoi ?

Franchement ! Il me niaise ? Va vraiment falloir que je lui mette les mots dans la bouche.

— Que tu casses avec, franchement !

Ce que j'entends, c'est un autre type de silence. Pas celui d'une amitié complice, mais un silence chargé de malaise.

Gwai-gwai long duh dong !

— Rassure-moi. Dis-moi que tu as cassé avec Daphnée.

— Ben... Comme... pas vraiment, non.

— Et son ultimatum ? Tu en fais quoi ? Es-tu en train de me dire que tu la choisis, elle ?

— En fait, j'y ai bien réfléchi et j'en suis venu à la conclusion que Daphnée n'a rien à dire sur qui je choisis comme amie. Et en faisant attention, elle n'en saura rien et elle ne me fera pas de crises, dit-il.

— T'es un vrai trou de cul, Samuel Brodeur. Tu sais ça ? que je lui crache.

— Quoi ?

— C'est quoi ton problème, Sam ? Penses-tu vraiment que j'allais accepter de voir mon meilleur ami en cachette ? C'est quoi cette idée ?

— *Come on*, Laurie ! Ça a pas cliqué entre vous deux. C'est pas la fin du monde. Je ne te forcerai pas à être amie avec Daph. Mais demande-moi pas de choisir toi aussi !

— Elle veut que je disparaisse de ta vie ! que je lui rappelle.

— Laurie, j'aurai jamais l'occasion de sortir avec une fille comme Daphnée ! Tu le sais aussi bien que moi que je ne suis pas dans sa ligue, se justifie-t-il.

— Ouais, ben tu sais quoi ? T'auras pas l'occasion d'avoir des amies comme moi non plus, que je lui balance.

Je raccroche en fulminant, les yeux dans l'eau.

Chapitre 4-22

D'aussi loin que je me souviens, mes parents m'ont toujours laissé beaucoup de liberté. Surtout mon père. Faut dire que, contrairement à ce que certains de mes comportements pourraient laisser croire, j'étais une enfant très sage. Ça a dû les mettre en confiance. Très tôt, papa me demandait d'aller seule à l'épicerie (qui n'était pas bien loin) pour acheter du lait ou des œufs. Ça faisait capoter ma mère !

Alors je suis plutôt surprise que mon père « m'interdise » de sortir après l'école. Il ne veut même pas que j'aille à La Grotte avec la gang. Je sais bien qu'il sait que ce n'est pas moi qui suis responsable de la visite du SWAT, mais ça l'a rendu totalement papa poule. Il a tout de même fallu que je mette mon pied à terre quand il a suggéré de venir me chercher en voiture à la sortie de l'école.

Euh... non. Faudrait pas virer fou non plus.

Son attitude surprotectrice n'est qu'une réplique (normale) au coup monté dont j'ai été victime. D'ici quelques jours, tout sera rentré dans l'ordre, j'en suis certaine.

Enfin, je me croise les doigts.

Ça va aussi dépendre des efforts des forces de l'ordre pour retrouver le coupable. La police nous a assuré qu'elle allait enquêter pour découvrir qui était

derrière l'appel, mais je ne me fais pas d'illusions. Les chances qu'elle arrête le responsable sont infinitésimales.

Dans l'appartement flotte une odeur de peinture.

Papa est déjà à la maison. À l'aide d'une perceuse électrique, il fixe une charnière dans le cadre de porte qu'il a réparé. Seul. Sans l'aide de Yan.

J'appréhende le pire.

— Hé, allo ! Viens me donner un coup de main, me dit-il, enthousiaste.

Ensemble, nous installons la porte dans les pentures.

— Regarde ça ! dit-il fièrement en refermant la porte.

Klonk.

À deux centimètres du mur, la porte bloque. Mon père essaie à nouveau de la fermer, résultat identique. Il essaie une troisième fois, idem. C'est de la folie, ça ?

Un vent de panique s'empare de lui. Il maugrée et cherche le problème.

Bof, je ne suis plus vraiment étonné.

— C'est pas grave, que je lui dis, mais il me coupe la parole.

— Ah ! Trouvé !

Le manche du marteau empêchait la porte de se refermer complètement. Aussi bête que ça. Cette fois-ci, le mouvement est fluide, complet, le pêne s'engage sans effort dans la gâche et clique, confirmant que la porte est bien fermée.

Je suis bouche bée.

Je crois même que la porte se ferme plus facilement qu'avant.

— Wow !

— Je sais ! Ton père est maintenant un pro de la rénovation. J'y pense : je pourrais nous construire une nouvelle maison de mes propres mains.

Pour me montrer l'étendue de ses compétences, il lance le marteau dans les airs pour le faire tourner sur lui-même, mais n'arrive pas à le rattraper. L'outil manque de m'écraser un orteil.

Ah, normalité ! Comme tu m'avais manqué.

— Tu connais l'histoire du huit qui rencontre un zéro dans la rue ? que je lui demande alors que nous accrochons mon tout nouveau miroir derrière ma toute nouvelle porte.

— Non ?

— Ben, le huit dit au zéro : « T'as oublié ta ceinture, ce matin ? »

Papa s'esclaffe. De le voir rire autant me fait m'esclaffer à mon tour. On en échappe presque le miroir. Dans cette famille, il n'y a rien qui batte une bonne blague scientifique !

— C'est Elliot qui me l'a racontée ce midi. Je me suis dit que tu l'aimerais.

— Je l'adore, précise-t-il, en écrasant une larme sur sa joue.

Pour la millième fois en deux jours, mon père me prend dans ses bras et me serre. OK, cette vague

d'amour paternel commence à devenir un peu envahissante. Si ça continue, je vais régresser à mes dix ans et avoir honte quand il me prend la main ou me donne un bec sur la joue.

— Hé, qu'il me dit. Je sais pas pour toi, mais j'ai pas vraiment le goût de préparer de la bouffe ce soir. Qu'est-ce que tu dirais si on allait au resto tous les deux ?

Normalement, je sauterais sur l'occasion, mais depuis que je suis rentrée, j'ai un coup de fatigue. Même le meilleur steak-frites au monde ne pourrait me convaincre de remettre les pieds dehors. Là, tout de suite, ce qui m'intéresse, c'est de m'écraser sur le divan avec une couverture en polar et de dormir jusqu'à l'an prochain.

— Je sais pas, papa... Je suis épuisée. C'était une longue journée.

En plus des examens de français et de chimie qui avaient lieu aujourd'hui, j'ai pu prendre arrangement avec monsieur Monette et le prof d'anglais pour que *we take care of the English exam* et m'en débarrasser *as soon as possible*. Trois examens dans la même journée, ça commence à faire beaucoup. Mais faire ma reprise au retour des vacances était simplement hors de question.

— Ça s'est bien passé, tes examens ?

— Ben oui.

— Tu vas avoir de super notes ?

— Je sais pas... Probablement ?

Après tout, il n'y avait rien de sorcier dans ce qu'on nous demandait. Je devrais m'en tirer assez bien, sauf pour le cours d'éduc où monsieur Michel insiste pour que nous continuions à jouer au hockey cosom. La précision douteuse de mes passes risque de me faire perdre quelques points.

— Dis-toi que c'est ta récompense pour un beau bulletin ! lance mon père. Il y a... Il y a une place pas très loin d'ici que je voudrais te faire découvrir. Je pense que tu vas aimer ça.

Il y a tellement anguille sous roche !

Mon père fait exactement comme ces personnages secondaires dans les jeux d'aventures qui nous incitent, nous poussent, nous disent et nous répètent de prendre un chemin particulier, alors qu'on est en train d'explorer le bout d'un niveau à la recherche d'un passage secret. « Il n'y a rien de ce côté. » « Viens voir ce que j'ai trouvé. » « Je crois avoir trouvé un chemin qui mène jusqu'à la tour. »

D'accord. Message reçu.

Dans un demi-soupir un peu forcé, j'accepte.

Chapitre 4-23

Comme le restaurant où veut m'amener mon père est situé dans le quartier, nous choisissons de nous y rendre à pied. C'est tout le contraire de ce qu'on aurait fait dans mon ancienne vie ! Primo, il ne faut pas chercher de resto digne de ce nom dans mon village natal. Il y a bien un casse-croûte, mais celui-ci n'est ouvert que d'avril à novembre, et son propriétaire ignore tout du concept de la gastronomie. Je pense même qu'il croit que c'est une bestiole qui vit dans notre flore intestinale. Deuzio, la ville la plus proche étant à six ou sept kilomètres, toute sortie nécessitait donc une voiture. Ou un scooter, d'avril à novembre.

Sous la légère couche de neige tombée au cours de la semaine, la ville est magnifique. Les gens ont installé leurs lumières de Noël. Il y en a partout : dans les fenêtres, sur les balcons et les rambardes des escaliers casse-cou. Un voisin a oublié de tirer ses rideaux ; dans son salon, je peux apercevoir un sapin.

On décorera probablement le nôtre en fin de semaine. Après tout, il ne reste que huit jours avant Noël. Papa va peut-être en acheter un naturel, cette année. Ce serait bien. Ça ferait changement de la vieille odeur de plastique que dégage l'ancien.

Petite, j'aurais pris un sapin dans mon salon à longueur d'année. J'adorais ça, toutes ces lumières

multicolores et ces boules et ces décorations qui multiplient les reflets. C'était trop... wow !

Une année, à force d'yeux piteux et de « s'il te plaît, mon papa chéri d'amour, je te promets de faire mon lit tous les matins et de mettre la table tous les soirs » – je ne me souviens plus trop j'avais quel âge –, j'avais convaincu papa de monter le sapin genre le lendemain de l'Halloween. Ma promesse n'avait pas tenu plus de trois jours (évidemment) et maman avait décrété que Noël n'avait pas le droit de se pointer le nez avant le 1^{er} décembre.

Depuis, je me suis calmé le pompon.

Nous marchons lentement, bras dessus, bras dessous.

Avec mon manteau résistant à des températures allant jusqu'à -40°C, mon foulard en laine mérinos, ma tuque doublée en polar, mes grosses mitaines (doublées elles aussi) et mon chandail de laine, j'ai assez de pelures pour survivre au pire froid nordique. Je ne suis pas une tendre fille de l'été !

Nous coupons par les ruelles. Le bruit des voitures est étouffé par les centimètres de neige qui sont tombés ces derniers jours. On n'entend que le craquement de nos pas.

— C'est ici, dit-il enfin en ouvrant la porte du Clafoutis.

L'endroit est chaleureux, à la limite du rustique, sans flafla. Une serveuse à l'accent français nous

accueille tout de suite et nous propose une table isolée, tout au fond de la salle à manger.

— Ça vous dérange si on s'installe là ? lui demande mon père en indiquant une autre table près de la grande fenêtre.

— Bien sûr que non ! répond-elle de sa voix haut perchée. Veuillez me suivre.

Pour un soir de semaine, l'endroit est achalandé. À quelques mètres de nous se trouve une « vraie » famille. Je veux dire, une famille complète avec un enfant et deux parents. Le garçon doit avoir sept ou huit ans. Pendant que ses parents discutent, lui est concentré sur son Nintendo DS.

Je faisais la même chose que lui à son âge. Dès qu'on s'assoit à table, je demandais le cellulaire de ma mère pour pouvoir m'évader dans un monde virtuel.

La serveuse revient avec les menus et, ô surprise, je me laisse convaincre par une bavette accompagnée de frites allumettes.

Techniquement, une bavette n'est pas un steak, bon !

Sans même prendre la peine de consulter le menu, papa commande une cuisse de lapin confite dans la graisse de canard et accompagnée de légumes de saison grillés. À trois jours du solstice d'hiver, je miserais sur des carottes, des pommes de terre et des choux de Bruxelles. Ou du panais.

— As-tu réussi à faire signer le nouveau client dont tu me parlais l'autre jour ? que je lui demande.

— Non. Et laisse-moi te dire : c'est une très bonne chose ! Lui, il est venu, quoi, lundi il y a dix jours ? Il nous a fait son baratin, nous a présenté sa boîte ; de notre côté, on a vanté nos services et on avait même commencé à préparer des ébauches, juste pour le titiller. Mais pendant la réunion, je sais pas, il y avait quelque chose de louche. Tu sais quand ton cerveau sent un problème, mais qu'il ne te dit pas c'est quoi ? Ben, toute la réunion, j'avais cette impression en arrière de la tête qui m'agaçait.

— Hum hgnoumph... que je fais en hochant la tête et en me fourrant un quignon de pain plein de beurre dans la bouche.

— Ça me travaillait. J'ai appelé des contacts pour savoir si quelqu'un le connaissait ou avait déjà travaillé avec lui.

— Et puis ?

— Finalement, il y a un bonhomme de Toronto qui m'a appelé au début de la semaine. Figure-toi donc que mon client est un crosseur notoire ! Il y a plein de gens qui ont perdu de l'argent avec lui. Le gars de Toronto m'en a conté des belles, je te dis.

Papa a mené une véritable enquête pour discerner le vrai du faux. À la façon d'une aventure de Sherlock Holmes (sans les scènes de crimes à examiner, les cadavres, les poursuites de méchants et les combats à mains nues), il me relate avec passion quelques-

unes des histoires qu'il a pu vérifier à propos de son client potentiel. Chaque fois, c'était la même chose : le bonhomme s'arrangeait pour exiger du travail supplémentaire des boîtes qu'il engageait, travail qu'il ne payait pas. Tous les intervenants étaient des incompetents et ce n'était évidemment jamais de sa faute. En fin de compte, il refusait de payer la facture et menaçait de poursuivre la boîte pour rupture de contrat. L'enfer !

— Comment tu lui as annoncé que vous refusiez d'aller plus loin dans le mandat ?

— Ah ! Ça, c'est la meilleure ! Tu te souviens d'Henri ?

— L'employé qui était parti en volant ton concept l'an dernier ?

— Exactement ! Je lui ai refile ses coordonnées. Ils devraient bien s'entendre, ces deux-là, dit-il en riant.

La nourriture est délicieuse. Papa a bien fait d'insister. Comme il pige dans mes frites, je me permets de lui voler quelques bouchées de lapin.

Je n'ai pas le courage de lui raconter ce qui est arrivé avec Sam. Je me concentre plutôt sur ce qu'a fait Sarah-Jade lors de la compétition des Faucons (mon père n'en revient tout simplement pas de ce que cette fille est capable de faire par pure malice), sur le podium que nous avons toutes deux raté de peu (la course s'est terminée en sprint à cinq, ça ne m'était jamais arrivé ; Sarah-Jade et moi avons croisé le fil à un centième de seconde d'écart, un poil derrière la troisième position),

sur l'invitation inappropriée de Zach (lui aussi trouve que j'ai manqué de tact dans ma réaction), sur tout ce qui s'est produit dans *La Ligue des mercenaires* récemment (il se plaint de ne pas avoir assez de temps pour jouer à tous ces jeux qui me passionnent) ainsi que sur le Championnat international de ladite *Ligue* à Séoul, qui approche à grands pas.

— À ce sujet, est-ce que Guillaume t'a reparlé de Yan ? me demande-t-il.

— Oui. Il était vraiment content. Je pense qu'il va pouvoir partir l'esprit tranquille.

— Yan m'a dit qu'il a sorti la totale pour le rassurer. Tu le connais ! Il ne voulait pas compromettre vos chances d'aller en Corée.

Je crois que le temps est venu de lui demander pourquoi il tenait tant à venir à ce restaurant précis.

— Alors, est-ce que tu vas me dire ce que ce bistro a de si spécial ? que je lui demande avec un sourire.

— Ça paraît tant que ça ? fait-il en se passant une main dans les cheveux.

— Meh, à peine ! que je fais pour le narguer un peu.

Mon père prend une grande inspiration avant de m'avouer :

— On venait toujours ici, ta mère et moi. Ha ! La première fois, on a jaté jusqu'à ce qu'on nous mette à la porte, dit-il en se remémorant l'épisode. La proprio attendait juste qu'on parte pour fermer. On a tellement ri, cette nuit-là. Tu sais que c'est elle qui m'a embrassé en premier ?

C'est bizarre de voir mon père me raconter tous ces moments intimes. Il est heureux et nostalgique à la fois. Il sourit et ne peut s'empêcher de pleurer. Ses larmes sont un mélange d'amertume face à la maladie qui lui a volé la femme qu'il aimait, mais aussi de bonheur d'avoir partagé une partie de sa vie avec elle.

— Tu lui ressembles... Quand tu souris, surtout.

Ça y est. Cette fois, c'est moi qui pleure.

Papa déplace sa chaise près de la mienne et passe un bras autour de mes épaules. Et nous pleurons.

Cette table devait être la leur. Ça doit être pour ça que papa a demandé qu'on s'y installe. Parce ce que sérieusement, avoir su que j'allais brailler ma vie, je ne me serais pas planté en plein milieu de la fenêtre.

— Elle me manque tellement, que je dis.

Quand elle est morte, ça m'a fait si mal que j'ai cru que j'allais mourir avec elle. C'était si injuste. Un jour, tout allait bien, et le lendemain...

Tout est allé si vite.

À la voir dépérir jour après jour, j'ai eu l'impression que la vie me la volait petit à petit. Et peu importe ce que j'aurais pu faire, les smoothies à la noix que je lui préparais ou les sites que j'allais lire pour trouver des solutions qui n'existaient pas, n'importe quoi, rien n'allait empêcher la maladie de progresser. Pendant des semaines, j'ai eu cette rage !

Le pire, c'est qu'après sa mort, la douleur était si vive quand je pensais à elle que le plus simple était de

l'oublier... un peu. Juste un peu. Pour pouvoir continuer à avancer.

Après ça, bien sûr, je me suis sentie coupable. Une vraie fille modèle !

Ce soir, j'arrive à l'imaginer, assise en face de nous, en train de boire un dernier café, découragée par les blagues que seuls papa et moi trouvons drôles, mais souriante.

C'est la première fois depuis qu'elle nous a quittés que nous en parlons aussi ouvertement. Nous nous la remémorons en regardant les lumières de Noël par la fenêtre.

Jusqu'à ce que mon cellulaire sonne.

Chapitre 4-24

— Qu'est-ce qui est arrivé ? Il est où ? que je demande, nerveuse.

— Dans la chambre, me dit Charlotte en me prenant dans ses bras. Ça va mieux. Le médecin voulait le garder en observation, pour être certain qu'il n'y ait plus aucun danger.

Le couloir de l'hôpital sent le chlore. Un préposé pousse un chariot rempli de draps d'une couleur dont on ne saurait dire si elle est turquoise ou verte. Sous l'horrible lumière émise par les néons, ça pourrait aussi bien être bleu.

Elliot se trouve dans la chambre numéro 1701 et une infirmière est avec lui pour examiner ses signes vitaux.

— Ahhhh ! C'est froid ! que je l'entends se plaindre.

Je questionne Charlotte du regard pour en apprendre plus.

— Il a fait une réaction aux arachides.

— Pour vrai ? que je m'étonne.

— Il parle pas beaucoup de ses allergies, dit-elle.

Il y a comme un reproche dans sa voix, une accusation à peine masquée. Par ses yeux rougis, je devine qu'elle a pleuré, elle aussi. Nous nous marions à merveille, avec nos yeux de rats !

— Toi, ça va ? me demande-t-elle.

— Oui, oui... Je te conterai ça une autre fois, promis. Sais-tu comment c'est arrivé ?

— Pas mal, ouais... commence-t-elle. C'est... C'est par contamination croisée.

Je suis tellement contente de ne pas souffrir d'allergies ! Il faut croire que je fais partie des fortunés.

Des traces d'arachides ont dû contaminer quelque chose qu'Elliot mangeait, car c'est lors d'un contact avec la bouche que les réactions sont les plus dangereuses. C'est un accident.

— Il n'était pas en train de manger, précise Charlotte.

Hein ?

Wow. Si un effluve d'arachides est suffisant pour l'envoyer à l'hôpital, Elliot est vraiment dans les ultrasensibles, pauvre lui.

— Il est venu me rejoindre chez moi, me dit Charlotte. On a passé la soirée ensemble. C'est tellement niaisieux ! Il aurait pu me le dire avant. Une chance qu'il avait son EpiPen avec lui !

— C'est pas ta faute ! crie le principal concerné depuis la chambre.

— Ouais, mais c'est quand même moi qui en avais mangé ! lui lance-t-elle.

L'infirmière sort de la chambre. Elle me fixe et soupire. D'un regard, elle comprend que la situation est plus que normale, qu'ils sont toujours en train de s'engueuler.

Charlotte et moi entrons enfin dans la chambre. Assis sur le lit, Elliot est vêtu d'une jaquette bleue. Les traces du choc anaphylactique sont encore visibles sur son visage légèrement enflé. Charlotte lui saute au cou avant de lui asséner deux bonnes claques sur le bras.

— T'aurais dû m'avertir, maudit niaiseux ! lui reproche-t-elle.

— Eh bien, maintenant tu es au courant, fait Elliot avec un clin d'œil. Bon, heu... Pouvez-vous regarder ailleurs, s'il vous plaît ? Faut que j'aille à la toilette et ils ont pas attaché ma jaquette en arrière...

Acquiesçant à sa demande, nous fixons un mur beige. Derrière nous, Elliot repousse les draps et sort du lit. Il se dirige à pas de loup vers la salle de bain, longeant le mur jusqu'à la porte.

Comment je le sais ? Par ce que j'ai triché. J'ai regardé. Charlotte aussi, d'ailleurs. Elliot a beau tenir les deux volants de sa jaquette aussi fermement que possible, une fesse est visible par l'ouverture. Et de le voir tenter de se déplacer comme un ninja qui a envie de pipi, c'est vraiment hilarant. On ricane comme des petites filles.

— Eille ! s'insurge-t-il avant d'accélérer le pas.

Lorsque la porte se referme derrière lui, je me rends compte que j'ai oublié de prendre une photo. Il me semble que c'est exactement le genre de situation loufoque qu'on doit se rappeler et ressortir le soir de notre graduation !

— Il soupait chez toi ?

— Non. Il est arrivé vers 19 heures.

Charlotte me fixe, attend quelque chose de ma part. Je ne sais trop quoi. Elle lève les sourcils avec un air entendu.

Hum... OK ?

J'ai l'impression que je dois deviner quelque chose. Urgh. Pourquoi est-ce que les gens ne disent pas simplement ce qu'ils ont derrière la tête ? On perdrait tellement moins de temps ! Puisque je ne suis pas fichue de trouver la réponse, Charlotte me donne un indice : elle pointe ses lèvres du doigt et me fait un sourire gêné.

À ce même moment, Elliot rentre dans la chambre. Je le regarde se rasseoir, me tourne vers Charlotte, regarde à nouveau Elliot.

Enfin, le déclic se produit.

Non !

Sérieux ?

Comment ai-je fait pour ne pas m'en rendre compte ? Pourtant, tous les indices étaient là, devant moi !

— Toi ! que je crie tout étonnée en fixant Charlotte. Et toi ! que je dis à Elliot.

— Regarde-moi pas comme ça, c'est de sa faute ! dit-il en accusant Charlotte.

Oh my God ! Charlotte et Elliot. Elliot et Charlotte !

Faut vraiment avoir les deux yeux dans la même bottine pour ne pas voir ça. Quand on le sait, c'est pourtant si clair ! Il n'y a pas un seul match de *La Ligue*

des mercenaires où Elliot et Charlotte n'étaient pas assis l'un à côté de l'autre ! Moi qui croyais que c'était dû à une mouvance normale dans un groupe d'amis... Meuh non ! Ils sortent ensemble. S'embrassent en cachette. C'est pas de la mouvance, c'est de la romance !

Je suis étonnée, mais pas surprise, finalement.

— La soupe ! que je m'exclame.

— Hein ? qu'ils font.

— Tu lui as apporté de la soupe quand il était malade. C'est dont ben *cuuuute* ! Pis toi, tu lui as rapporté son bol !

Charlotte est un peu mal à l'aise que je souligne autant leurs petites attentions. Ah ! comme si j'allais me gêner ! Ils n'avaient qu'à être plus transparents avec nous. Je suis certaine que Margot ne se doute même pas que nos meilleurs amis font des cochonneries dans notre dos.

— Et tu me reprochais de ne vous avoir rien dit à propos de Sam ! que je dis à Elliot en lui enfonçant mon index dans la poitrine.

— *Ouch !*

— T'es pas fâchée ? me demande Charlotte.

— Pourquoi je serais fâchée ? C'est toi qui sors avec, pas moi !

— Attends un instant, Laurianne ! m'interrompt Elliot. Es-tu en train de dire que si je survis à Charlotte, toi et moi, il n'y a aucune chance ?

— Exactement.

— Pas même une toute petite ?

— *Nope.*

— Mais admettons qu'on est les deux derniers êtres humains sur la planète ?

— Selon toute vraisemblance, je ne ferais pas partie de ce groupe sélect, que je réponds du tac au tac.

— Oui, mais supposons que le sort t'ait été favorable. Hypothétiquement. On jase là.

J'observe Charlotte, qui roule les yeux au ciel. C'est du Elliot classique. Je sais très bien qu'il n'a absolument aucun intérêt romantique pour moi ; il ne fait, comme il dit, que jaser pour jaser. Il n'a pas l'insistance désagréable d'un Zach. Peu importe ma réponse, ça ne porte pas à conséquences.

— Si cette éventualité hautement improbable venait à se produire, que je commence, je pourrais, sous certaines conditions, en venir à reconsidérer ma position. Peut-être.

Elliot crie victoire :

— Ah !

— Contente que ça fasse ton bonheur.

— Pensez-vous que Margot m'en veut ? Il n'y a plus qu'elle qui n'ait pas attenté à ma vie. Bah, ajoute-t-il en balayant l'air de la main, j'ai survécu aux deux plus dangereuses, je devrais bien m'en tirer. Vos piètres tentatives d'assassinat sont vaines contre moi !

C'est fou : Elliot a failli mourir et il trouve le moyen de blaguer. J'imagine que ça veut dire que notre amitié est plus forte que la mort, plus forte qu'un coup de pied entre les jambes !

Soudain, la mère d'Elliot débarque dans la chambre. C'est une grosse dame un peu trapue, tout le contraire de son fils qui est grand et plutôt maigre.

— Mon bébé !

— Salut, m'man ! dit Elliot, pas surpris pour une cenne de voir débarquer sa mère.

— Mon bébé ! dit-elle en l'embrassant sur le front, les joues, le front encore et en le serrant dans ses bras. Fais-moi pas de peur de même !

— Arrête, m'man. Tu me gênes... Retiens-toi. Mes amies sont là.

— Pffft ! Si tu crois que je vais me gêner... Je vais te dire, mon petit gars : la personne qui va m'empêcher d'embrasser mon bébé en public est pas encore née ! T'es mieux de te faire à l'idée, parce que, que t'aies quatorze ou quarante ans, j'ai pas l'intention de changer.

Subitement, le ton de sa voix change :

— Qu'est-ce qui t'a passé par la tête ? demande-t-elle furieusement.

— Rien, c'est un accident.

— C'est encore à cause d'un des garçons de l'école, c'est ça ?

— Quoi ? Ben non.

— J'te dis qu'ils ne perdent rien pour attendre, eux autres !

— Ils ont rien à voir là-dedans, m'man, arrête.

— Une chance que tu étais là, Charlotte !

Pour lui montrer toute sa reconnaissance, la mère d'Elliot attrape Charlotte par le cou et la serre contre elle. Déséquilibrée, Charlotte se retrouve la tête accotée sur la poitrine de la mère de son chum. On dirait plus une prise de lutte qu'un câlin. Charlotte a beau tenter de se libérer de l'étreinte, c'est comme si un ours la retenait prisonnière. Elle me lance un regard apeuré. Je ne peux réprimer un sourire.

— En fait, dit-elle difficilement, c'est de ma faute si...

— Pas de fausse modestie. Tu me l'as sauvé. Si tu ne l'avais pas amené à l'hôpital, j'aurais plus de bébé.

— M'man. Ça va bien, j'te dis. Je vais bien, là. Pis s'il te plaît, arrête de m'appeler « ton bébé » !

Chapitre 4-25

J'aimerais pouvoir dire le contraire, mais ces derniers jours, depuis l'intervention de l'unité tactique, j'ai été plutôt réticente à me connecter à internet. C'est un peu irrationnel, je sais, mais j'avais peur que la personne qui avait envoyé le SWAT chez moi refasse des siennes, qu'au moment où elle me voit me *logger*, elle m'envoie les pompiers ou je ne sais quoi.

Même en étant hors connexion, je restais à l'affût, le casque d'écoute sur une oreille, à la recherche de bruits suspects qui proviendraient de l'entrée. Chaque détonation (dans la *Ligue*, *COD* ou *Battlefield*) me portait à croire que le SWAT était de retour. Je ne sais pas combien de fois je suis allée regarder par la fenêtre pour m'assurer que leur camion n'était pas garé dans la rue.

J'avoue, je commençais à devenir un peu paranoïaque.

Sur les conseils de mon père, il a fallu que je décroche. Juste le temps de me reposer, de retrouver un état d'esprit normal ; pour que mon cerveau vide son *buffer*, quoi.

Ce samedi, après une intense semaine d'examens et des surprises à n'en plus finir, je suis enfin capable de remettre mes doigts sur mon clavier et ma souris.

Il est tôt, j'ai bien récupéré cette nuit et mon esprit est alerte.

Plutôt que d'aller pulvériser des pixels, je choisis de travailler sur un projet particulier : l'analyse du code centaurien que j'ai obtenu de la tête de l'androïde que Sam et moi avons buté sur le toit d'un immeuble.

Décrypter le code est beaucoup plus complexe que je ne me l'imaginais, pour une raison évidente : je jongle avec une langue qui n'existe pas. Je n'ai aucune référence pour la comprendre !

Il m'a fallu commencer par construire un alphabet centaurien à partir du fichier que j'avais sous la main. Première tâche : extraire chacun des symboles individuels.

Pas une mince affaire.

Mais si je réussis, je vais pouvoir décoder les communications des Centaures. Ainsi, je serai en mesure de savoir ce qu'ils prévoient faire avec l'information qu'a volée Zach. En théorie.

Comme je n'avais pas le temps ni l'énergie (ni les connaissances, je l'avoue) pour écrire un programme qui « lirait » les images et en tirerait l'essentiel, j'ai fouillé internet à la recherche d'un outil pour me venir en aide. La solution s'est avérée beaucoup plus simple que je ne me l'imaginais.

Il y a déjà des programmes qui font de la conversion de texte. Tout ce qu'il me restait à faire, c'était de lui apprendre à reconnaître un nouvel alphabet.

À la base, le programme ne lisait que l'alphabet latin (celui qu'on emploie en français). Ce n'était pas assez pour la tâche que j'allais exiger de lui.

L'internet n'est pas qu'un repaire de trolls, de fausses nouvelles, de sites de piratages et de réseaux sociaux : il regorge de vraies ressources super utiles ! J'ai mis la main sur tous les alphabets auxquels j'ai pu penser et que Wikipédia m'a suggérés : cyrillique, arabe, japonais, runique, morse, braille. J'y ai même ajouté des alphabets imaginaires, comme le tengwar des Elfes de Tolkien, le klingon, le vulcain golic et le romulien, le D'ni, l'aurebesh et plusieurs autres.

Rassembler chacun des alphabets m'a pris des heures. Ensuite, j'ai tout compilé dans une nouvelle base de données, que j'ai téléchargée dans le programme de conversion. Le code source étant ouvert, je n'ai même pas eu à craquer le programme. (Merci, Richard Stallman !)

Après avoir laissé le programme de conversion faire ce pour quoi on l'a créé, soit analyser les images fournies pour en extirper chacun des symboles, je me retrouve avec (je l'espère) un alphabet centaurien complet.

J'ai tous les symboles extraterrestres devant moi. Le hic, c'est que je ne sais toujours pas quoi en faire. C'est comme avoir les morceaux d'un casse-tête sous les yeux, mais sans connaître l'image à reconstruire. Puisque je n'ai pas le génie d'Alan Turing, je charge un second programme de décrypter l'alphabet pour moi.

En gros, le programme attribue une valeur alphanumérique aléatoire à chacun des symboles centauriens et, à l'aide du premier fichier provenant de l'Ansible, il tente d'identifier une structure logique.

Il y a une mince – OK, grosse – chance que je perde mon temps, que je prête trop d'intentions aux programmeurs de KPS et que le studio n'ait pas pris le temps d'engager des linguistes pour développer une véritable langue extraterrestre dans l'éventualité où un joueur intercepterait une communication et chercherait à la décrypter.

Mais mon instinct me dit que je suis sur la bonne piste.

Sauf que c'est *fraking* long.

Le programme doit examiner chacune des permutations possibles une par une. Et il y en a beauuuucoup ! Des milliards et des milliards et des milliards.

Si ce n'était que l'alphabet latin et les nombres de 0 à 9, il y aurait plus de $3,7 \times 10^{41}$ façons d'écrire les lettres avant de trouver le bon ordre. Sans compter les majuscules.

Mon ordi n'est en mesure de faire qu'un certain nombre d'opérations par seconde même s'il est puissant, probablement au-dessus de la moyenne. J'estime qu'il peut atteindre un peu plus d'un téraflops de puissance. Or, même à cette vitesse, ça lui prendrait douze mille milliards de milliards de milliards de

siècles (j'arrondis) pour examiner toutes les possibilités. Je n'ai pas cette patience.

Ce que je souhaite trouver, ce sont des *patterns* humains dans le code, car il ne faut pas oublier que ce sont des humains qui l'ont écrit. Ils ont dû se baser sur ce qu'ils connaissaient déjà pour construire la langue. Alors, plutôt que d'analyser tout en profondeur, mon programme de décryptage cherche des motifs, des mots communs qu'auraient pu utiliser les programmeurs et les linguistes. Si j'arrive à en identifier quelques-uns, je pourrai développer une clé qui me permettra de déchiffrer le reste.

En théorie.

Je commence à trouver Patrick Lemieux plutôt maniaque dans sa quête de perfection. Il ne m'a pourtant pas donné l'impression d'être psychorigide lors de notre conversation.

La cryptanalyse est en cours depuis ce matin. Mon ordinateur ne fait que ça. J'ai installé un ventilateur devant ma tour pour m'assurer qu'elle ne surchauffe pas, car elle ronronne sans arrêt sous l'effort.

Après avoir passé la première heure à fixer mon écran, je me suis résignée à accomplir des tâches dans l'appartement. Tout en gardant un œil sur les résultats à l'écran, j'ai épousseté de fond en comble ma chambre, passé l'aspirateur dans l'appartement (le bout de couloir devant ma porte est particulièrement propre), fait du lavage, ai texté Margot, suis revenue brasser la souris pour réveiller le moniteur (pour voir si c'était

pas gelé), ai mangé une brioche en cachette, ai fait des expérimentations avec mon maquillage, ai joué à des jeux insignifiants sur la tablette de mon père, me suis appliqué du vernis sur les ongles d'orteils, suis allée perdre du temps sur Reddit, ai tenté de m'auto-faire une tresse et ai lu deux chapitres de *La guerre éternelle*, de Joe Haldeman. J'en suis à vider le sac de Doritos et à me lécher les doigts de cette délicieuse poudre orange quand une alerte résonne.

— Hein ?

Ça a marché. Ça a marché!!!

— Papa! J'ai une clé! Wouhou!!! que je crie, oubliant qu'il est parti à l'épicerie.

Comme une folle, je suis en train de crier de joie dans mon appartement.

OK. Calme-toi, Laurie.

C'est plus fort que moi, un sourire me fend le visage en deux !

Bon. Le fichier que j'ai extrait de la tête de l'androïde ne m'apprend pas grand-chose. Mouvements de troupes, ordres de mission, coordonnées du vaisseau mère...

Attends. Quoi ? Est-ce que je viens vraiment de lire « coordonnées du vaisseau mère » ?

Il m'en faut plus.

Aussitôt, je me connecte aux serveurs de *La Ligue des mercenaires* et Stargrrrl apparaît au cœur de la Montagne. À l'intérieur de *Thorondor*, j'ai un coin atelier où je peux travailler sur le cerveau du robot. Je

me reconnecte au réseau centauren et procède à une nouvelle analyse de ce que l'Ansible transmet comme information à cyber-Yorick.

Si seulement je pouvais découvrir l'emplacement actuel du vaisseau mère et des forces centaurenn...

Oh boy !

Ce que je trouve est bien pire. Non seulement je sais où se cachent les Centaures, mais j'apprends aussi ce qu'ils préparent.

Et. Je. Dois. Avertir. Quelqu'un... Tout le monde ! Tout de suite !

Le damné Zach a transmis les coordonnées de la Montagne aux Centaures et ceux-ci, en compagnie de leurs alliés – des traîtres, oui ! –, vont lancer une offensive contre notre base. Depuis une semaine, ils regroupent leurs forces et les préparent à l'invasion.

Ah oui ! J'oubliais presque : ces NPC réduits à l'état de drones que Zach et moi avons découverts ? Eh bien, ils en ont une armée ! En plus de nous attaquer du ciel, de nous bombarder, de venir cogner à nos portes, les Centaures vont utiliser des NPC innocents pour ouvrir un nouveau front ou comme bouclier humain ou je ne sais quoi.

D'un moment à l'autre, la Montagne subira l'attaque la plus importante de l'histoire de la *Ligue* !

Nous savions que les Centaures savaient que nous savions pour les coordonnées. Ce que nous ne savions pas, c'était le *quand*. Et le *quand* est maintenant.

Avec une multitude de captures d'écran en main, j'ouvre mon fureteur et me rends sur le site de la communauté de la *Ligue*, où je mets en ligne une vidéo résumant la situation (en évitant de préciser mon rôle indirect dans le vol des coordonnées).

Inutile de dissimuler mon message. Ce n'est pas une attaque que nous préparons, mais notre défense. C'est l'existence même des Forces de défense terrestre qui est menacée. Nous devons rassembler le plus grand nombre de joueurs possible pour défendre la Montagne.

Après avoir publié mon appel aux armes (zélée, je le publie aussi sur Twitch ainsi que sur mes pages Facebook), je texte les membres de Prop3rgol_Pastel avec une mention urgente.

En peu de temps, chacun des membres de notre alliance est là... sauf un.

Ça ne me dérange pas le moins du monde qu'il manque à l'appel. Je m'accommoderai très bien de son absence. Même que je préfère cela comme ça.

— Es-tu sérieuse, Laurie ? me demande Émile.

— Très. Je ne suis pas du genre à blaguer avec ça.

C'est vrai. La *Ligue*, c'est du sérieux. Ça explique le succès du jeu phare de KPS. L'équipe de programmeurs sait se bidonner quand il le faut, leurs réseaux sociaux recèlent des meilleures plaisanteries qu'ils se font entre eux. Et KPS gâte régulièrement ses fans en ajoutant des modules thématiques dans les matchs sur *Sanctuarium*. Présentement, il y a des *skins* gratuits

pour se déguiser en père Noël, en bonhomme de neige, en lutin ou même en renne au nez rouge ! Avec ces lumières multicolores, on a plutôt l'impression d'évoluer au pôle Nord du gros bonhomme que dans un monde en guerre.

— Salut, les jeunes, fait une voix que je ne reconnais pas.

Un avatar vient d'entrer par la porte-cargo. En déplaçant mon curseur sur l'avatar, je vois son nom apparaître : DrSly.

— Appelez-moi Christian, dit-il après nous avoir salués.

Je le reconnais tout de suite. Nous avons affronté DrSly et ses Attari_Attaway lors du tournoi à La Grotte. Christian a bien failli créer l'égalité à la toute dernière minute de jeu en bombardant la zone où son avatar se mourait. Nos avatars étaient tous à ses côtés et il faisait diversion en jasant avec nous. N'eût été la vigilance d'Elliot, qui a découvert son stratagème, on y serait tous passés.

— Plutôt explosif, ton annonce, la petite. Tu devrais sortir de ton jet, les autres commencent à s'impatisser.

— Les autres ?

Dans le hangar, des centaines d'avatars sont réunis, des soldats virtuels ayant chacun des traits uniques. Chaque joueur derrière ces personnages de pixels a mis du temps pour faire un avatar à son

image : homme, femme, noir, asiatique, blanc, latino, on retrouve de tout.

La vue de cette armée de joueurs ayant répondu à l'appel devrait me donner espoir, mais ce n'est pas le cas. Car je sais ce qui s'en vient. Nous ne tiendrons pas une heure.

— Tu devrais leur dire quelque chose, me dit Christian.

— Pourquoi moi ?

— Parce que c'est ta découverte ! me rappelle-t-il.

— J'ai déjà tout expliqué dans la vidéo. Je sais pas trop quoi leur dire de plus.

— Viens avec moi, insiste-t-il.

Stargrrrl suit DrSly et grimpe sur le dos de *Thorondor* pour s'adresser à la foule. Une chance que ce ne sont que des avatars. J'en viens presque à oublier les joueurs qui se cachent derrière. Si ça avait été de vraies personnes qui s'étaient tenues devant moi, j'aurais sérieusement pris mes jambes à mon cou.

DrSly lève les mains pour attirer l'attention des joueurs.

— Du calme, les tout-petits ! Content de vous voir avec nous. J'applaudis votre attitude. J'espère que vous êtes aussi prompts dans la vraie vie à vous dresser contre l'injustice. OK ! Ce n'est pas mon *show* et je vous ai assez fait la morale comme ça. Vous connaissez tous Stargrrrl. C'est elle qui vous a appelés ici.

D'un signe de la tête, il m'invite à prendre la parole.

Stargrrrl n'est pas seule sur l'aile de *Thorondor*. Togram, Dragonflable, Thrúd, ShanYiLi, Sully et Mhoryn sont là à ses côtés.

Je souris de les voir avec moi. Je tente de rassembler mes pensées, mais une voix m'interrompt.

— C'est vrai ? Les Centaures vont attaquer la Montagne ? demande quelqu'un dans la foule.

— Oui.

Une rumeur s'élève dans mon casque d'écoute. Les joueurs sont inquiets. C'est normal. Je poursuis :

— C'est vrai. J'ai réussi à déchiffrer leurs communications et les Centaures vont rassembler toutes leurs forces pour détruire les FDT. Des traîtres sont avec eux, des centaines de joueurs qui ont choisi de s'allier à eux pour bénéficier de leurs avancées technologiques.

Je peux sentir l'inquiétude des joueurs réunis dans le hangar. Ils viennent de réaliser que nous sommes trop peu nombreux.

— C'est malade ! crie l'un d'eux. T'es en train de nous dire qu'on va se battre à cinq ou dix contre un ! Comment peut-on espérer remporter la victoire ?

— Il nous faut protéger la Montagne à tout prix ! lance quelqu'un.

— Ça fait deux ans que j'ai créé mon avatar, dit un autre. J'ai dû donner cinq cents dollars à KPS pour *upgrader* mon bonhomme. J'ai pas envie de tout perdre.

— Ouais ! On va probablement avoir à combattre des milliers d'androïdes et autant de ED-209, des *mechas*, et plusieurs d'entre nous vont voir leur avatar mourir. Ah oui, il y aura probablement des drones, que j'ajoute en leur expliquant que les Centaures ont recruté de force une armée de NPC.

Plusieurs joueurs trouvent que le risque est trop grand et décident de se pousser en douce. En se déconnectant, leurs avatars disparaissent simplement du hangar.

Les lâches !

L'heure est sombre. Les FDT ne peuvent pas espérer s'en sortir s'ils ont à combattre autant d'ennemis. Malgré notre nombre, malgré notre courage et notre talent, nous ne tiendrons pas une heure. La mort de nos avatars ne changera rien à l'issue du combat.

Alors que Stargrrrl est toujours debout sur *Thorondor*, je cherche une stratégie de guerre. Il nous faudrait détruire un maximum de vaisseaux de transport avant qu'ils ne se posent à terre ; mais si nous envoyons une force de frappe les débusquer, nous serons moins nombreux pour nous défendre.

À moins que...

Une idée germe alors dans mon esprit. Si les Centaures veulent nous éliminer en concentrant toute leur puissance sur la Montagne, peut-être pouvons-nous faire quelque chose de similaire, mais avec un peu plus de finesse et de raffinement.

Je prends mon courage à deux mains.

— Il y a peut-être un moyen de les vaincre...

— Comment ? demandent à voix haute plusieurs joueurs.

C'est définitivement là l'idée la plus folle que j'ai eue. C'est soit complètement idiot ou absolument génial.

— Nous allons attaquer le vaisseau mère.

Chapitre 4-26

C'est la stupéfaction dans les rangs des Forces de défense terrestre.

— Nous allons utiliser l'appareil de transport centauren qui a été capturé pour infiltrer le vaisseau mère.

— C'est du suicide, ton plan !

— Peut-être. Mais c'est notre seule chance. Les Centaurens ne se douteront jamais qu'un commando s'en vient les attaquer à bord d'un de leurs propres vaisseaux.

Pendant que les joueurs sont en train d'analyser mon plan (en fait, ils sont plus en train de le critiquer qu'autre chose), je me rends compte que mes camarades semblent eux aussi douter de ma stratégie. J'aurais peut-être dû en discuter avec eux avant d'en parler publiquement. Je m'adresse à eux dans la caméra :

— Qu'est-ce que vous en dites ?

C'est Nico le plus rapide :

— *Shotgun* ! dit-il avec un clin d'œil.

Ça, c'est un oui.

— Tu pensais pouvoir t'amuser sans nous ? me demande Elliot.

Et de deux.

— Je suis partante, fait Mylène, enthousiaste.

— Moi aussi, l'imité Émile.

— Je vais teindre mes cheveux avec le sang des Centaures, dit Charlotte, sur un ton triomphant.

— Tu sais que ce sont des robots, lui fait remarquer Elliot. Ils ont pas de sang dans les veines, juste de l'huile.

— Bah ! Tu sais ce que je voulais dire !

— Oui, mais c'était inexact.

— C'était cool ! C'est ça que c'était ! argumente-t-elle. Et je te suggère de te taire tout de suite si tu ne veux pas que je le fasse aussi avec le sang de Mhoryn.

Plus qu'une personne. Je me tourne vers Margot et lui demande :

— Tu penses pouvoir piloter leur engin ?

— Si Will Smith en a été capable, moi aussi je peux le faire, me dit-elle, confiante.

Super ! On a un commando d'élite prêt à l'abordage.

Je remarque un mouvement dans la foule. Un avatar cherche à se frayer un chemin jusqu'à l'avant de celle-ci, mais quelqu'un le retient. Pimoro, alias Justin, l'avatar à la faux énergétique, en émerge enfin. Juste derrière lui, l'avatar d'Éloi trébuche et roule au sol.

— Je me porte volontaire pour le commando ! déclare Justin, une main levée.

— Veto ! déclare Éloi. Je me sers de mon droit de veto pour annuler ton volontariat. C'est moi le chef, c'est moi qui décide.

— Arrête, Éloi. Ils ne peuvent pas accomplir cette tâche tout seuls.

— Ça ne nous regarde pas. On est des chasseurs de prime et il n'y a pas de prime ! Article un du pacte des Chevaliers du code. L'aurais-tu oublié ?

Les Chevaliers sont des mercenaires dans la plus pure tradition du jeu. Ils vendent leurs services aux FDT et acceptent les missions qui leur sont proposées, simplement parce qu'un paquet de crédits leur sont promis à la livraison. Le groupe avait rejoint les rangs de l'armée de résistance parce que ça servait ses intérêts.

Il semble que les principes mercantiles de l'un d'eux ne tiennent plus.

Justin ne répond pas à Éloi. Pimoro, son avatar, se tient droit debout devant celui d'Éloi, le défiant du regard. Quatre autres avatars sortent de la foule et se rangent derrière Pimoro. Ce sont Zide, Elementus, WillTreaty et Voctir. Tous les Chevaliers sont là.

Devant cette mutinerie de la part de ses camarades, Éloi baisse les bras.

— On dirait bien qu'on se porte volontaire pour une mission-suicide. Wouptidou, fait Éloi, sarcastique. Quelle sage décision !

Sérieux, Christian s'adresse à moi :

— Tu penses que ça peut fonctionner ?

Christian est un vieux gamer qui en a vu d'autres, mais je ne crois pas qu'il ait jamais été témoin d'une situation de jeu comme celle que nous nous apprêtons à vivre aujourd'hui.

— Je ne sais pas... Peut-être... Oui ? que je risque.

— C'est quoi ton nom, déjà ? Ton vrai nom, je veux dire ? me demande-t-il sérieusement.

— Laurianne.

— Laurianne, aie confiance. Moi, j'ai confiance en toi ! J'ai vu comment tu joues. Tu es la meilleure sous la pression. S'il y a quelqu'un qui peut y arriver, ici, c'est toi. Avec tes amis, bien sûr.

On élabore ensuite la stratégie globale. Pendant que nous investirons le vaisseau mère, DrSly prendra le contrôle des troupes au sol. Il se chargera de coordonner nos maigres forces pour résister à l'attaque centaurienne. Et, nous assure-t-il, il leur réserve des surprises.

— Mais avant, je dois envoyer un courriel et aller me faire un énorme Bodum de café. On sait pas combien de temps elle va durer, cette bataille, dit-il.

— Allez aux toilettes avant que ça explose de partout ! crie un joueur, ce qui fait rire tout le monde.

Le vaisseau de transport centaurien a sensiblement la même taille que *Thorondor*. Alors que nous prenons place à son bord, un grondement se fait entendre. Une explosion. L'image à l'écran vibre sous la force de la détonation.

C'est commencé. Les Centaures nous attaquent. Ils sont déjà rendus à la base !

Lorsque le dernier avatar est embarqué, la porte-cargo se referme. Les moteurs – bien plus silencieux que ceux de notre jet – se mettent à rugir. Le vaisseau

quitte le plancher des vaches et s'engage dans le tunnel de décollage.

Du haut des airs, l'image est à couper le souffle : à l'extérieur de la Montagne, le combat fait rage. Tout l'arsenal aéronautique des FDT chasse les vaisseaux centauriens. Les extraterrestres font beaucoup de dégâts : plusieurs jets se transforment en boule de feu dans les airs. De leur côté, les canons antiaériens tirent des salves en direction des vaisseaux de transport centauriens. Lorsqu'ils sont touchés, ceux-ci s'écrasent à flanc de montagne dans un gigantesque feu d'artifice. Des silhouettes métalliques encore fonctionnelles émergent de la ferraille, mais tombent sous les traits énergétiques des fantassins FDT qui les attendent de pied ferme.

Avec Margot aux commandes, notre vaisseau se faufile adroitement entre les tirs alliés, les boules de plasma et les rayons laser, les explosions, les combats aériens et les rafales qui, si elles nous touchaient, signifieraient notre perte.

Le pire, c'est que ce sont les vaisseaux des FDT qui nous attaquent ! Impossible pour eux de savoir, dans cette nuée de vaisseaux ennemis, que nous sommes dans celui-ci !

Personne n'aime être coincé dans une conserve volante, parce que nous devons remettre notre sort entre les mains du seul pilote. Que nos avatars meurent maintenant serait crève-cœur. Toutes ces heures passées derrière nos claviers pour se faire désintégrer

sans pouvoir rien y faire. Mais Margot est une pilote d'exception ! Alors j'essaie de ne pas trop m'en faire.

Un obus antiaérien FDT explose devant nous, déstabilisant momentanément le vaisseau.

— C'était proche ! s'exclame Mylène.

— Margot, tire-nous d'ici en vitesse, la supplie Elliot.

— Je suis une feuille dans la brise, je suis une feuille dans la brise, je suis une feuille dans la brise, répète Margot tel un mantra.

Togram tire sur le manche et le vaisseau amorce une ascension quasi verticale. Aucun appareil ne nous poursuit si haut dans les airs, ils sont trop occupés par les combats.

— Alors... fait Éloi. C'est quoi le plan ? On entre, on tire et on ressort, si possible, en un morceau ?

— C'est à peu près ça, que je réponds.

Si Stargrrrl est peut-être immobile à l'intérieur de ce vaisseau extraterrestre, c'est tout le contraire pour moi. Pour une troisième fois, je me branche au réseau de communication centauren. L'opération est de moins en moins longue tant je suis familière avec elle.

— OK. Notre objectif de mission sera de détruire l'Ansible centaurenne.

— Et c'est quoi au juste, une Ansible ? demande Éloi.

— Un système de communication *full* ultra-lumineux. L'état-major des Centaures s'en sert pour

contrôler les androïdes à distance en temps réel, répond Nico.

Il a bien appris la leçon. À un détail près, je lui aurais donné 100 %.

Je résume à mes camarades de la Guilde des *noobs* et des Chevaliers du code que l'Ansible est en fait un dispositif supraluminique. Il permet, comme le disait Nico, une communication instantanée avec les drones que sont les différents robots qui nous attaquent depuis des semaines. Selon ce qu'on a vu, détruire le relais d'une entité-pilote désactive automatiquement les androïdes. Comme il est à prévoir qu'il y aura plusieurs entités lors de la bataille, c'est à la source qu'il nous faut remonter. Si on détruit l'Ansible principale sur le vaisseau, les entités-relais deviendront inutiles.

Et les Centaures n'auront plus de robots à leur disposition.

Et la partie sera gagnée.

En théorie.

— C'est quand même étrange que Lemieux autorise une attaque si puissante sur la Montagne, dit Émile.

— Il ne mentait pas quand il a dit que le niveau de difficulté serait relevé d'un cran, nous rappelle Charlotte.

— Je dirais que dans ce cas-ci, on parle de plusieurs crans... relance Margot.

C'est tout de même phénoménal : Lemieux a investi des sommes colossales pour créer la *Ligue*. Son

équipe a passé des années à développer ce jeu, qui est rapidement devenu une référence à travers le monde. Au début, les joueurs jouaient les uns contre les autres. Grâce aux alliances, il était possible de conquérir un bout de terrain et d'y planter son drapeau. Mais ce système n'a mené qu'à des combats plus importants entre factions rivales se disputant le même bout de territoire.

Lorsque les Centaures sont arrivés, les joueurs se sont rassemblés (plus ou moins rapidement) sous l'égide des FDT. Tous unis (moins quelques joueurs ayant préféré rejoindre les Centaures), nous n'avions plus qu'un seul ennemi commun.

Il y avait quelque chose de socialement réjouissant dans l'apparition de ces robots. D'anciens ennemis jurés combattaient en frères contre l'envahisseur.

Lemieux a certainement un plan secret derrière la tête. Je donnerais n'importe quoi pour savoir ce qu'il mijote.

Argh.

Non, ce n'est pas vrai. Je retire ce que j'ai dit. La curiosité me dévore, mais je préfère encore me faire surprendre par ce jeu. Je suis tiraillée entre le désir de savoir comment il prendra fin (si un jour il se termine) et par celui de continuer à jouer sans en changer un seul élément.

— Que va-t-il arriver si les Centaures l'emportent ?

— Eh bien, espérons ne jamais avoir à le découvrir !

La *Ligue* ne serait plus la *Ligue*, ça, c'est sûr.

Grâce à ma connexion au réseau, je réussis à télécharger un plan du vaisseau mère, que je transfère sur les bracelets électroniques de mes compagnons. Un diagramme translucide du vaisseau apparaît aussitôt dans le coin inférieur gauche de mon écran (et de celui de mes amis, je suppose).

Nous convenons aussi de couper Skype et de ne nous fier qu'au système de communication du jeu. À treize, il y a trop de risques de souffrir de *lag* à un moment inopportun. Nous serons donc à la merci des surprises que nous réserve KPS.

— Hé, tout le monde, allez voir sur la page Facebook de KPS ! dit Éloi.

Un instant plus tard, Charlotte s'exclame :

— *Oh. My. God !*

Le studio diffuse des images en direct des combats qui se déroulent sous nos yeux. Ils doivent avoir une vaste équipe de réalisateurs, car différents plans de vue passent l'un après l'autre à l'écran, et pas que des plans fixes de la Montagne. On peut même suivre certains avatars dans leur jet. Nous sommes témoins de leurs *kills* les plus stupéfiants, les plus impressionnants, mais aussi de la fin de plusieurs d'entre eux. Au sol, les soldats des Forces de défense terrestre arrivent à freiner momentanément l'avancée des androïdes. DrSly réussit à tirer le meilleur de ses troupes.

— La Bataille de la Montagne est commencée !

Layveke1922, ce journaliste qui rapporte et analyse ce qui se déroule sur *Terra I*, publie en direct sur

Twitter, comme s'il se trouvait parmi les combattants. Ses informations sont si précises que je ne peux pas croire que KPS ne lui a pas donné un accès privilégié à ses propres données !

Lorsqu'Éloi, Charlotte, Elliot et compagnie confirment que notre vaisseau n'apparaît dans aucune des vidéos, nous soufflons un peu. Ça aurait totalement miné l'effet de surprise de notre attaque – et annihilé nos chances de réussite.

Graduellement, la couleur du ciel passe d'un azur à un bleu égyptien, avant de s'assombrir totalement. À ce point, le vaisseau se trouve pratiquement hors de l'atmosphère terrestre. Il n'y a plus que quelques molécules d'air çà et là. La courbure de la planète est clairement visible par les hublots. D'ici une minute ou deux, nous serons en mesure d'embrasser du regard l'ensemble de la planète virtuelle.

C'est la première fois que je la vois ainsi, à partir de l'espace. *Thorondor* n'était pas grimpé si haut dans l'atmosphère lors de son vol inaugural. Je m'extasie devant la beauté de ce monde. Sa complexité me fascine. Lemieux et son équipe ont vraiment pensé à tout, dans les moindres détails. Comme pour les nuages, par exemple. À cette altitude, ils semblent ne pas bouger, mais lorsqu'on les fixe, on peut voir qu'ils se déplacent très lentement.

Margot nous ramène sur terre, si on peut dire.

— Vaisseaux centauriens en approche, annonce-t-elle.

— J'imagine qu'on va découvrir assez vite si ton plan était une bonne idée ou non, me dit Éloi, visiblement inquiet.

Cinq formations d'une demi-douzaine de vaisseaux chacune foncent vers nous. Elles proviennent du vaisseau mère, qui n'était qu'un point dans l'infini, il y a un instant encore.

Nous sommes dans la bonne direction.

Je retiens mon souffle, serre ma souris un peu plus fort ; je sens que mes amis en font tout autant chez eux, car c'est le silence total dans mon casque d'écoute.

Les renforts centauriens nous croisent sans ouvrir le feu. Ils se dirigent vers les hostilités qui se déroulent à des kilomètres sous les pieds de nos avatars, sans se douter de la nature de notre attaque.

— Réjouissez-vous pas trop vite ! déclare Éloi avant qu'on puisse lui faire remarquer quoi que ce soit. Il y a plein d'autres occasions de mourir qui s'en viennent.

Le reste du trajet s'effectue dans un lourd silence. Jusqu'à ce qu'Elliot ouvre la bouche :

— Avez-vous déjà pensé qu'un jour, quelqu'un va être tellement blasé qu'il va trouver ça chiant d'avoir à se rendre sur la Lune pour le travail ?

On ne peut s'empêcher de ricaner, ce qui détend passablement l'atmosphère à l'intérieur de la navette.

Le vaisseau mère centaurien ne cesse de grandir. Il est énorme !

— L'entrée du hangar est par là, que j'indique à Margot avant qu'elle ne pose la question.

Le hangar est notre seule porte d'entrée. Il est hors de question de dépressuriser le vaisseau pour flotter jusqu'à une écoutille quelconque. Sans combinaison spatiale pour nous protéger du vide, nos avatars mourraient en quelques secondes à cause du froid, de l'absence d'oxygène et du vacuum spatial.

La porte du hangar est un champ de force retenant l'atmosphère, mais laissant passer le vaisseau de transport.

Margot crie soudainement :

— Les commandes ne répondent plus !

— Il doit y avoir un système de navigation automatisé aux abords du vaisseau mère pour faciliter les atterrissages, suggère Éloi.

Notre vaisseau se pose effectivement sans problème sur une plateforme inoccupée. Sur le pont, des dizaines, voire des centaines d'androïdes marchent au pas et embarquent dans des navettes. Celles-ci iront rejoindre la zone de combat, et leurs occupants prêteront main-forte aux innombrables de robots qui se ruent déjà sur la Montagne.

— On les descend ! propose Elliot.

— Surtout pas ! que je réplique.

— Ils ne pourront pas repousser autant d'androïdes à la Montagne, pas s'ils continuent de recevoir des renforts à ce rythme ! proteste-t-il.

— Si on ouvre le feu maintenant, on prendra quelques robots par surprise, c'est sûr. Mais dès qu'on se mettra à tirer sur eux, ils sauront que nous sommes à bord et feront tout pour nous empêcher d'avancer. Ce n'est pas une bataille qu'il nous faut remporter, c'est la guerre.

À contrecœur, Elliot accepte de les laisser aller.

Je le comprends. Ce serait si facile de descendre tous ces androïdes innocemment alignés devant nous.

— Il nous faut localiser l'Ansible. Éloi ? Tes hommes et toi, fouillez ce secteur, que je dis en pointant une partie du plan. Nous, nous allons voir de ce côté-là.

Nous débarquons de la navette par la porte-cargo et nous dérobons au regard des androïdes en nous cachant derrière les caissons et les différentes pièces d'équipement dispersées dans le hangar.

Les Centaures ignorent tout de notre présence. Ils n'ont jamais eu à combattre sur leur propre vaisseau, ils se croient en totale sécurité... Bien. Souhaitons que ça continue.

Nous convenons que les avatars qui auront survécu à l'assaut se retrouveront ici pour embarquer dans la navette et retourner à la Montagne.

— Bonne chance à tous, que je dis, avant que les deux groupes se séparent.

Charlotte insiste pour ouvrir la marche. ShanYiLi est donc suivie de Mhoryn et de Sully ; viennent ensuite Baronne_Togram et Stargrrrl, puis Dragonflable et Thrúd, qui assurent nos arrières.

Pour la plupart, les couloirs sont déserts. Nous passons des dizaines de portes, toutes fermées. Nous ne nous donnons même pas la peine de découvrir ce qui se cache derrière. Cela est sans intérêt pour le moment. Lorsque Charlotte voit venir une patrouille, nous nous planquons, attendons que celle-ci se soit éloignée avant de poursuivre notre chemin vers ce que nous estimons être la pièce où est situé l'Ansible.

Je guide la Guilde au travers du dédale des couloirs. Ils se ressemblent tous ! Si ce n'était pas du plan sur lequel j'ai mis la main, j'aurais fait une Nico de moi-même et me serais perdue en moins de deux !

Stargrrrl s'accroupit à quelques mètres d'une nouvelle intersection, me permettant de faire le point.

— OK. Je crois qu'il y a une espèce de monte-charge à une centaine de mètres, sur notre droite. Il devrait nous permettre d'accéder au bon niveau. L'Ansible ne devrait plus être très loin.

La porte devant nous s'ouvre subitement, glissant à l'intérieur de la paroi murale. Trois traîtres nous fixent : sept avatars armés jusqu'aux dents et vêtus d'un uniforme des FDT, ce n'est pas louche du tout.

Tout se déroule à la vitesse de l'éclair : au moment où nos ennemis nous aperçoivent, deux d'entre eux saisissent leur arme pour ouvrir le feu. Mais ShanYiLi, Mhoryn et Sully ont un avantage non négligeable : leur arme déjà en main, ils sont prêts à tirer. Les traits énergétiques déferlent sur nos ennemis et les deux premiers s'effondrent avant d'avoir pu dégainer. Le

troisième, ayant choisi de fuir, s'en sort en refermant la porte sous notre nez.

Si notre présence était encore passée inaperçue jusqu'ici, la donne change lorsque des sirènes annoncent que des soldats de la FDT ont pénétré le vaisseau mère !

— Intrus à bord ! Niveau dix-sept ! Intrus à bord ! Niveau dix-sept ! Intrus à bord ! Niveau dix-sept !

— Tant pis pour la discrétion ! On y va ! *Go ! go ! go !* que j'ordonne à mes amis.

Nos avatars avancent difficilement. Chaque intersection amène son lot d'ennemis, qu'ils soient traîtres ou androïdes. Dès qu'un des nôtres est touché, celui-ci bat en retraite et laisse Margot lui refaire une santé à l'aide d'un *med kit* avant de repartir à la charge.

Même si nos ennemis ont l'avantage du terrain, l'initiative nous donne des ailes. N'ayant pas conscience de l'enjeu en cours, les avatars qui se sont rangés du côté des Centaures sont réticents à courir des risques : ils restent à l'arrière, laissant les robots faire le sale boulot, se demandant encore comment un commando a bien pu envahir le vaisseau mère de leurs nouveaux maîtres.

— Qu'est-ce qui se passe ? Laurianne ? appelle Éloi, paniqué.

Avec les déflagrations des armes et des canons, je n'entendais pas sa voix dans mon casque d'écoute.

— Une... seconde... j'ai un... androïde... qui me...
gosse ! Bon ! que je halète en achevant le robot qui
fonçait sur nous.

— Laur...

PEW ! PEW ! PEW !

La quantité d'ennemis nous force à changer de
position constamment, à nous déplacer. Sinon, ils vont
réussir à nous encercler. Impossible de rejoindre le
monte-charge.

— Chevaliers ! On retourne leur prêter main-forte,
que j'entends Éloi ordonner à ses camarades.

— Non ! Restez sur votre objectif !

— ... OK, me confirme Éloi, à regret. On continue.

Une des deux équipes doit absolument atteindre
l'Ansible.

Depuis que l'alerte a été déclenchée, nous nous
éloignons de notre objectif. D'après mon bracelet
électronique, nous sommes plus ou moins rendus
au cœur du vaisseau. La pièce sur laquelle la Guilde
débouche est sans fin. D'énormes convoyeurs trans-
portent des androïdes par les épaules. Inanimés, les
robots ont l'apparence de vulgaires poupées.

En remontant la chaîne de montage, on peut
apercevoir différentes stations où des bras robotisés
ajoutent tête et bras aux androïdes. Quelques secondes
à peine, et un androïde est prêt à être activé. Il poursuit
son chemin sur le convoyeur et un nouvel androïde
sans tête ni bras vient prendre sa place.

— Alors c'est à ça que l'apocalypse-robot ressemble, dit Margot. Je suis d'accord avec toi, Elliot. C'est plutôt épouvantable comme vision.

L'équipement de la chaîne de montage est fragile, bien plus que les robots tueurs qu'il assemble. À chaque coup, nos tirs font mouche. Les dégâts sont terribles. La machinerie endommagée, le mouvement des convoyeurs est interrompu. Une explosion secoue la salle et une partie de la chaîne de montage s'effondre sous nos yeux.

Ces androïdes n'étant pas connectés à l'Ansible, ils ne représentent pas une menace, ce qui n'est pas le cas pour ceux qui nous ont rejoints.

— Là-haut ! crie Émile.

Thrúd et Stargrrrl sont les premières à atteindre la passerelle qui surplombe la chaîne de montage d'androïdes. Derrière nous, il y a de grandes fenêtres donnant sur des salles de contrôle qui sont, heureusement, vides. Ainsi positionnées, nous *snipons* tous les androïdes et avatars qui osent se montrer la tête.

On tire, on se cache, on tire à nouveau, on évite la riposte, on bouge, on recharge et on tire à nouveau.

Nous avons toujours des munitions en abondance. Si les combats se poursuivent trop longtemps, par contre, nous devons nous résigner à prendre celles de nos ennemis...

Espérons ne pas en arriver là.

Avec autant de tirs à la tête, je suis certaine que nos victimes croient que Mylène et moi, nous trichons, que nous bénéficions chacune d'un viseur automatique. *Nope !* Pas besoin. On est seulement dans notre zone !
Ha ha !

BANG ! Gerbe de pixels rouges. BANG ! Pluie de métal.

Yeah !

En offrant une telle couverture, nous gagnons de précieuses secondes qui permettent aux cinq autres avatars de grimper sur la passerelle et de sortir par la porte.

— On dégage ! que je dis dès qu'ils sont passés.

Mais un avatar ennemi s'étant faulilé au travers de la machinerie réussit à lancer quelque chose vers nous. L'objet frappe le mur et atterrit sur la passerelle, sur le chemin menant à la sortie. Une diode rouge sur l'objet clignote de plus en plus rapidement.

— GRENADE !!! que je crie.

OK. Je sais. Je suis un peu trop intense quand je joue. Je crois que je viens de défoncer les tympans de mes amis. Mais c'est pour la bonne cause !

Thrúd et Stargrrrl reculent aussi vite que possible, en vain. La grenade explose. Stargrrrl est projetée plus loin sur la passerelle. J'ai les oreilles qui sillent tellement le bruit était fort. Mon écran oscille entre le rouge et le noir. Stargrrrl était trop près de la déflagration, elle est blessée, à un doigt de perdre connaissance. Elle se secoue. Retrouve des couleurs.

Avant même que j'aie pu relever Stargrrrl, la passerelle cède dans un tonnerre de métal hurlant.

Chapitre 4-27

Avec la moitié de ses ancrages maintenant inexistants, la passerelle se transforme en une glissoire de la mort.

Encore étourdie par la déflagration, Stargrrrl ne parvient pas à s'agripper à la rambarde. Elle glisse. Tout en bas, l'avatar ayant lancé la grenade saisit son fusil et vise Stargrrrl.

D'un clic, j'active mon gantelet et déploie mon bouclier énergétique. Les balles frappent l'écran, sans causer de dégâts. Profitant de son élan, Stargrrrl bondit et retombe lourdement sur l'avatar, l'assommant du même coup.

En réorientant la caméra, je peux voir que Thrúd tient bon sur la passerelle. Elle tire dans l'une des fenêtres, celle-ci éclate, puis elle saute à l'intérieur de l'une des salles de contrôle.

— Ça va ? me demande Mylène.

— Maganée, mais ouais. Je vais m'en sortir. Retrouve les autres et rendez-vous à la navette. Je vais vous rejoindre un peu plus tard.

Je dois trouver comment me sortir de cet enfer... après avoir détruit l'Ansible ! Les androïdes sont trop nombreux ! Bien vite, ils seront sur Stargrrrl.

Revenir sur mes pas est impensable, alors je me dirige vers le fond de l'usine à androïdes en tirant à

l'aveuglette derrière moi. L'équipement éclate de plus belle.

Arrivée au mur du fond, mon salut se présente sous la forme d'une grille d'aération.

S'il y a une chose que j'ai apprise en jouant à des jeux vidéo, c'est qu'il ne faut jamais sous-estimer les conduites d'aération. Dans la vraie vie, elles n'ont qu'une fonction : aérer. Leur réalité est toute autre dans les mondes virtuels. Inévitablement, une conduite permettra à un avatar de se déplacer d'une pièce à l'autre, lui donnera accès à un lieu jugé inaccessible... ou lui permettra d'échapper à ses poursuivants. Comme dans ce cas-ci !

Stargrrrl défonce la grille à coups de pied et se glisse dans la conduite. Elle est juste assez petite pour y pénétrer. En rampant, elle arrive à s'éloigner du danger.

— Foutu rat ! me crie un avatar bloqué à l'entrée de la conduite.

Voilà ce qui arrive quand on choisit d'avoir un avatar surdimensionné d'un mètre quatre-vingt-dix et pesant au bas mot cent quinze kilos en testostérone !

Plus Stargrrrl avance et plus les répliques de mes poursuivants (« Trouvez où ce tunnel aboutit ! » « Il faut la rattraper... », ainsi que quelques insultes plus ou moins originales à propos de mon sexe et de mes compétences à manier le clavier) rebondissent sur les parois de métal de la conduite, se mélangent pour finir par se perdre dans l'écho.

Si les Centaures croient que nous avons pris la fuite, cela me faciliterait la tâche. Seule, je pourrais mieux passer inaperçue et remplir notre mission.

Je tente de donner l'ordre à mes camarades de battre en retraite, mais il semble que mon émetteur ait été bousillé dans la chute. La mission n'est pas terminée. Nous savons ce que nous avons à faire.

Lorsque je suis certaine que le couloir est libre, Stargrrrl émerge à l'autre bout de la conduite. Fusil en main, elle avance aussi rapidement que silencieusement. Je vérifie mon plan du coin de l'œil, essaie de trouver une route alternative pour me rendre là où se situerait l'Ansible. Je vais sûrement retrouver mes camarades à cet endroit.

Stargrrrl franchit une porte de cloison. Aussitôt, celle-ci se referme derrière elle.

— Ça, c'est nouveau... que je me dis.

Il n'y a toujours personne dans le couloir, ni devant, ni derrière ; aucune menace imminente : ni androïde, ni avatar, ni gaz toxique pour empoisonner mon avatar, ni rayons laser pour la découper en rondelles.

Devant mon avatar, je peux voir que les cloisons du couloir sont ouvertes. Eh bien, le message est on ne peut plus clair : on me force à prendre une voie particulière. Comme je l'avais prévu, les portes se referment successivement sur le passage de Stargrrrl.

Il n'y a aucune fuite possible : elle ne peut aller que de l'avant.

Je suis nerveuse.

Stargrrrl monte dans un ascenseur. Les lumières qui défilent m'indiquent que je me dirige vers les niveaux supérieurs du vaisseau.

Ce qui est une bonne chose : ça me rapproche de l'Ansible.

Les méchants se trouvent généralement dans la plus haute tour du château, au dernier étage du gratte-ciel ou tout en haut de la montagne. C'est comme une règle.

Une règle poche, oui.

Lorsque les portes de la cabine s'ouvrent, je me retrouve sur le pont du vaisseau. Un hublot géant (ou peut-être est-ce simplement un écran ?) permet de contempler notre planète, autour de laquelle le vaisseau mère orbite. La sphère est si grosse ! Avec toutes ces masses nuageuses, il est difficile de distinguer les continents.

Un mouvement dans l'atmosphère attire mon attention. Des points se déplacent rapidement. Une demi-douzaine de navettes centauriennes reviennent vers le vaisseau mère. Les vaisseaux de transport viennent faire le plein de renfort avant de retourner dans la zone de combat.

Une silhouette se tient au milieu du pont. Avec le contre-jour, je n'arrive pas à en distinguer les traits. Lorsque la lumière de l'écran se réajuste, je peux voir que l'avatar est flanqué de deux androïdes.

— C'est impressionnant, pas vrai ? me dit une voix que je reconnais tout de suite. Quand la *Ligue* a

été mise en ligne, tout le monde capotait. Je sais pas pour toi, mais je me souviens avoir vu des dizaines de vidéos de youtubeurs qui y jouaient pour la première fois. C'était tellement beau, tellement riche comme environnement... Puis, ils font ça ! déclare Zach en ouvrant les bras vers le hublot.

Je ne sais pas trop ce que ce « ça » signifie pour lui.

Je commence à mettre les morceaux en place : les Centaures ont payé le gros prix pour obtenir les plans de la Montagne. VakusVakus est rapidement monté en grade ou a dû exiger de diriger cette attaque contre ses anciens alliés...

Un frisson me hérissé le poil sur les bras. Pendant un bref instant, une drôle de sensation me parcourt le corps. Étrangement, je suis comme heureuse que ce soit l'avatar de Zach qui soit ici sur le pont.

Je me demande si des caméras de KPS sont pointées sur nos avatars et captent cette scène. Si je le pouvais, je les débrancherais. Je n'ai pas envie que des inconnus soient témoins de la conversation à venir, ni même mes amis. Ça ne les concerne pas. Je vais probablement tout leur raconter en détail plus tard, mais pour le moment, je n'ai pas envie de me savoir espionnée. Ça ajouterait un degré de *weirdeté* à une situation qui l'est déjà passablement.

— Tu avais raison, dit Zach. Sur toute la ligne. Tout ce que tu m'as raconté, toutes tes théories à propos des Centaures, des drones. Tu avais vu juste. L'Ansible, les relais. C'est exactement comme tu avais dit.

Son ton est étrangement calme, posé. Je préfère ne pas l'interrompre.

— Oh, en passant, la véritable Ansible ne se trouve pas ici, à bord du vaisseau. Désolé.

Quoi ? Qu'est-ce qu'il veut dire par « pas à bord du vaisseau » ? Où peut-elle bien être dans ce cas-là ?

Lorsque Stargrrrl fait un pas en direction de VakusVakus, les deux androïdes lèvent leurs armes et la mettent en joue. À cette distance, s'ils font feu, il ne restera pas grand-chose d'elle.

— Quand l'alarme s'est déclenchée, je savais que c'était toi. Bien sûr que c'était toi. Laurianne, à la rescousse ! dit-il sur un ton moqueur. Je veux dire... comment ? De tous les joueurs... Je n'arrive pas à comprendre comment tu fais. T'es vraiment bonne.

— Merci, que je dis enfin, mais je l'entends ricaner. Heu... Ça va, Zach ?

— Comment ça ne pourrait pas aller mieux ? Ce qui arrive en ce moment, l'attaque sur la Montagne, précise-t-il, c'est grâce à moi... ou plutôt à toi. VakusVakus n'a jamais été et ne sera jamais aussi puissant ! Je devrais te remercier.

Il a tort. Je n'ai rien à voir avec ce qui arrive. Enfin, pas directement, en tout cas. C'est lui qui a pris la décision de voler les plans et de les remettre aux Centaures, pas moi. (Mais c'est probablement mieux de ne pas le lui rappeler.)

Peut-être... Peut-être que j'ai une mince chance de lui faire retrouver la raison ? Qui sait ? Si ça fonctionne

dans les films, ça devrait fonctionner dans la vraie vie aussi, non ?

— Zach... La Montagne risque de se faire détruire... que j'implore.

Après tout, il avait lui aussi rejoint les Forces de défense terrestre. Je n'avais pas eu à lui tordre le bras, c'est lui qui avait insisté.

— Où est l'Ansible, Zach ? Dis-moi où elle se trouve, que je la désactive.

— T'aurais dû y penser à deux fois avant de... avant de me répondre comme tu l'as fait samedi dernier. T'aurais pu te contenter d'un simple refus, mais non : il a fallu que tu m'humilies devant mes meilleurs amis. T'es pareille comme Sarah-Jade... laisse-t-il tomber.

Ouch. Ça, ça fait mal. Je ne croyais pas un jour me faire comparer à ma pire ennemie. Je veux dire... Il n'y a aucune base de comparaison entre Sarah-Jade et moi. Sarah-Jade manipule, complotte et humilie volontairement les gens qu'elle considère être des obstacles à ses plans.

C'est certain que je n'avais pas besoin de l'insulter comme je l'ai fait.

Argh. Zach qui a raison. Beurk.

J'ai un goût amer en bouche.

Pourquoi est-ce que j'ai l'impression d'être en train de me justifier, de lui expliquer mon refus d'aller au cinéma avec lui ?

— OK. T'as raison. J'avais pas à te dire tout ça. Mais Zach... T'es vraiment tache quand tu veux.

Bizarrement, ça le fait rire.

— Ouain... Mais c'est une belle qualité, la persévérance, non ?

Il y a peut-être de l'espoir, que je me dis, une seconde avant qu'un tonnerre gronde et qu'une violente secousse parcoure le vaisseau. Les lumières s'éteignent, remplacées aussitôt par des feux d'urgence jaunâtres qui tournoient aux quatre coins de la salle. De multiples alarmes se mettent à retentir. Pendant un moment, le système de gravité artificielle fait défaut et nous nous mettons à flotter, avant de retomber lourdement au sol. Les panneaux de contrôle clignotent, s'obscurcissent avant de revenir en fonction.

Le vaisseau vient de subir des dégâts importants.

Une voix se fait entendre sur le système de communication du vaisseau.

— Heu... Hum hum... Test, un, deux. Test, dit Éloi.

— Vas-y, parle ! insiste Justin.

— Je voulais juste voir si ça marchait avant, lui répond le premier.

— Ça marche ! Embraye !

Bruit de rafale.

— Heu... Stargrrrl ? On n'a pas trouvé l'Ansible, mais on vient de saboter le réacteur qui alimente les moteurs et certains systèmes majeurs du vaisseau. Tu devrais...

La communication est coupée avant qu'Éloi ait fini de parler. Les Chevaliers et la Guilde ont dû se parler. Ils savent que je ne réponds plus. Éloi n'a pas pu terminer son message, mais je comprends qu'il ne reste que peu de temps à ce vaisseau. Une nouvelle explosion ébranle le bâtiment, déstabilisant momentanément les androïdes.

— Non. Non, non, non. NOOON ! Tu vas tout ruiner ! Encore ! crie Zach, enragé.

Je suppose qu'Éloi allait me suggérer de me pousser d'ici. À en juger par la réaction de Zach, c'est une excellente idée.

Instinctivement, je dégainé mon arme et tire plusieurs traits énergétiques sur la tête de l'androïde le plus près de Stargrrrl, tout en la faisant bondir à l'abri derrière un panneau de contrôle. Son cerveau positronique grillé par les traits, le robot ne vaut guère plus qu'un mannequin dans la vitrine d'un grand magasin du centre-ville. Une rafale frappe le panneau de contrôle, lui tire des étincelles. Stargrrrl tente un tir à l'aveuglette, mais au même moment, une balle frappe son arme, qui lui glisse des mains. La blessure est mineure, mais l'arme a volé hors de portée.

Je ne peux pas rester planquée ici indéfiniment. Je dois changer de stratégie, contre-attaquer, passer à l'offensive. Son bouclier activé et son épée en main, Stargrrrl sort de sa cachette et court en direction du deuxième robot.

Cette protection énergétique est vraiment puissante !

À mesure que les balles frappent le bouclier, elles sont désintégrées. Je me demande bien comment Stargrrrl a pu survivre jusqu'à maintenant sans lui.

L'androïde lève un bras pour cogner mon avatar. Malgré le bouclier, la force de l'impact le propulserait sûrement sur le mur. Cette fois-ci, j'anticipe le coup et l'évite d'une roulade. En se retournant, Stargrrrl tranche la jambe gauche de l'androïde avec l'épée et la lui plante dans le dos. J'aurais opté pour le coup de grâce, la décapitation pure et simple, mais VakusVakus plaque solidement Stargrrrl au sol.

C'est un combat au corps à corps. Dans mon casque d'écoute, j'entends Zach qui clique frénétiquement, qui tape plus qu'il ne pianote sur son clavier. J'essaie tant bien que mal d'éviter et de parer les coups qui sont dirigés contre Stargrrrl. Dès que j'essaie d'immobiliser VakusVakus dans une prise, il se déprend et se remet à rouer mon avatar de coups de poing.

Stargrrrl est acculée au pied du mur. Elle s'épuise et ne répond plus à mes commandes. Un solide coup de pied la projette au sol.

Aïe !

Je souffre pour Stargrrrl.

— Zach, arrête ! Je m'excuse, OK ? Je suis désolée !

À travers l'écran, son avatar me regarde de haut.

— C'est trop tard, me crache Zach.

Puis son avatar se met subitement à flotter, à s'éloigner tout doucement du mien. Le système de gravité artificielle a dû rendre l'âme. Trop loin de tout, VakusVakus est incapable de se mouvoir. L'avatar gesticule comme un pantin, en vain, tandis que son joueur rage.

C'est maintenant ou jamais.

À l'aide du mur, Stargrrrl se donne une impulsion en direction de l'androïde, dont elle a coupé une jambe il y a à peine un moment. Hors de portée, Stargrrrl flotte juste assez loin de VakusVakus, qui se débat inutilement avec le vide, et s'agrippe au robot. Elle en retire l'épée de son dos comme si c'était Excalibur. Une fois la lame dégagée, l'androïde tournoie sur lui-même telle une toupie.

Stargrrrl vole vers le mur. Dès qu'elle y touche, je la positionne et « saute » en direction de VakusVakus, le bras tendu, l'épée en main.

Zach la voit venir, mais trop tard.

— Non ! souffle-t-il.

La lame transperce le corps de son avatar.

Zach ne dit rien. Il est stupéfait. Je crois que je suis aussi étonnée que lui.

— Je...

Si ce n'était de cette alarme qui ne cesse de crier et des explosions qui secouent le vaisseau, me rappelant qu'une réaction en chaîne est en cours, ce moment se déroulerait dans un silence assourdissant.

Nos avatars sont pris dans une drôle d'accolade empêchant l'autre de s'éloigner. Ils flottent dans le vide, vrillent à l'unisson suite à l'impact. Des pixels rouges flottent et s'éparpillent tout autour d'eux.

La gravité revient subitement, faisant s'écraser sur le plancher androïdes, avatars et sang virtuel.

— Je suis désolée...

Dans un effort surhumain, VakusVakus se relève, forçant Stargrrrl à se mettre debout. J'essaie de la déplacer, mais l'avatar de Zach retient Stargrrrl par le collet.

— *Valar morphulis*, me dit-il.

Quoi ? Non !

Tous les hommes doivent mourir, comme il dit, mais Stargrrrl n'est pas un homme, ni moi non plus ! J'ai le temps. Je peux encore sauver Stargrrrl.

Mais malgré l'épée qui est plantée dans son abdomen, VakusVakus tient toujours debout, et il empêche Stargrrrl de s'échapper.

Zach n'entend pas mes supplications. Je sais que j'aurais une chance de me rendre jusqu'au hangar, si seulement il me laissait aller ou si j'arrivais à me défaire de sa poigne.

Mais voilà le paradoxe : VakusVakus a beau être au seuil de la mort, les points d'expérience qu'il a gagnés en rendant ce service aux Centaures ont dû lui faire gagner une dizaine, non, une vingtaine de niveaux !

VakusVakus pousse Stargrrrl, la force à reculer jusqu'au mur. D'une main ferme, il retient mon avatar,

qui est plutôt mal en point, et de l'autre, il accède à un panneau de contrôle dérobé. Une porte (tout aussi dissimulée que le panneau) glisse derrière Stargrrrl et VakusVakus la referme immédiatement après avoir poussé mon avatar dans ce placard à balai.

Il n'y a ni poignée, ni verrou, ni rien. Rien qu'un petit hublot par lequel je peux voir le visage de VakusVakus.

Sans autre avertissement, la capsule de survie est lancée à une vitesse vertigineuse. À mesure que la distance augmente, le vaisseau mère rapetisse. Des déflagrations sont visibles partout sur sa coque.

Le plus étrange, c'est qu'elles sont silencieuses. Mais c'est normal, quand on y pense : en l'absence d'oxygène, le son ne peut pas se propager. C'est un détail que les cinéastes oublient souvent. C'est toujours plus cool quand il y a un gros boum pour faire sursauter le spectateur.

Puis, ce qui devait être le réacteur principal explose à son tour. Ce n'est pas une explosion du type Étoile de la mort, plutôt genre *Titanic*. De ce que j'ai pu voir, la détonation a pulvérisé une partie importante du vaisseau et a sectionné la proue en énormes fragments qui tourbillonnent dans l'espace, hors de contrôle. Certains d'entre eux plongent dans l'atmosphère terrestre. Les plus petits se consumeront dans la rentrée, tandis que les plus gros iront s'écraser quelque part.

J'espère que mes amis ont réussi à rembarquer dans la navette avant que le vaisseau mère explose !

J'ouvre la fenêtre de Skype et, d'un clic de souris, je fais passer mon état de NE PAS DÉRANGER à CONNECTÉ. Une tonne d'alertes se manifestent. Mes amis sont sains et saufs, mais ils sont morts d'inquiétude. Les résumés qui apparaissent au bas de l'écran se superposent l'un à l'autre, m'empêchant de les lire.

Mon curseur survole la fenêtre habituelle de notre conversation de groupe. Mais plutôt que de la sélectionner, je clique sur le nom de Zach et lance un appel vidéo.

Il l'accepte.

— Hé !

— Hé... Pourquoi t'as fait ça ? Pourquoi tu m'as encore sauvée ?

— Faut croire que j'apprends lentement... et que je suis tache, dit-il avec un sourire en coin.

— Je sais pas quoi dire. Merci...

— Bah. Oublie ça.

— Zach...

— Oublie ça, je te dis, me coupe-t-il.

Puis il hésite.

— Est-ce qu'on se voit en janvier... pour le tutorat, je veux dire ?

Je souris.

— Ouais... Ouais. Je vais être là... à une condition.

— Je t'écoute.

— Tantôt, tu as dit que ce n'était pas la véritable Ansible. C'était quoi, un relais ?

Ma réflexion le fait ricaner.

— Tu poses la mauvaise question, me dit-il. Mets-toi dans les chaussures de KPS une seconde, Laurie. Imagine l'énergie que le studio a déployée pour lancer l'extension tant attendue de leur jeu phare !

Comment oublier ? Des mois durant, KPS n'a fait aucune déclaration quant à ses projets concernant la *Ligue*. Kilpatrick et son équipe avaient minutieusement planifié l'intégration de l'extension de leur jeu et le tout avait culminé en une annonce officielle lors du tournoi de La Grotte.

Ça avait été absolument génial !

La façon dont Zach me parle me laisse croire qu'en ce moment, il en sait beaucoup plus que moi.

Je déteste ça.

— Crois-tu vraiment que Patrick Lemieux se serait mis dans une position où un petit groupe de joueurs aurait été en mesure de rayer son extension en, quoi, moins de deux mois ?

Mon cerveau tente d'établir les connexions, de découvrir la grande image que Zach cherche à me dévoiler. Qu'essaie-t-il de me dire ? Que nous n'avons remporté qu'une bataille ? Que la guerre des Centaures n'est pas terminée ? Si l'Ansible du vaisseau mère n'était qu'un relais plus puissant, cela voudrait dire qu'il y en a une autre cachée quelque part sur la surface de la planète ? Mais où ? Les FDT ont fouillé

tous les recoins, enfin, presque tous les recoins de la planète ; finalement, les Centaures se trouvaient en orbite. C'est de là qu'ils préparaient leur assaut. Alors si l'Ansible ne se trouve pas sur la Terre...

— Laurie, me dit Zach, t'es-tu déjà demandé de quoi avait l'air la Lune ?

**Insérer un jeton pour
continuer la partie...**

Remerciements

La nuit est souvent une période de grande créativité pour moi, ce qui amène des horaires d'écriture peu orthodoxes avec lesquels ma famille a appris à composer. Sans leur compréhension, leur collaboration, leur grande patience, et surtout, leur amour, je n'arriverais pas à écrire la moitié du quart d'un tome. Julie, Mathilde et Anaïs, je vous aime.

Gamer existe grâce à la passion, à l'énergie débordante et à la douce folie de mon éditeur. Sans Marc-André Audet, Katherine Mossalim, Margot Cittone, Nathalie Thibault, Shirley de Susini, Diane Marquette, Valérie Perreault, François Couture et tous les autres qui se greffent occasionnellement à l'équipe des Malins le temps d'un salon ou d'un lancement, cette série ne serait qu'un fond de tiroir.

Fleur Neesham, Jean Boilard, Dörte Ufkes, vous êtes mes héros. Chapeau !

Enfin, à tous les lecteurs et toutes les lectrices qui continuent de découvrir avec moi les aventures de la jeune gamer qui habite dans ma tête, c'est à vous que je dois le succès de cette série. Mille mercis !

QLFSAV !

L'euphorie entourant la participation de l'équipe de Laurianne au Championnat mondial de la *Ligue des mercenaires* à Séoul est vite retombée. La pression est grande pour atteindre le niveau de leurs futurs adversaires, mais à cause de leurs travaux et examens, les membres de la Guilde des *noobs* ont de la difficulté à trouver du temps pour leurs entraînements.

Cependant, ce n'est pas ce qui inquiète le plus Laurie. Depuis plusieurs jours, Sam semble s'être volatilisé. Il ne donne aucun signe de vie. C'est tout le contraire pour Zach, qui lui tourne autour comme un vrai chien de poche, à l'  cole comme en ligne. Tout cela n'augure rien de bon...

Pendant ce temps, sur les serveurs de la *Ligue*, les Forces de défense terrestre font reculer l'envahisseur robotique. Stargrrrrl et ses amis les ont rejointes et ont maintenant accès aux armes et technologies les plus sophistiquées. Mais les victoires des FDT semblent un peu trop faciles au goût de Laurie. Les robots préparent quelque chose, c'est sûr. Son sens de l'araignée est formel : quelque chose plane dans l'air, comme une odeur de fin du monde.



Quand Pierre-Yves Villeneuve avait sept ans, tous les voisins se réunissaient chez lui pour jouer à *Donkey Kong* sur une ColecoVision, la seule console du quartier.    cette belle époque, on croyait encore que sauter sur le divan aidait Mario à sauter par-dessus les barils. Ces derniers mois, il a construit une belle ville dans *SimCity* et aide parfois ses filles avec les niveaux plus difficiles d'*Angry Birds* ou de *Plants vs. Zombies*.

Fan de bande dessinée, de superhéros, de séries de SF et de *fantasy*, il aime les histoires où l'on fait des clins d'œil aux personnages de BD, aux superhéros ainsi qu'aux grandes sagas de science-fiction et de *fantasy*.

La série *Gamer* est sa première incursion dans le monde de la littérature jeunesse.



Suivez la série sur Facebook :
facebook.com/SERIEGAMER

14,95\$

  ditions
**les
malins**

lesmalins.ca

ISBN 978-2-89657-494-0



9 782896 1574940